RÉG

VOYAGE

DANS LES

RÉGIONS ARCTIQUES.

TOME II.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET,
rue du Colombier, n° 30.

VOYAGE

DANS LES

RÉGIONS ARCTIQUES,

A LA RECHERCHE DU CAPITAINE ROSS,

EN 1834 ET 1835;

ET

RECONNAISSANCE DU THLEW-EE-CHOH,

MAINTENANT GRANDE RIVIÈRE BACK;

PAR

LE CAPITAINE BACK,
Officier de la Marine Royale;

TRADUIT

PAR M. P. CAZEAUX, INGÉNIEUR HYDROGRAPHE.

TOME DEUXIÈME.

PARIS.

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 23

M DCCC XXXVI.

D

Réflexi
Obsta
du la
— D
cultés
— Bo
Accid
min.
Pillag
Glace
Baie d
du Bo
naissa
aux r

Il
dans l
dinair
lution

VOYAGE

DU CAPITAINE BACK.

CHAPITRE IX.

Réflexions. — Halte pour la nuit. — On se remet en marche. — Obstacles divers. — Les bateaux sont terminés. — Rive orientale du lac de l'Artillerie. — Nous suivons les traces de M. Mac-Leod. — Deux daims tués. — Pins rabougris. — Campement. — Difficultés pour reconnaître notre route. — Nouvelles de M. Mac-Leod. — Bourrasque de neige. — Feux allumés sur les collines. — Accident arrivé à Peter Taylor. — Nous dévions de notre chemin. — Accident arrivé à James Spence. — Mauvais temps. — Pillage d'une cache. — Nous retrouvons les guides déserteurs. — Glace dangereuse. — Arrivée au lac Aylmer. — Brouillard épais. — Baie de Sand-Hill. — Recherche judiciaire. — Animaux. — Rapide du Bœuf Musqué. — Nous rejoignons M. Mac-Leod. — Reconnaissance de la rivière. — Une belle Indienne. — Une chasse aux rennes.

Il y a toujours quelque chose d'excitant dans la première alerte d'un voyage même ordinaire. Le bruit des apprêts, l'esprit de résolution avec lequel on se dispose à partir, la

perspective du changement et le vaste champ laissé aux rêves de l'imagination qui nous devance, tout cela contribue en tous temps à remuer le sang et à donner à l'esprit une plus grande activité. On concevra alors quels sentiments j'éprouvai en me mettant en route pour les déserts arctiques. J'avais échappé à la misère d'un hiver rigoureux, au spectacle et aux récits de la souffrance et de la mort, aux longs ennuis d'une vie monotone et inactive, aux désappointements les plus cruels et aux plus terribles soucis. J'avais donc enfin devant moi une carrière nouvelle; j'étais soutenu par l'espérance, la curiosité et l'amour des aventures. La perspective même des dangers et des obstacles que je devais rencontrer, jointe à la responsabilité inséparable du commandement, loin de diminuer mon zèle, ne faisait que l'augmenter. En tournant le dos au fort, je sentis ma poitrine allégée et mon cœur battre avec plus de chaleur; on eût dit un prisonnier quittant son cachot. M. King, mon compagnon, par-

tageait évidemment cette ardeur d'émotions. Nous nous mîmes donc gaiement en marche et nous avançâmes rapidement.

Nous nous dirigeâmes au nord à travers les bois, et nous arrivâmes à une longue nappe de terres marécageuses; il fallut ensuite monter sur des rochers à pic, et bientôt après nous eûmes en vue l'Ah-hel-Dessy, qui semblait navigable dans cette partie, bien que le bruit rapproché d'une forte chute nous attestât plutôt le contraire. Nous traversâmes plusieurs collines de sable où croissent en abondance les arbrisseaux nommés par les *coureurs de bois*, comme je l'ai dit ailleurs, *Sac-à-Commis*. Ces collines sont généralement bordées d'escarpements de feldspath et de rochers nus de granit; d'épaisses masses de neige comblent çà et là les intervalles qui les séparent, ou sont accumulées en talus contre les parties inférieures des escarpements verticaux. Nous vîmes auprès d'anciennes traces de daims.

L'étouffante chaleur du temps avait telle-

ment incommodé mon domestique, qu'il ne pouvait plus avancer. Nous fîmes halte, et comme nous n'avions pas de tente, nous nous établîmes pour la nuit sur un vaste tapis de mousse de renne que protégeaient les branches d'un large pin.

Les saules en faible nombre qui bordaient les rives des petits lacs que nous avions passés n'étaient pas aussi avancés que ceux de notre habitation; ces derniers, cependant, ayant probablement souffert des vents de N. E. dont l'influence s'était fait sentir dans les derniers temps, avaient fait peu de progrès. Sur les bouleaux nains, il n'y avait qu'une fleur d'épanouie, et les boutons verts étaient à peine visibles. Cela venait-il du retard accidentel de la saison, ou de la pauvreté du sol, c'est ce que je ne saurais décider. A ce sujet, je rapporterai ici qu'ayant précédemment semé du cresson dans une caisse garnie de la meilleure terre que nous eussions pu trouver, ce cresson n'arriva point à maturité parfaite, du moins après trois semai-

nes d'attente, bien que la caisse fût renfermée pendant la nuit dans une chambre chaude, et qu'elle restât exposée le jour à l'ardeur du soleil. — Le pays que nous traversions offrait les tons grisâtres d'un automne avancé; pour toute verdure, nous n'aperçûmes que celle des *suc-à-commis* et des jeunes sapins.

Il tomba pendant la nuit une grande pluie qui, jointe à l'ardeur que j'avais de continuer ma route, bannirent le sommeil de mes yeux. Néanmoins j'étais parvenu à m'assoupir, lorsqu'une perdrix blanche vint s'abattre à quelques pas de moi, en faisant grand bruit, et réveillant plusieurs d'entre nous.

Nous reprîmes notre marche le lendemain matin à trois heures; il fallut descendre dans un ravin très profond, puis remonter en nous cramponnant aux saillies, et en nous frayant un chemin à travers d'épais fourrés d'où nous eûmes beaucoup de peine à retirer nos chiens. Pour comble d'infortune, le malaise de mon domestique avait tellement

empiré, qu'il fut contraint de s'arrêter tout-à-fait. J'attribuai cette indisposition à sa réclusion forcée et à ses occupations sédentaires pendant l'hiver passé au fort; et je pensai que deux ou trois jours de repos suffiraient pour le rétablir. Je priai donc M. King et un des hommes de rester avec lui, les laissant maîtres de venir nous rejoindre quand ils le jugeraient à propos. L'Indien, l'autre homme et moi, nous continuâmes rapidement notre route vers le lac de l'Artillerie.

Nous prîmes un chemin marécageux, encombré de mamelons en terre couverts de mousse, que les Indiens nomment *Têtes-de-Femmes*, mais dont la forme ressemble à celle d'un large champignon; l'eau qui les environne les ronge par le bas et en réduit le diamètre au tiers, tandis que le haut, demeuré à sec, conserve sa forme, soutenu par les racines fibreuses qu'il contient. En traversant ces marécages bourbeux, le voyageur est tenté de s'y promener, tant ils paraissent secs; mais, à moins de

marcher directement au milieu, ce qui n'est qu'une affaire d'instinct et de jugement, le pied manque sous la terre qui s'effondre, on fait une lourde chute, et dans tous les cas on a la certitude de s'enfoncer dans la bourbe jusqu'aux genoux et même plus avant. Mon Indien s'y laissa prendre deux fois et il se mit à crier : « sass » (ours), expression très en usage dans sa tribu de la part de ceux qui sont de mauvaise humeur.

Des rochers en pente se détachaient çà et là entre ces marais; du haut de leur sommet, on voyait l'Ah-hel-Dessy longeant dans sa course rapide la base de la rangée de montagnes; ce spectacle revêtait, dans plusieurs parties, un caractère des plus sauvages. La vue s'étendait librement, depuis l'endroit où j'avais laissé le petit canot l'année dernière, jusqu'au lac de l'Artillerie, et d'énormes masses de glace flottaient à la surface du fleuve. La température était de 10° (5°, 5. C.) plus froide qu'à l'habitation. Les rives et les bords des rochers étaient encombrés

d'épaisses couches de glace et de neige; et la glace sur le lac n'avait pas autant diminué qu'on l'avait observé dans la même saison, en 1821, au lac Point, à plus de deux degrés au nord.

Nous aperçûmes en différents endroits des traces de daim; à partir de ces traces les Indiens avaient placé des rangées de mousse, afin de maintenir ces timides animaux dans une direction déterminée. Dans la soirée nous arrivâmes à la baie; les charpentiers avaient terminé les bateaux, qui faisaient beaucoup d'honneur à leur habileté, en raison de la médiocre qualité du bois, tout plein de nœuds. Ils étaient tels que je les avais demandés, effilés par les bouts, d'une bonne largeur, et bien disposés pour l'arrimage de leur chargement; je craignais seulement qu'ils ne fussent trop faibles; celui que je choisis pour le voyage avait trente pieds de bout en bout, et vingt-quatre pieds de quille. Conformément à mes ordres, la partie inférieure était construite à franc-bord, et la partie supérieure à clin. Ce mode

de construction permettait de réparer plus facilement les avaries ; et c'était d'autant plus nécessaire, qu'aucun des charpentiers n'était assez vigoureux pour faire partie de l'équipage destiné à me suivre à la mer.

Mon premier soin fut d'envoyer trois hommes pour aider au transport de Malley, et à quatre heures après midi, le lendemain, tout mon monde arriva avec M. King, qui nous dit que notre malade ne pourrait être d'aucune utilité pendant plusieurs jours; circonstance assez fâcheuse, puisque sa portion de bagage devait être répartie entre les autres. Il n'y avait que deux jours que M. Mac-Leod était parti : en examinant quels paquets il avait pris avec lui, je fus contrarié de voir qu'il en restait plus qu'on ne pourrait en transporter dans un seul voyage. Il fallait donc en faire deux : ce qui triplait la distance. Nous passâmes la soirée à tout préparer. On distribua un autre fusil et une corne à poudre à chacun des hommes choisis pour composer l'équipage du bateau.

Mon ancien guide Maufelly et un Indien devaient nous montrer les chemins de traverse les plus voisins; et ils nous promirent de chasser pendant quelque temps en avant de nous: en conséquence, à trois heures trente minutes avant midi, le 10 juin, le plus grand bateau fut traîné jusqu'au lac de l'Artillerie à travers une sorte de marais pendant trois quarts de mille : nous fûmes même forcés de le faire passer sur des rochers. Arrivé au lac, on le plaça sur des traîneaux garnis de fer, et il fut tiré sur la glace par deux hommes et six beaux chiens. Le plus petit fut lancé dans un étang, où il devait demeurer en sûreté jusqu'en automne. A huit heures avant midi, chaque homme avait son traîneau chargé de près de cent livres. Je laissai M. King surveiller le transport de ce qui restait encore, et je partis avec une suite peu nombreuse, que j'avais l'intention de renvoyer une fois arrivé à la distance fixée, qui, d'après mon calcul, ne devait pas être moindre de six à neuf milles. Un pareil voyage était

nouveau pour tout autre que pour moi; aussi la plupart de mes gens gardaient assez difficilement l'équilibre; et les poses grotesques de ceux qui faisaient des faux pas sur la glace excitaient une gaieté continuelle dont je pris ma part en l'encourageant. Les traîneaux glissaient facilement, et pendant une demi-heure tout alla au mieux. Néanmoins la vitesse se ralentit par degrés : la glace présenta bientôt de nombreuses aspérités de toute forme et de toute grandeur; dans certains endroits, elle était, à la lettre, tout hérissée de pointes; la marche devenait difficile et laborieuse : le bois des traîneaux menaçait d'éclater, s'endommageait considérablement, et on pouvait prévoir qu'ils seraient bientôt détruits si on n'adoptait à temps des mesures convenables. Pour remédier à ce malheur, il nous fallait du fer, et nous n'en avions plus, à l'exception cependant d'une large scie, qui pouvait nous sortir d'embarras, si les charpentiers s'arrangeaient de manière

à la couper en bandes de la longueur et de la largeur convenables.

Nous voulions arriver au portage de Thlewee-Choh sur la glace, et ce trajet dépendait du bon état de nos traîneaux; les rudes assauts qu'ils essuyaient me démontrèrent deplus en plus la nécessité d'employer pour les garantir, soit le fer de la scie, soit, à défaut, de la corne de renne, des os ou des garnitures de bouleau. Nous fîmes donc halte au bout de six milles; je fis reposer mes gens pendant deux heures et je les renvoyai auprès de M. King, que je priai de mettre immédiatement les charpentiers à la besogne sur la scie, et de venir me rejoindre avec le reste des provisions qui composaient la plus grande partie de notre bagage; car, dans de telles entreprises, on ne peut emporter que peu de hardes. J'avais moi-même donné l'exemple, en prenant tout juste ce qui m'était nécessaire pour changer une fois de linge et de flanelle. Quelques paires

de mocassins en sus formaient toute ma garde-robe ; celle de mes compagnons n'était pas plus brillante : ils avaient dû se restreindre comme leur capitaine.

La rive orientale du lac de l'Artillerie que nous suivions alors différait à plusieurs égards du côté opposé : au lieu de rochers, c'étaient des collines doucement arrondies, dont les flancs et le sommet couverts de verdure et de larges pierres faisaient un contraste frappant avec l'aspect jaunâtre du pays que nous avions derrière nous. Durant la nuit, le thermomètre tomba à 28° (—2°,2. C.). Le matin (11 juin), je fus à la promenade avec mon fusil, dans le double dessein de rapporter, s'il était possible, quelque gibier, et d'observer quel effet le soleil du matin produisait sur la glace. Mon premier projet ne se réalisa pas; dans le second, je fus plus heureux, car je me convainquis que ma troupe aurait trop à souffrir et que les chiens seraient bientôt harassés, si nous persistions à voyager dans la chaleur du jour. Je

pensai donc qu'il valait mieux intervertir l'ordre de nos marches et de nos haltes, et profiter de la fraîcheur de la nuit pour nous mettre en route. Dans l'après-midi, M. King et sa suite arrivèrent : la scie avait été coupée comme je l'avais demandé. Tous nos gens se mirent à ferrer leurs traîneaux; après quoi, nous nous reposâmes jusqu'à neuf heures après midi, et nous reprîmes notre chemin.

Pour ménager notre pemmican, je désirais suivre autant que possible les traces de M. Mac-Leod, qui avait le projet de laisser des marques apparentes partout où il ferait une *cache* pour nous. Or, ces marques devaient nécessairement nous forcer à suivre les détours du rivage du continent, ce qui augmentait la longueur et la fatigue du voyage. Je me chargeai donc seul de ce soin avec un des hommes; je donnai mes instructions à M. King pour conduire le canot de pointe en pointe, en coupant au plus court, jusqu'à ce qu'il aperçût mes signaux. L'air était vif; les aspérités de la glace nous écorchaient

les pieds, et nous éprouvions les mêmes sensations que si nous eussions marché sur des palissades hérissées de pointes. Mais les traîneaux glissaient rapidement dessus et étaient moins difficiles à tirer; nos gens commencèrent alors à proposer de transporter à la fois tous les fardeaux pour éviter de retourner chercher le bagage que l'on avait été jusqu'alors obligé de laisser en arrière à chaque campement.— La terre avait un aspect uniforme; çà et là se détachaient des bouquets de pins d'une verdure sombre, mais ils devenaient de plus en plus rares. Il faisait clair en tout temps, aussi nous poussâmes vigoureusement la marche pendant la nuit. Après quatre heures, nous fûmes arrêtés par une petite rivière sur les bords de laquelle nous croyions trouver un petit bois. Ce lieu avait servi de campement à M. Mac-Leod : des traces récentes nous en donnaient l'assurance. Le soleil se leva à deux heures quinze minutes du matin, droit au nord de la boussole. Le canot arriva sain et sauf; les

chiens furent seuls attachés aux traîneaux, et nos gens dépêchés vers les charpentiers pour leur enjoindre de profiter de l'occasion actuelle, la seule sans doute qui dût se présenter dans le courant de notre excursion pour se fournir du bois nécessaire à la réparation des traîneaux. Tout fut amené à dix heures avant midi.

Nous vîmes sur notre route cinq daims et des oies; mais ce furent les seuls animaux, à l'exception de deux souris, qui se hasardèrent à travers la glace. Une aventurière de la même famille fut trouvée morte, probablement noyée, à un bon mille de distance de la terre.—Voulant pêcher une truite dans la rivière, j'aperçus une vieille marmite en cuivre très enfoncée dans le sable : j'eus la curiosité de la relever; entendant quelque chose remuer, je forçai le couvercle et je trouvai renfermés trente-quatre balles, une lime rompue en trois, une alène, l'acier d'un briquet et un couteau tordu. Ces objets, véritable richesse pour un Indien, avaient été probablement jetés suivant les coutumes su-

perstitieuses de ce peuple, soit comme sacrifice expiatoire d'un grand malheur, soit comme signe d'une extrême affliction pour la perte d'un fils ou d'une femme. A neuf heures après midi, les traîneaux ayant été réparés, on garnit les pattes des chiens de chaussures en cuir, et l'on se remit en route. La vue de quelques pierres entassées sur une île, d'où une traînée de mousse conduisait en ligne droite au rivage, attira notre attention. J'espérais avoir trouvé une *cache*, mais mes recherches et celles du métis qui m'accompagnait furent infructueuses, il fallut renoncer à ce trésor si désiré. Nous trouvâmes à la vérité un campement indien où l'on avait tué un daim, et nous distinguâmes les traces d'un traîneau près de la rive; ce qui nous fit penser que nos provisions avaient été dérobées. Dans la matinée, nous fûmes consolés de cette mésaventure, car Sinclair et Taylor tuèrent deux daims.

13 juin. — Nous vîmes des pins rabougris en petit nombre, hauts de trois à six pieds, très

développés à leur base, ou près de la racine, mais généralement morts à la cime. On n'en trouvait que sur les collines de sable, à peu de distance des petits ruisseaux, ou, ce qui était rare, sur quelques pentes humides. Les deux voyages nécessités par le transport du bagage avaient tellement fatigué nos gens, qu'ils me demandèrent à prendre le surplus et à marcher plus lentement; j'y consentis, à la condition toutefois qu'ils s'engageraient à fournir des traites plus longues. Ce nouveau plan fut mis à exécution à l'heure ordinaire, et parut les satisfaire. Quelques marques me conduisirent à une *cache*, et vers minuit j'en trouvai une seconde. Je fis placer les provisions de la dernière sur la glace, afin que le gros de nos gens ne fût point obligé de se détourner de sa route pour aller les quérir. Les baies de la côte orientale offraient dans leurs formes un aspect si irrégulier, que nous fûmes plusieurs fois sur le point de nous égarer, et que nous eûmes beaucoup de peine à trouver un chemin en droite ligne. Maufelly et

son compagnon toujours absents me faisaient faute; toutefois j'espérais les trouver à un endroit convenu à l'entrée de la prochaine rivière.

Nous campâmes ce jour (14 juin) près d'une ouverture considérable conduisant à l'est. La plus grande partie de nos gens arriva en assez bonne disposition, malgré les obstacles que leur avait opposés la glace, dont les aspérités se laissaient couper par les traîneaux, au lieu de leur permettre de glisser, ce qui offrait de plus grandes difficultés au tirage. Il était plus de midi quand les charpentiers, qui étaient toujours les derniers, nous rejoignirent. Un d'eux avait été si incommodé par le brillant de la glace, qu'il n'y voyait presque plus; et il aurait, certes, voulu qu'on le dispensât de prendre part aux travaux. Cependant il s'était attiré lui-même cette souffrance, en ne suivant pas ses camarades pendant la marche de la nuit : ce qu'il aurait pu faire, puisqu'il avait à traîner un fardeau plus léger et que ses forces n'étaient nullement amoindries. Aussi, malgré ses plain-

tes, il fut obligé de prendre une corde attachée au traîneau de son frère et de tirer son fardeau comme de coutume. On ne peut en effet, dans de telles entreprises, avoir les égards que l'on aurait dans toute autre; il m'était impossible de me priver d'un seul homme; le bagage avait été également réparti entre tous; c'eût été d'un grand danger pour nos travaux à venir que de changer ce règlement. J'avais fixé rigoureusement la distance à parcourir chaque jour, et c'est en tenant sévèrement la main à ces dispositions, que je pouvais espérer arriver sur la glace au Thlew-ee-Choh.

Pendant la nuit, le temps se couvrit et devint menaçant; je ne savais quelle était la route la plus directe; la terre semblait se continuer à l'est; des baies profondes et des collines de sables de forme étrange paraissaient s'étendre du même côté. Je me dirigeai alors à l'ouest, vers deux points noirs qui s'élevaient hardiment sur la rive opposée, espérant y trouver quelques signes à l'aide desquels je pourrais

m'orienter et reconnaître le bon chemin. Le ciel était extrêmement sombre; un vent glacé soufflait du nord; un petit grésil nous refroidissait encore et rendait la glace si glissante que les chiens avaient peine à avancer. En approchant des points que j'avais remarqués, j'acquis la certitude que ce n'étaient pas des îles, ainsi que je l'avais supposé, mais le promontoire d'une baie très profonde. Je gravis la colline la plus haute des environs, et je m'aperçus que nous étions alors sur la rive occidentale du continent. J'avais visité ce pays dans une autre saison, mais la neige en avait tellement changé l'aspect, que, malgré mes efforts de mémoire, je ne pus me rappeler la disposition des lieux. Fort heureusement pour nous, nous choisîmes la bonne voie; après quelque temps d'une marche pénible, nous fûmes arrêtés par une crête de glace que longeait une flaque d'eau et obligés de faire un long détour avant de pouvoir reprendre notre chemin. En route, nous aperçûmes deux collines de sable que je recon-

nus; et à quatre heures avant midi, le 15 juin, nous campâmes à l'abri d'une haute colline rocheuse, environ à un quart de mille de la rivière où nous devions trouver les Indiens. S'ils eussent été avec nous, nous eussions évité beaucoup d'ennuis et de longueurs, et nos pieds s'en seraient mieux trouvés. Car cette marche continuelle sur des aspérités était certes une cruelle peine, à laquelle nous étions d'autant plus sensibles, qu'il nous restait encore à faire deux tiers ou même plus du chemin total.

Le matin, il tomba une ondée de neige; quand elle eut cessé, nous nous aperçûmes que nous étions sur le bord d'un marais alimenté par la fonte de la neige qui coulait des hauteurs; les bas-fonds étant gelés, il s'y formait des étangs qui se déchargeaient lentement dans le lac. Nulle part le moindre signe de végétation; car le soleil n'avait que peu d'influence sur le sol d'une nature froide et stérile. On célébra le service divin sous une tente, et nous continuâmes ensuite notre marche le long de la ri-

vière. Un chenal, qui se trouvait au milieu, m'engagea à prendre vers la rive droite; elle se dirigeait vers l'est, il est vrai, mais un peu plus haut on pouvait couper et atteindre le côté opposé bien plus facilement qu'à l'endroit fort large où nous nous trouvions. Le chenal nous conduisit beaucoup plus loin que nous ne l'avions prévu; au bout nous trouvâmes un petit rapide que passèrent à gué ceux qui m'accompagnaient. Comme nos gens eussent perdu beaucoup de temps en voulant nous suivre, je revins sur mes pas, et je fis retourner les traîneaux et le bateau à l'embouchure de la rivière, dont nous longeâmes les bords. Cependant les premiers ayant pris à droite, virent chemin faisant des traces d'Indiens dans un endroit où on avait pêché. La glace était plus ou moins déliée; près des bords elle avait quatre pieds d'épaisseur; mais vers le milieu, où les eaux libres d'un canal étroit formé par le courant la baignaient, elle était moins com-

pacte et remplie de cavités comme un rayon de miel. Aussi était-il difficile et dangereux d'avancer; car la surface était fort glissante; nous marchions avec la plus grande précaution pour conserver notre équilibre. Afin de protéger la plante de mes pieds, je plaçai de la peau de buffle, non tannée et garnie de poil, entre deux paires de mocassins et des socques de laine épaisse; ce qui me procura un soulagement sensible, bien qu'à cet instant même le pèlerin de Péter-Pindar et l'heureuse idée « de faire bouillir les pois» se présentassent plus vivement que jamais à mon imagination (1).

A une heure avant midi, le 16, nous aperçûmes des pierres entassées suivant le signe convenu pour une cache, et nous renforçâmes nos

(1) Un pèlerin avait fait vœu d'aller à Jérusalem avec des pois dans ses souliers pour pénitence; il en souffrait fort; or, il n'avait point énoncé dans son vœu si les pois seraient crus ou cuits, il se crut donc en droit de les faire bouillir. (*Note du tr.*)

provisions de deux daims, qui devaient suffire à notre consommation de plusieurs jours. Un billet laissé par Mac-Leod m'apprit que sa suite vivait au jour le jour, selon la fortune, ayant rarement assez et n'ayant jamais trop; il me marquait en outre que c'était la cinquième cache qu'il avait faite. Ainsi nous en avions passé deux sans les remarquer; ce qui n'avait rien d'étonnant, d'après les circonstances que j'ai rapportées, quoique néanmoins nous eussions examiné le pays avec la plus grande attention. « Les daims, ajoutait-il, étaient rares; mais les Indiens espéraient en découvrir de nombreux troupeaux d'ici à quelques jours en suivant en droite ligne la route du lac voisin, sur la rive orientale duquel je devais trouver tout ce qu'ils auraient été assez heureux pour tuer. »

La glace sur laquelle il fallait traîner le bateau était rompue en plusieurs endroits; la rencontre de pareils obstacles faisait perdre beaucoup de temps; aussi n'arriva-t-il que fort tard. Nous campâmes alors, et après quelques instants de

repos nous travaillâmes à le calfater dans toutes ses parties et à le tenir prêt à être mis à l'eau, qui était assez libre de glaces pour le recevoir.

La matinée fut très sombre et la neige tomba en si grande quantité, qu'elle recouvrit de nouveau les collines de leurs vêtements d'hiver. A cinq heures après midi, le bateau était prêt, chargé et mis à l'eau; le patron et le timonier restèrent seuls à bord, et nos gens tirèrent à la cordelle le long de la rive. L'eau était beaucoup plus basse qu'en automne; aussi, au premier rapide, eut-on beaucoup de peine à remonter. Une fois la corde cassa, le bateau toucha, et le patron ne put l'empêcher d'aller donner contre les rochers qu'en sautant à l'eau pour le retenir. La force des flots était telle qu'on ne put le hâler qu'après l'avoir déchargé. Pour cette manœuvre, mes hommes furent obligés de passer le long de la glace la plus rapprochée du courant. Cinq s'en tirèrent à merveille, mais le sixième (Carron) perdit pied et

disparut sous l'eau; heureusement que, lorsqu'il remonta à la surface, son camarade le plus proche, se retournant en ce moment, le saisit aux cheveux et le sauva.

Le temps, qui n'avait pas cessé d'être sombre et froid, devint bientôt orageux; à environ neuf heures avant midi, il survint une bourrasque de grésil et de neige qui, venant de l'avant, nous fouetta le visage et nous blessa les yeux au point de nous forcer plus d'une fois à tourner le dos pour nous reposer et prendre un peu de répit. Nous arrivâmes à un second rapide; mais là le chenal était interrompu par la glace. Il fallut recommencer à tirer le bateau sur les traîneaux. En moins d'une heure la rencontre d'un troisième rapide nous obligea à le remettre à l'eau : après avoir remonté celui-ci nous arrivâmes sans obstacle au lac voisin de l'île où j'avais fait, la saison dernière, ma cache de pemmican. J'espérais trouver là nos deux Indiens; dans l'idée qu'ils pourraient être endormis ou à la chasse, je fis faire halte, comptant qu'ils

apercevraient la tente, dont la blancheur tranchait fortement sur les terres stériles où nous nous trouvions.

Le thermomètre s'arrêta à 33° (—0°,5. C.); la neige tombait accompagnée d'un vent froid, aussi étions-nous transis malgré nos manteaux ou nos couvertures. Il était deux heures du matin : comme je n'avais pas encore dîné, j'éprouvais de violents tiraillements d'estomac; il fallait les apaiser. Je soupirais après un bon feu et quelques mets bien chauds. Nous ramassâmes quelques branches humides, nous cherchâmes à les enflammer, ce fut à qui soufflerait pour les faire prendre; mais la mousse et les buissons imbibés d'eau ne s'allumaient pas. Nous nous imaginâmes pouvoir faire prendre feu aux bouleaux nains, et, à tour de rôle, nous nous mîmes à souffler : vains efforts! ils fumaient, s'embrasaient un instant, mais ils se consumaient sans s'enflammer. Chacun de nous prétendait à l'honneur de la réussite. « C'est la moindre chose, dit l'un en soufflant vigou-

reusement, bien qu'il se tînt du foyer à la distance de trois pieds. — Qu'est-ce que vous faites? reprit un autre, là, ça va prendre, c'est fait. — Non. Retirez-vous; à mon tour », répliqua un troisième; et, s'approchant, il usa si largement de la vigueur de ses poumons, que le reste de la braise fut dispersé comme les étincelles d'un cratère en explosion. « Nous ne pourrons faire de feu », me dit mon domestique qui avait été spectateur tranquille quoique intéressé de cette scène, « mais *j'ai pour vous, monsieur, du pemmican et un peu d'eau froide.* » Le bourreau!

Comme les Indiens ne paraissaient pas encore vers midi, j'envoyai des hommes allumer des feux sur les collines voisines où la mousse était sèche. Ce signal devait les rappeler aussitôt qu'ils l'auraient aperçu. J'étais très inquiet, je l'avoue, de leur absence : réduits à nous-mêmes, nous ne devions pas espérer trouver directement notre route, du moins sans retards insupportables et sans détours

inutiles, sur le lac étendu que nous avions devant nous, et où Maufelly lui-même s'était plusieurs fois égaré l'année précédente. En été, peut-être aurions-nous rencontré moins de difficultés; mais, dans cette saison, le pays avait tout-à-fait changé, et ce changement est si grand que les naturels eux-mêmes, bien qu'ils y soient habitués, s'égarent quelquefois. En suivant la côte occidentale du continent, nous aurions de beaucoup accru la longueur de notre route; dans ces circonstances, je résolus, si les Indiens ne venaient pas, de couper vers notre but aussi directement que pourraient le permettre les sinuosités de la côte. Pour leur donner encore la chance de nous trouver, car il ne me vint jamais à l'esprit qu'ils nous eussent abandonnés, je restai toute la nuit, malgré le froid.

A la fin, lassés d'attendre, nous nous mîmes en route à dix heures avant midi, le 18 juin, dans l'ordre accoutumé. Je pris néanmoins les devants pour servir de guide, ayant envoyé

ceux qui m'accompagnaient à la découverte des *caches*. Le thermomètre marquait 36° (2°,2. C.) Un vent de N. O., très froid et très violent, nous força à garantir nos yeux. Je marchais de mémoire; car, comptant sur les Indiens, je n'avais pas songé à emporter mon plan de l'année dernière; aussi ne dois-je attribuer qu'à un heureux hasard d'avoir avancé en ligne directe, par un endroit fort étroit, où cependant déjà le courant qui était appréciable était parvenu à s'ouvrir un passage. Sur les bords de ce goulet croissaient quelques saules isolés : en m'approchant de l'un d'eux, je trouvai un billet placé dans l'entaillure d'une branche remarquable, et j'appris par là qu'on avait fait pour nous deux caches dans une baie que nous venions justement de passer. Je pensai qu'elles n'échapperaient probablemen pas aux recherches de ceux qui me suivaient; néanmoins pour éviter un désappointement, j'envoyai Peter Taylor avec le billet à M. King. Pour abré-

ger le chemin, mon messager s'aventura sur de la glace d'une teinte noire (ce qui, en cette saison, indique généralement de la glace en décomposition); elle céda sous lui. Heureusement, c'était un gaillard alerte, et, à l'aide de son fusil qu'il plaça en travers, il put sortir du trou où il s'était enfoncé. Sans sa présence d'esprit, il aurait certainement péri. M. King trouva une des caches, et expédia deux hommes lestes à la découverte de l'autre.

Il était plus facile de mettre le bateau à l'eau et de le conduire ainsi sur toute la longueur du détroit (environ un quart de mille), que de le tirer sur la glace le long des bords inclinés et glissants. Nous n'y manquâmes point; après quoi, nous le replaçâmes sur les traîneaux pour le lendemain, et nous campâmes. Une troupe d'oies, des mouettes et deux loons se jouaient sur la surface de l'eau; mais tous se tinrent prudemment hors de notre portée. Une perdrix que je tuai était entièrement blanche;

celles que nous avions vues jusqu'alors aux environs du lac de l'Esclave, près du fort, étaient en partie brunes.

La nuit fut froide; nous eûmes les mêmes rafales de N. O., avec des ondées de grésil et de neige; le 19 juin, la matinée fut si sombre, que nous ne comptions pas nous mettre en route avant midi; mais, encouragés bientôt par quelques pâles rayons de soleil, nous nous décidâmes à partir. M. King alla dire à ses hommes, qui étaient un peu à l'écart, de se préparer; à sa grande surprise, il les trouva endormis sous leurs couvertures, ne se doutant pas le moins du monde du temps qu'il faisait; la neige était tombée en si grande quantité, que nous ne pouvions distinguer la glace solide d'avec celle qui ne l'était pas; nous marchions au hasard : fort heureusement, nous nous tirâmes assez bien d'affaire, et nous fûmes quittes pour quelques bains de jambes. Nous trouvâmes, comme consolation, deux beaux daims mâles tués par M. Mac-Leod lui-même.

Mais à partir de là il me fut impossible de m'orienter; je me rappelai que l'année dernière nous nous étions égarés dans ces parages. Après avoir marché au hasard pendant long-temps, je me décidai à gravir une colline et je m'aperçus alors que nous appuyions trop à l'est. La route fut donc changée de six quarts; je n'écoutai, pour agir ainsi, que l'instinct d'un souvenir personnel, encore très vague et surtout rendu confus, comme je l'ai déjà dit, par l'aspect tout différent du pays. Nous semblions être à une égale distance des nombreuses découpures que formait la terre; aussi était-il difficile de choisir l'une de préférence aux autres. Nos vieux *voyageurs* avouaient leur absolue incapacité pour déterminer laquelle il valait mieux prendre. Dans cette incertitude je me dirigeai vers un renflement de terre au N. O., et, ne trouvant pas de passage à sa base, je gravis une autre colline élevée; j'aperçus une ligne noire d'eau libre qui semblait venir du côté des goulets conduisant au lac Clinton-Col-

den. Ma supposition se trouva bientôt confirmée. Près de l'endroit que j'ai déjà décrit sous le nom de Passage-des-Daims (Deer-Pass), je trouvai une riche *cache* contenant au moins la valeur de trois de ces animaux entiers, avec une note de Thomas Hassel, un pur Indien, qui avait été élevé à la rivière Rouge et que j'avais engagé comme interprète.

L'eau et le vent avaient tellement endommagé la glace sur le bord, que nous fûmes souvent forcés de porter le bateau et les traîneaux pour passer sur des pierres, traverser des ruisseaux, et gagner le champ de glace voisin; les glaces n'étaient pas très solides, car James Spencer s'y enfonça et ne fut retiré qu'après avoir pris un bain complet. Les traîneaux souffrirent tellement, dans cette route difficile, que nous les aurions abandonnés si nous eussions pu les remplacer. Néanmoins nos gens furent de tout cœur à l'ouvrage; nous campâmes à huit heures quarante minutes après midi et on se mit immédiatement à réparer les traîneaux.

Pour traverser le lac Clinton-Colden, le beau temps était de toute nécessité. Nos regards se portaient du côté du vent pour lire not re destindans l'atmosphère. Mais la brise de N. O. souffla dans la matinée du 20, de froides rafales et de fortes ondées continuèrent à réduire la glace et à en rendre le passage impraticable. A midi, rien de changé; comme chaque heure nous était précieuse, nous nous efforçâmes de tenir tête au mauvais temps: cela fut difficile, car le bateau, malgré la résistance des hommes qui le retenaient, dérivait toujours sous le vent. La glace se déliait de toutes parts, et deux fois elle fut sur le point de céder en masse sous nous; car, dans cet état de décomposition, elle ne se défonce point partiellement : il fallait courir rapidement et d'un pas léger. Les traîneaux, quoique plus lourds, étaient moins en danger, parce qu'ils occupaient une surface plus large.

Je pris une direction plus à l'ouest que celle de Maufelly l'année dernière, espérant ainsi

raccourcir la route; car il était si chanceux de se guider à travers le labyrinthe d'îles qui nous entouraient, que je préférai me fier à la boussole et à mon souvenir général des lieux. Le temps devint alors plus mauvais, on eut besoin de tous les bras pour le bateau, et M. King se chargea de quelques traîneaux; enfin, après de longs efforts, ou pour parler comme mes hommes, après un travail *tuant*, on put haler le bateau à l'abri du vent sous un rocher qui s'avançait sur le lac et que nous avions pris de loin pour l'attérage d'une baie. La pleine lune me faisait espérer un changement de temps. La nuit fut au contraire plus orageuse, et jamais au milieu de l'été on ne vit un temps plus sombre. Le ciel était gris plomb, traversé dans toute son étendue par des bandes de nuages couleur de brique rouge; à l'exception toutefois du Nord, où une masse noire accumulée sur un seul point formait un contraste frappant avec la blancheur glaciale du sol. La grêle, la neige, la pluie nous inondaient tour

à tour et sans relâche; elles ne cessèrent que pour faire place à des rafales qui renversèrent la tente.

J'attendis jusqu'à midi quelques présages de beau temps, mais ce fut en vain; néanmoins j'exhortai mes gens à se remettre en route, bien que nous ne pussions espérer faire plus de quelques milles. Dans cet endroit le lac était si large qu'on y perdait la terre de vue. Marchant et nous reposant tour à tour, nous avançâmes peu à peu et nous fîmes un trajet fort raisonnable; mais nous fûmes bientôt assaillis par de si fortes ondées de grésil et de neige, que nous ne pouvions presque plus distinguer les objets; dans un pareil état il était difficile de ne pas dévier de notre route. Vers le soir, le temps s'éclaircit, et nous aperçûmes une île que je crus reconnaître, bien qu'elle fût couverte de neige. Nous y trouvâmes en effet des traces qui nous rassurèrent sur la direction que nous avions prise. Le bateau arriva fort tard; les hommes n'en pouvaient plus. « La fatigue ne serait

rien, disaient-ils, si nous avions quelques rayons de soleil pour nous sécher. » Malgré leur épuisement, nous suivîmes les traces que nous avions remarquées ; mais la *cache* avait été pillée : par qui ? c'est que je ne pus jamais découvrir.

Quelques éclaircies dans le temps nous firent espérer un changement : au milieu de la nuit, le vent tomba ; mais, au lever du soleil, il reprit avec plus de fureur et de violence que jamais. Le grésil et la neige recommencèrent à tomber en si grande abondance, qu'on ne pouvait voir à deux pas de soi ; c'était plutôt un jour de décembre qu'une journée de mi-été. Il était impossible d'avancer : comme nous étions au dimanche (22 juin), le service divin fut célébré sous la tente, et je dois le dire à leur éloge, mes hommes, malgré le triste état où les avait réduits le mauvais temps, y assistèrent tous propres et rasés.

Enfin la force du vent s'usa elle-même : ses longs sifflements, entrecoupés de temps à autre par des mugissements affaiblis, annonçaient la

fin de la tempête. Néanmoins la matinée du 23 juin ne nous promit rien de bon; mais, comme la terre était visible, je ne perdis pas un moment à quitter l'île. C'était de là que, dans notre excursion en automne, nous avions commencé à errer autour des îles et parmi les baies, avant que notre guide pût découvrir le passage caché de Sand-Hill, qui joint ce lac au lac voisin. Nous aperçûmes la terre à une immense distance au N. O. ¼ N.; la route pour y arriver était toute directe en apparence; cependant, croyant me rappeler que, dans le premier voyage, nous avions tourné un peu à gauche, je pris plus à l'ouest. Des traces récentes nous conduisirent bientôt à un tas de pierres au haut duquel étaient fixées les cornes d'un renne. M. Mac-Leod n'avait, à ce qu'il paraît, quitté ces lieux que le 18 : le soin de nous faire des provisions l'avait retenu, et, malgré ses précautions, elles avaient été fortement endommagées par la voracité des loups.

Nous fûmes fort heureux de rencontrer cette

cache; car nous nous trouvions dans la nécessité d'entamer le pemmican la nuit suivante. Elle renfermait un daim et des bœufs musqués, tous maigres; le dernier surtout exhalait fortement l'odeur à laquelle il doit son nom. Aussi quelques hommes de ma troupe déclarèrent qu'ils aimaient mieux jeûner trois jours que d'en avaler une seule bouchée. Ce propos m'ayant été rapporté, je crus de mon devoir de les faire revenir sur cette répugnance : en conséquence, je donnai l'ordre qu'on me servît du bœuf musqué tous les jours, comme à eux-mêmes; je saisis cette occasion pour leur faire sentir les suites fâcheuses d'un jeûne volontaire, et les engageai à s'accommoder de tous les aliments que nous pourrions trouver dans le pays.

La ressemblance des larges ouvertures que nous apercevions à droite et à gauche me fit de nouveau hésiter sur la route que je devais prendre : mais je persévérai dans celle que j'avais d'abord indiquée, contre l'opinion de mes

hommes qui pensaient que nous allions dans une baie. Je ne fus rassuré qu'à la vue de la glace décomposée et d'une flaque d'eau, qui nous conduisait vers le détroit, objet de nos recherches. Mes doutes à cet égard cessèrent bientôt : car nous trouvâmes une longue suite de marques qui nous conduisirent à une autre *cache* dont le contenu, réuni à celui de la première, forma pour la journée un total de onze animaux. Le temps s'éclaircit alors et se réchauffa : le thermomètre marquait 66° au soleil et 54° à l'ombre (18°, 9 et 12°, 2 C.); aussi les chiens haletaient de chaleur. Ce changement de température fit fondre la neige et la surface de la glace : on eut beaucoup de peine à tirer le bateau. Néanmoins, à neuf heures après midi, tout notre monde arriva et nous campâmes.

La tente venait d'être déployée, quand le bruit d'un coup de fusil sur la rive opposée attira notre attention : nous aperçûmes deux Indiens, et, lorsqu'ils furent plus près, nous reconnûmes en eux les guides déserteurs. Ils

étaient porteurs d'un billet de M. Mac-Leod, à qui ils avaient conté qu'ayant reçu de moi l'ordre d'allér à la chasse, ils avaient pris les devants; mais que, ne trouvant pas de traces de daims, ils n'avaient pu résister à la tentation d'accompagner quelques uns de leurs amis qu'ils avaient rencontrés par hasard sur leur chemin : quant à mon besoin d'un guide, ils avaient pensé que c'était un luxe, parce que j'avais toujours avec moi mon petit soleil (ils entendaient par là ma boussole) qu'il me suffisait d'interroger pour connaître ma route.

24 juin. — Un jour de chaleur était une nouveauté si grande et si nécessaire, que je me reposai dans le dessein de faire sécher les vêtements et les couvertures de mes hommes, et de me livrer moi-même à mes observations. Il fallait traverser le goulet pour atteindre des saules que nous apercevions sur la rive opposée; or, la glace n'était pas partout d'une force égale, à cause de l'eau qui coulait dessous; quelques uns de nos gens s'enfoncèrent, et

M. King lui-même fut de ce nombre; heureusement il recouvra son équilibre avant que son chronomètre ne touchât l'eau. Vers le soir, nous entendîmes le tonnerre dans le lointain; et, bien que le vent soufflât du S. E., la vue de nuages sombres et épais me fit pressentir que nous pourrions bien avoir de la pluie de ce côté. En effet, comme nous étions sur le point de nous mettre en route, à huit heures quinze minutes après midi, il tomba une forte pluie, mais sans tonnerre ni éclairs. La glace était déliée et brisée en beaucoup d'endroits; il fallut aviser à mettre le bateau à l'eau et à transporter le bagage en lieu de sûreté au-delà du monticule conique appelé *Sand-Hill.* Vis-à-vis ce monticule, plus de quinze Indiens étaient campés avec leurs familles: c'était une partie de ceux auxquels nous avions fourni des munitions et d'autres articles pour bien passer l'été; mais ces misérables gens sont d'une imprévoyance telle, qu'ils avaient déjà perdu ou dépensé presque tout ce qu'ils avaient reçu. Quelques

uns avaient deux ou trois charges de poudre et de balles; mais le plus grand nombre ne pouvait plus compter pour vivre que sur leurs arcs et leurs flèches et sur la chance incertaine de la pêche. Ils nous apprirent que les Couteaux-Jaunes et les Chipewyans, chargés de transporter notre pemmican au Thlew-ee-Choh, en avaient mangé ou dissipé une grande partie, non par besoin, car ils étaient dans l'abondance, mais par gaspillage et défaut de soin. Nos guides commençaient aussi à me fatiguer par leur conduite têtue; ils avaient été prévenus de se tenir prêts à nous accompagner, et, au moment du départ, l'un se trouvait à la chasse, et l'autre était tranquille à muser sur la rive, drapé dans sa couverture, la pipe à la bouche. L'impatience me prit, et je lui intimai vertement l'ordre de s'équiper sur-le-champ; ce qu'il fit en effet sans sourciller et sans dire un mot. Quant à l'absent, j'en rendis son père responsable, et lui enjoignis de faire revenir son fils dans les quarante-huit heures

avec le sac de pemmican, sous peine d'être à jamais bannis l'un et l'autre de l'établissement.

L'expérience m'avait appris tout le parti qu'on pouvait tirer des Indiens en prenant sur eux un air de supériorité; on n'a besoin ni de rudesse ni de sévérité, mais simplement d'une fermeté résolue et de la plus grande vigilance contre leurs tromperies. Il n'est pas de gens plus exercés à étudier le caractère de ceux à qui ils ont affaire; dès qu'ils ont découvert la moindre inattention sur laquelle ils puisse faire fond pour tromper ou équivoquer, ils ne cessent d'attaquer ce point faible; car leur naturel menteur se renforce encore de l'habitude continuelle du mensonge.

Notre guide nous conduisit dans une direction tortueuse, au milieu de la glace noire et décomposée; il s'y arrêtait fréquemment, la tâtant de son pied pour en essayer la force, ou la frappant avec le manche d'une hache; mais cet excès de précaution, fort bon en toute autre occasion, s'accordait mal avec mon im-

patience; ce que voyant Peter Taylor, un des métis, il s'élançait courageusement sur l'endroit suspect. Nous éprouvâmes des obstacles continuels de la part de l'eau, de la glace et de la neige tour à tour; mais tous furent heureusement surmontés. Après avoir fait un petit portage au travers d'une pointe de terre, nous trouvâmes une autre *cache* contenant cinq bœufs musqués et un daim. Nous n'enlevâmes que le daim; le reste fut laissé pour être converti en viande sèche et fournir aux besoins de la troupe de M. Mac-Leod à son retour.

Ayant atteint le lac Aylmer, nous fîmes route vers une masse de roches détachées et arrondies, apparaissant de loin comme une île. Nous nous y fussions bien arrêtés, s'il y eût eu assez de mousse pour faire du feu; mais il ne s'en trouva point, et nous poursuivîmes. Les hommes qui m'accompagnaient se mirent en marche d'un tel train, que je fus obligé, pour les tenir en vue, de prendre le pas le plus rapide qu'il me fût possible de soutenir. Je ne

savais me rendre compte de cette merveilleuse émulation ; arrivé au campement tout en sueur, je demandai aux hommes, en m'essuyant le front, à qui diable ils en avaient, s'ils craignaient que le manitou du lac ne fût à leurs trousses, ou s'ils avaient aperçu la piste de quelque gibier. Après une légère pause et s'être regardés l'un l'autre, l'Indien me dit : « Je crois que Peter Taylor avait envie de voir si je savais marcher vite. — Et moi, dit Taylor, je suis sûr que l'Indien voulait me dépasser, et j'étais déterminé à lui tenir tête. » Par suite de ce défi tacite, dont j'avais été la dupe, nos gens ne purent nous rejoindre que quatre heures après.

Nous avions reçu, pendant la marche, des ondées passagères; ce n'était rien en comparaison de celles qui tombèrent sur nous lorsque le vent fut abattu. Le sol, toujours gelé dans sa partie inférieure, ne pouvait donner passage à l'eau de pluie, de sorte que chaque creux de terrain se trouva transformé en un étang; bientôt une infinité de petits ruisseaux

déchaussèrent notre tente malheureusement dressée sur une pente douce, et s'infiltrèrent entre nos couvertures. Ils me réveillèrent dans mon premier somme. Le soleil ne s'était pas levé, ou du moins n'était pas encore visible, et je doute que le plus rigide observateur de la loi musulmane se fût réjoui de cette ablution matinale. M. King, aussi indifférent à l'eau du ciel qu'à celle des ravins, ayant distingué un troupeau de daims sur la colline voisine, endossa sa casaque bleue et partit à leur poursuite; il n'en attrapa aucun, mais il rapporta quelques beaux pluviers.

La matinée du 25 fut très sombre; cela n'empêcha pas notre Indien déserteur d'arriver avec son sac de pemmican. Un brouillard, qui avait plus ou moins dominé pendant les quinze dernières heures, s'épaissit avec la nuit. Comme j'avais mes guides, et qu'il était aussi pénible de demeurer en place avec des vêtements mouillés que de voyager, je donnai l'ordre du départ à dix heures après midi. Les In-

diens, toujours précautionneux, se tenaient le long de la terre et nous faisaient passer sur des chemins fatigants où la glace prenait la forme de clous de trois pouces de long. Les souliers ne purent y tenir non plus que les bandes de peau de renne couvertes de poil dont nous les avions garnis. Ceux qui tiraient le bateau se tinrent sagement au large sur une glace moins difficile à la marche; la surface en était semblable à un lit de madrépores, sauf que les crêtes en étaient bien plus affilées.

Vers minuit, un épais brouillard fit hésiter nos guides; ils se croyaient déjà hors de route et affectaient une grande crainte de m'égarer davantage; mais je mis fin à ces simagrées en recourant à la boussole; nous continuâmes donc. Je conviens cependant que cette manière de voyager n'était rien moins qu'agréable, car, sans parler de l'obscurité, nous étions trempés par la bruine et transis jusqu'aux os sans pouvoir recouvrer un peu de chaleur même dans le plus violent exercice.

Une pointe de rocher, âpre et sauvage, que je crus reconnaître comme un de mes campements de l'an passé, me montra que nous n'étions plus qu'à une journée de marche de la baie Sand-Hill, où devait se terminer notre campagne sur le lac. Nous nous arrêtâmes un mille plus loin, et le bateau arriva le 26 à sept heures avant midi.

En ce jour, nous n'eûmes pas la consolation d'un seul rayon de soleil pour sécher nos vêtements; au contraire, pour nous achever, la pluie tomba par torrents. La nuit fut encore plus menaçante et, à l'époque ordinaire du départ, on ne distinguait point les objets à cent pas : il était impossible de continuer ainsi. Pour comble de malheur, on ne pouvait faire de feu. Mais les hommes s'accommodèrent avec la plus grande résignation de leur gîte humide, et, après avoir cherché quelque endroit tant soit peu abrité, s'enveloppèrent les uns dans leur couverture, les autres dans tout ce que put leur offrir leur garde-robe. Ces précautions furent inutiles;

le matin, la plupart se trouvèrent couchés dans des mares d'eau, que la pression de leur corps avait fait remonter à la surface de la glace. Je ne pus m'empêcher de rire en assistant à leur réveil, et voyant l'espèce d'effroi soudain qui les saisissait chacun lorsque étendant la main ils rencontraient l'eau froide où ils étaient plongés.

La matinée du 27 fut encore brumeuse; mais un espoir d'éclaircie dans le N.-O. nous encouragea à partir, et vers midi le temps devint beau. Une nouvelle *cache* fournit à nos provisions un renfort d'autant plus opportun, qu'elles n'auraient pas duré plus long-temps que la journée.

Ce fut avec une bien grande joie que nous aperçûmes enfin la baie Sand-Hill. En approchant du portage de Thlew-ee-Choh, nous distinguâmes une tente blanche entourée de quelques personnes ; c'étaient M. Mac-Leod et sa troupe qui ne nous attendaient pas sitôt. Le mauvais temps et les longues courses nécessai-

res pour se procurer des vivres leur avaient occasionné deux jours de retard. Je n'en fus pas fâché, parce que cela me donna occasion de m'assurer de ce qu'il pouvait y avoir d'exact relativement au pemmican gaspillé.

Il y avait quelque chose de vrai dans les rapports; un des Indiens avoua avoir vigoureusement étrillé sa femme qui s'était permis de toucher au sac. Cette infraction exceptée, M. Mac-Leod et l'interprète pensaient que rien n'avait été distrait; et comme la dispersion des Indiens ne permit pas de pousser plus loin l'examen, les choses en restèrent là. Parmi ceux qui étaient accusés se trouvait un Chipewyan nommé Jacques; il se récria fort lorsqu'on l'interrogea. « Voyez, dit-il, si le sac a été ouvert; si tout n'est pas en ordre. Pourquoi donc aurais-je fait cela? n'ai-je pas eu plus à manger qu'il ne m'en fallait? D'ailleurs, si j'étais coupable, ne serais-je point parti depuis long temps? » Et quand il eut appris qu'un Couteau-Jaune l'avait accusé, il prit un air sombre qui annon-

çait la résolution de se venger. « Je le verrai celui-là, » ajouta-t-il; et il se renferma dans un profond silence. Le soir, il suivit M. Mac-Leod, qui poussait en avant vers le rapide du *Bœuf-Musqué*. — Le canot arriva tard; les hommes et les chiens étaient éreintés, et nous campâmes. On vit beaucoup de souris (lemmings), et on en tua quelques unes. Il se trouvait entre elles cette différence, qu'une des espèces avait les oreilles membraneuses terminées par un lobe, tandis que l'autre n'en avait que l'orifice. Leur couleur aussi était différente, ainsi que leur queue; mais toutes deux se battirent avec un terrier métis et le mordirent vigoureusement.

Le 28 au matin, il fit beau temps; j'obtins des observations qui confirmèrent celles de l'année précédente au même lieu.

J'éprouvai là un grand désappointement : au moment où je donnai l'ordre de décharger le bateau, pour le traîner au travers du Portage jusqu'au Thlew-ee-Choh, à environ un quart de mille de distance, j'appris que les charpentiers

condamnaient fortement cette opération, disant qu'ils ne répondaient plus de l'embarcation, dont le bois était trop faible pour supporter ce rude service. C'était la première fois que j'entendais ainsi parler de la qualité du bois; autrement, malgré les embarras incroyables qu'il nous en eût coûté, j'en aurais envoyé chercher, pendant l'hiver, de plus solide, au fort Résolution et même plus loin. Je fus d'autant moins capable de me rendre compte de cette négligence, que le constructeur était le même dont je m'étais servi, dans l'expédition de sir John Franklin, pour mon bateau d'alors; et certes il m'avait fait la meilleure embarcation qui fût sortie des mains d'un homme: ramenée en Angleterre, elle se trouvait en ce moment avec le capitaine Ross.

A ce fâcheux contre-temps, je ne pus rien opposer. Restait la chance de vaincre la difficulté en portant le bateau: cas si peu prévu, que d'épaisses défenses avaient été clouées contre le plat-bord. Je ne saurais peindre l'anxiété

que j'éprouvai, lorsqu'il fut question de soulever l'embarcation, ni quel fut le débordement de mes sensations, lorsque je la vis partir sur les épaules de l'équipage. Enfin cette rude besogne fut accomplie, mais avec des fatigues cruelles. Deux fois, l'un de mes meilleurs hommes s'écria qu'il était sur le point de tomber, lorsque les inégalités de terrain faisaient peser sur lui toute la charge. En réfléchissant que le plus pénible était encore à faire, et que ce transport serait bien plus difficile à effectuer lorsque l'eau aurait imbibé et alourdi le bois, je me trouvai en proie aux plus douloureuses inquiétudes; mais enfin je les secouai, m'en fiant aux circonstances, à mes propres ressources et au courage de mes hommes. Chaque jour suffit à sa peine : pourquoi s'embarrasser de craintes qui peut-être ne se réaliseront pas ?

A une heure après-midi, le bateau fut lancé sur le Thlew-ee-Choh; mais il ne nous fut d'aucune utilité pour le transport du bagage, car il

n'y avait pas assez d'eau dans les parties basses : nous eûmes même toutes les peines du monde à lui faire traverser les trois premiers rapides, après l'avoir allégé de son entier chargement. La rivière n'était libre qu'aux alentours des rapides de la partie supérieure, et une épaisse couche de glace enveloppait encore le lac où elle prenait sa source, ainsi qu'un second lac plus petit situé deux milles plus bas. Le bateau parvenu à sa destination, ceux qui le conduisaient revinrent chercher leur bagage : ce double voyage nous causa de tels retards, que le transport complet ne fut terminé qu'à une heure fort avancée.

29 juin. — Il fallut transporter de nouveau le bagage sur le bord du petit lac, où les traîneaux et tout leur attirail jouèrent de nouveau leur rôle. Chemin faisant, nous enlevâmes deux daims mis en *cache*. Au portage suivant, nous prîmes terre ; le bagage fut de nouveau charrié, et le bateau descendit les rapides, dont trois se succédaient immédiatement. Le ther-

momètre monta à 64°(17°, 8. C.). Une chaude brise du sud nous amena une grosse pluie qui inonda le terrain bas et marécageux incliné vers la rivière, et gonfla à tel point les eaux des ruisseaux affluents, qu'elle en rendit le passage à gué fort périlleux. Ayant traversé un autre petit lac sur les traîneaux, nous campâmes au commencement d'un long rapide, afin de mettre notre pemmican à couvert contre la pluie qui n'avait pas cessé un instant pendant toute la durée du jour.

Nous aperçûmes des perdrix en petit nombre, des daims, et une grande quantité de souris (lemmings). Je remarquai que ces dernières se logeaient sous les racines des bouleaux nains, et quelquefois sous celles du saule, de préférence aux larges pierres de la plaine; peut-être était-ce pour se mettre plus à l'abri contre les yeux perçans de leurs grands ennemis, les hibous blancs et les hibous bruns. Les saules ne montraient encore ni chatons, ni bourgeons, à l'extrémité de leurs branches.

30 juin. — Nous nous remîmes de bonne heure en route, malgré le brouillard et la brume, au travers d'immenses blocs dont étaient garnis les rapides dans leurs parties les plus resserrées. Le gros de nos gens étant fort retardé par ces obstacles, je pris avec moi deux des plus agiles et j'allai en avant; ayant trouvé trois daims en *cache*, nous les plaçâmes sur la glace dans la route de ceux qui nous suivaient. Après avoir laissé la rivière Glacée derrière nous sur la gauche, nous trouvâmes des marques qui nous conduisirent à une autre réserve de gibier. Nous nous occupions de l'examiner, quand nous vîmes venir à nous l'interprète et plusieurs Indiens descendant des collines où ils avaient laissé M. Mac-Leod, pour suivre leurs compagnons qui étaient en avant de nous. Nous continuâmes alors et atteignîmes ceux-ci après deux heures de marche; nous les trouvâmes arrêtés devant une lisière de glace décomposée, qui pliait en tous les points où on la tâtait. Cependant nous étions trop avancés pour reculer;

nous y découvrîmes enfin un endroit moins délié que les autres, de sorte qu'en posant légèrement le pied sur les places blanches, et passant vite, nous pûmes traverser l'un après l'autre; le traîneau était attaché à une corde; une fois de l'autre côté, chacun tira rapidement le sien et lui fit sauter brusquement ce pas dangereux. Aux goulets qui conduisent dans le lac du Bœuf-Musqué, nous fûmes arrêtés court par l'eau, qui formait un petit chenal de chaque côté, et se trouvait tout-à-fait libre au commencement du passage. Il n'était pas possible de guéer; nous prîmes donc le parti de sauter tous ensemble sur une pièce de glace d'environ douze pieds de long et de huit ou dix de large. Nous achevâmes de la détacher de la masse à l'aide de nos haches, et nous en fîmes une sorte de radeau qui nous servit de bac pour passer de l'autre bord; les haches et les piquets de la tente tinrent lieu d'avirons.

Des masses de neige encombraient la partie orientale des collines; deux oiseaux à neige

se montrèrent avec leur plumage d'hiver ; le therm. n'était qu'à 40° (4°, 4. C.), et déjà les moustiques commençaient activement à nous tirer du sang. M. Mac-Leod nous rejoignit au moment où le bateau arriva; il passa la nuit avec nous et nous raconta ses exploits de chasse qui avaient plongé les Indiens dans l'admiration ; il est vrai que la carabine rayée de notre ami était excellente, et que son adresse à s'en servir pouvait rivaliser avec celle des tireurs les plus exercés du Kentucky.

1er juillet. — Ayant atteint les Indiens, il n'était plus nécessaire de se hâter autant, et je permis à nos gens de se reposer jusqu'à midi. Le bateau nous conduisit jusques aux glaces du lac du Bœuf-Musqué, et à quatre heures après midi nous étions arrivés au rapide du même nom, point où l'année précédente nous avions rebroussé chemin. Plusieurs Indiens, campés au voisinage, vinrent à nous dans leurs petits canots, assourdissant nos oreilles de leur cri habituel et fatigant : *Etthen-oolah*, *etthen-tā-hoūty*.

« Pas de daims, les daims sont partis. » Ils mendièrent ensuite un peu de tabac : « Nous sommes affamés de fumée, » disaient-ils.

J'appris que la rareté du gibier avait obligé Akaitcho de pousser un peu dans le nord, et qu'il se trouvait réduit à la chair du Bœuf-Musqué, dont le fumet mal-odorant répugne même aux Indiens Couteaux-Jaunes, qui certes ne sont pas délicats. Bientôt après nous campâmes avec la troupe de M. Mac-Leod; quelques bagages furent cependant envoyés en avant ; et on mouilla le bateau dans le remoux, au-dessous du rapide supérieur.

2 juillet. — Il manquait encore quelques Indiens, porteurs de pemmican, retardés par la chasse ; j'envoyai les autres en avant avec l'interprète pour leur faire déposer leurs charges respectives à l'extrémité nord du portage où leur service était terminé.

Ils attendaient ce moment avec grande impatience, ne pouvant en aucune façon comprendre par quel caprice nous nous donnions

tant de mal pour courir au-devant de dangers auxquels, suivant eux, nous ne parviendrions jamais à échapper.

Quant à notre but principal, celui d'arracher nos compatriotes à la mort ou aux souffrances, ils ne le comprenaient guère mieux que la soif des aventures et l'ardeur pour les découvertes. Ces grossiers enfants de la nature, une fois rassasiés et vêtus, ne connaissent plus ni jouissances ni émotions; la pitié est chez eux une sensation purement animale, disparaissant avec la présence de l'objet qui la cause. Akaitcho peut être une exception; mais en général, le but avoué ou secret de tous les actes d'un Indien du Nord, n'est, à mon avis, que l'intérêt personnel.

La longueur du portage étant de quatre milles; les hommes furent occupés tout le jour à transporter le bagage, ce qui me donna occasion de vérifier mes observations précédentes et d'obtenir l'inclinaison de l'aiguille aimantée. Je me remis aussi en ce point à la reconnais-

sance du pays que j'y avais interrompue l'année précédente. A deux milles au-dessous, afflue un grand cours d'eau venant de l'ouest, lequel forme, à mon avis, la principale branche du Thlew-ee-Choh; mais les Indiens le désignent sous le nom de rivière Contwoy-To, réservant le nom de Thlew-ee-Choh au cours d'eau que nous venions de descendre. D'après cela, il semblerait que cet affluent doit prendre sa source dans le lac Contwoy-To, ou lac Rum de Hearne, qui (toujours suivant les Indiens) est précisément celui dont Franklin traversa l'extrémité occidentale au rapide Belenger dans sa première expédition. J'entendis encore à cette occasion parler de ce lac comme ayant deux issues, et quelques naturels, qui y étaient allés, me le décrivirent comme une nappe d'eau étendue sans interruption; ils s'accordèrent tous à dire qu'il était fort éloigné. J'appris en effet plus tard qu'entre celui-ci et le Thlew-ee-Choh il y avait deux autres lacs plus petits.

Le bateau franchit une succession de rapides qui nous conduisirent à un espace ouvert, ou petit lac, large de quatre milles, fermé au nord par une chaîne de montagnes bleues qui le coupe à angles droits, à laquelle je donnai le nom de mon ami si regretté, le capitaine Heywood, de la marine royale. Le milieu et même la majeure partie de ce lac était glacée, mais un chenal s'ouvrait sur la rive orientale.

3 juillet. — Deux Indiens partirent le matin pour aller rallier les porteurs de pemmican en retard et les conduire à notre campement; ils les trouvèrent à peu de distance, et j'eus enfin la satisfaction de voir tout notre pemmican arrivé sans accident. Cette précieuse provision, qui avait été depuis le commencement de l'hiver l'objet de mes vives sollicitudes, fut soigneusement examinée, et je n'y trouvai aucune altération apparente, ni aucun déficit, sauf le cas dont j'ai déjà parlé et dont le mari de la délinquante avait le premier donné avis; cet homme nous exprima de nouveau qu'il n'était

pour rien dans le larcin de sa femme, et qu'il ne devait point, pour ce méfait d'autrui, perdre sa récompense personnelle : « car, ajouta-t-il, je l'ai bien battue; demandez à ceux qui étaient présents; elle a une mauvaise tête, ma femme, sass! Le soir du jour où je l'ai battue, elle a quitté ma cabane sans que personne sût où elle était allée; je ne m'en mis pas en peine pendant la première et la seconde nuit; mais, ne la voyant pas revenir la troisième, je partis à sa recherche; je marchai long-temps, je visitai tous les coins des vallées et toutes les crevasses des rochers; enfin, je retournai au logis sans l'avoir trouvée. Où diriez-vous qu'était la malicieuse? tout près de la cabane, derrière de grands rochers. Oh! quelle mauvaise tête! mais je l'ai bien étrillée. Sass! »

Nos provisions consistaient en vingt-sept sacs de pemmican, pesant chacun environ 80 livres (36,3 kil.); deux caisses de macaroni, de la farine, une boîte de cacao, et deux barils de rhum contenant chacun deux gallons (9,1 litres).

S'il ne survenait rien d'extraordinaire, ces provisions devaient suffire pour trois mois. — Il ne me convient pas ici de faire valoir les fatigues et les dangers d'un transport aussi considérable (près de 5,000 liv. ang. ou 2,267 kil.), par une route tortueuse de deux cents bons milles; mais, si l'on considère la difficulté de marcher sur une glace tantôt hérissée de pointes aiguës qui pénétraient nos chaussures, tantôt noire, en décomposition, et menaçant de nous engloutir à chaque pas; les craintes continuelles qui nous assiégeaient relativement aux provisions; l'absence d'un guide pendant la majeure partie de la route; si l'on considère, dis-je, ces difficultés principales et les obstacles moins importants qui renaissaient à chaque instant, on reconnaîtra qu'il fallait pour les surmonter s'armer d'une persévérance inébranlable. Les Indiens dont nous avions loué les services n'étaient pas moins étonnés de s'être abandonnés volontairement envers nous à une soumission inaccoutumée, que de voir un bateau,

manié par des Européens, et muni de provisions des contrées méridionales, sillonner les eaux limpides des terres stériles.

Le temps était sombre et brumeux ; les huttes pittoresques des naturels, construites grossièrement, formées souvent de deux ou trois peaux jetées sur quelques perches peu élevées, s'étendaient à plus d'un quart de mille et se perdaient dans la brûme. Des figures brunes se groupaient en désordre sous ces abris incomplets, ou se réunissaient en face de la tente de M. Mac-Leod ; d'autres s'asseyaient autour de quelques tisons qui faisaient bouillir nos chaudières. — Au milieu d'un de ces groupes, on distinguait mon ancienne connaissance, la belle Indienne dont il est fait mention dans le voyage de sir John Franklin, sous le nom de la *Belle aux Bas-Verts*. Quoique entourée d'une nombreuse famille, tenant un marmot maussade pendu à son sein, et fatiguée évidemment par les travaux et les peines de la maternité, je la reconnus immédiatement, et l'appelai de

son ancien nom. Elle sourit en me disant : « Oh! je suis une vieille femme maintenant, » et me pria de lui faire donner quelques soins par le médecin, car elle se plaignait de l'altération de sa santé. — Malgré son âge, ses enfants et sa maladie, elle pouvait encore passer pour la beauté de sa tribu; et sans doute elle en savait quelque chose, car elle se prêta de bonne grâce à ce que je dessinasse son portrait.

Le gibier étant fort rare dans le voisinage, nos chasseurs tinrent conseil sur la meilleure route à suivre pour regagner le fort avec M. Mac-Leod. Ils étaient à peu près décidés à remonter d'abord dans le nord pour y chasser des bœufs musqués, lorsqu'à travers une éclaircie du brouillard ils aperçurent les andouillers branchus d'une vingtaine de rennes couronnant les hauteurs des collines voisines. Les voir et les poursuivre ce fut l'affaire du même instant. La scène présentait en ce moment un intérêt réel; le soleil lui prêtait de nouveaux charmes par les accidents de lumière

qu'il répandait à flots sur certaines parties de la vallée, tandis qu'il en laissait d'autres dans l'obscurité la plus profonde; la glace étincelante reflétait des milliers de rayons éblouissants; le rapide coulait en bouillonnant et courait confondre ses flots légèrement émus avec les eaux paisibles du lac endormi; à droite, se dressaient des rochers raboteux et abruptes, tandis que sur la gauche s'ouvrait à perte de vue un sombre paysage qui se perdait dans les montagnes Bleues. Les huttes de la tribu indienne, dont la couleur d'ocre contrastait avec nos tentes pâles, occupaient le premier plan qu'animaient encore les gracieux mouvements des rennes pleins de sécurité, et les ruses ingénieuses des chasseurs avisés qui rampaient en silence autour de leur proie convoitée.

CHAPITRE X.

Instructions laissées à M. Mac-Leod en nous séparant. — Rencontre d'Akaitcho. — Sa cabane. — Imminent danger pour les bateaux. — Conseil amical d'Akaitcho. — Nous nous embarquons. — Grande tempête. — Composition de l'équipage. — Aspect géologique du pays. — La glace nous arrête. — Suite de rapides. — Sac de pemmican rempli de sable. — Obstacles. — Mauvais temps. — Chasse au daim. — Observations. — Déviation du cours de la rivière. — Paysage désolé. — Les glaces nous arrêtent de nouveau. — Cascades. — Signaux. — Rétrécissement de la rivière. — Rivière Baillie. — Troupeaux d'oies. — Tact que doit avoir un chef d'expédition. — Un renard. — Marques faites par les Esquimaux. — Rivière Bullen. — Une tourmente. — Lac Pélly. — Conjectures d'un Indien. — Campement. — Aspect du pays. — Nouveaux embarras. — Observations. — Lac Garry.

M. Mac-Leod n'avait que faire d'aller plus loin; la chasse venait d'être couronnée de succès, et, en nous séparant, j'emportai au moins la consolation que, pendant la route, lui et ses dix hommes, suivis de quatorze chiens, seraient suffisamment approvisionnés de viande sèche.

Sans l'heureuse rencontre des rennes, leurs repas, durant la route, eussent uniquement reposé sur l'adresse et la fortune des chasseurs.

A dix heures avant midi, le bateau, les traîneaux et la moitié du chargement, partirent pour gagner la glace qui couvrait le lac. Je répétai de nouveau mes instructions à M. Mac-Leod. Le plus important à faire, durant mon absence, était d'aller chercher au fort Résolution les provisions que devait y envoyer la compagnie, et de bâtir une maison en un bon endroit, pour y créer une station permanente de pêche. Je lui remis une lettre officielle où je lui enjoignais de se trouver de nouveau sur les bords du Thlew-ee-Choh à la mi-septembre, afin d'être prêt à nous assister en cas d'événements imprévus. Enfin je lui exprimai mes sincères remerciements pour le zèle et le soin qu'il avait portés à l'accomplissement de mes désirs, ainsi que pour la bienveillance dont il avait fait preuve envers chacun des individus de l'expédition. Le bateau étant alors de retour, nous

nous embrassâmes cordialement, et je m'embarquai.

Arrivé à la glace, le bateau fut de nouveau placé sur ses traîneaux, ainsi que le bagage, et tout fut transporté de l'autre côté du lac où nous mîmes encore l'embarcation à l'eau. Mais, pour éviter les accidents, nous n'y plaçâmes que la moitié de son chargement. La rivière, issue du lac, coupait à travers une chaîne de rochers et de montagnes jonchées de blocs et de débris, mais enrichies, dans les vallées et sur les pentes, de pâturages que fréquentent les daims et les bœufs musqués dans le printemps et dans l'automne. Le courant s'accrut et nous porta vers un fort rapide, accompagné d'une chute. Une île était au centre; en levant les yeux j'y aperçus, sur un rocher couvert de mousse, un des fils d'Akaitcho avec un autre Indien qui nous faisaient des signes et criaient pour nous avertir du danger que nous avions déjà vu nous aussi. Tout le bagage transporté

dans ce voyage fut mis à terre, et le bateau retourna chercher le reste.

Akaitcho avait choisi cette contrée pour y chasser; sa hutte était dressée sur la crête de la plus haute colline, à quelques milles de là. Je lui envoyai du tabac et d'autres présents, le priant de retenir chez lui les jeunes gens de sa troupe, parce que nous n'avions pas le temps de causer avec eux. Mais, après avoir été prendre quelques relèvements, je revenais au bord de la rivière, lorsque j'aperçus à mes côtés le vieillard accompagné de quelques hommes; l'interprète n'avait pu l'empêcher de venir. Dès qu'Akaitcho avait appris que j'étais en ce lieu, il était sorti de sa hutte en disant : « Je connais le chef depuis long temps, et je crains bien de ne plus le revoir. J'y veux aller. »

Le bateau revint, déposa son chargement, et quatre vigoureux gaillards se préparèrent à lui faire franchir le passage dangereux. Malheureusement le timonier porta trop sur la

gauche; en conséquence, après avoir descendu la première chute, l'embarcation fut entraînée sur un roc en pente formant le bord de la seconde; là, un effroyable craquement sembla annoncer une destruction immédiate à l'équipage consterné, qui ne put s'empêcher de pousser de grands cris. En un instant, entraîné par la force des eaux, le bateau demeura retenu par l'arrière. Le timonier sauta sur le rocher; quoiqu'il parvînt à s'y maintenir, il ne put dégager l'arrière, et sauta de nouveau dans le bateau. J'appelais et je faisais des signes, pour que les hommes se portassent tous sur l'avant et se tinssent prêts à forcer de rames à bâbord; mais cet ordre ne fut point saisi dans la confusion générale, et tout fut entraîné dans une chute impétueuse. Je retenais mon haleine, m'attendant à les voir se briser en pièces contre un roc sur l'avant à eux où déferlaient des vagues hautes de cinq pieds; mais heureusement l'aviron-gouvernail n'avait été qu'à demi rentré; en abordant la roche il tourna rapide-

ment, et porta le cap de l'embarcation vers le rapide où elle fut emportée, et descendit sans autre accident. Après avoir pompé, nous reconnûmes qu'il n'y avait aucune voie d'eau. Je ne fus pas fâché de cette aventure, qui montrait à mes hommes la force des eaux de cette rivière limpide, et les guérit de l'envie de se hasarder à l'avenir sur un rapide sans avoir d'abord étudié le fil du courant.

La rivière nous parut libre de glaces aussi loin que nous pûmes en suivre le cours du sommet des hauteurs; je crus donc inutile de garder avec moi tous mes gens de supplément; je les renvoyai avec l'interprète aux huttes d'Akaitcho jusqu'à ce que les charpentiers que j'avais mandés pour visiter l'embarcation les rejoignissent avec de nouvelles instructions.

Me voyant sur le point de partir, Akaitcho, d'un air triste, se mit à me donner des avis, me conjurant de me bien tenir en garde contre les dangers de la rivière dont aucun Indien du temps présent n'avait la moindre connaissance,

« et surtout, ajouta-t-il, méfiez-vous des traîtres Esquimaux qui dissimulent leurs mauvaises dispositions sous le manteau de l'amitié; ils vous attaqueront à l'instant où vous y penserez le moins. — Allons, adieu! Je crains bien de ne plus vous revoir.—Si vous avez le bonheur d'échapper à la fureur des *grandes eaux*, ne vous laissez pas surprendre par l'hiver, car vous seriez réduit à une position aussi déplorable que celle où vous vous trouvâtes autrefois à votre retour de la rivière *Mines de Cuivre:* aujourd'hui vous seriez seuls; les Indiens, comme autrefois, ne seraient point là pour vous secourir. » Je m'efforçai de calmer les touchantes sollicitudes de ce bon Indien en lui faisant connaître les mesures de prudence que j'avais prises, et ma résolution de ne pas quitter la rivière au cas où le bateau éprouverait quelque accident : « ce qui n'arrivera pas, ajoutai-je, à moins de la permission spéciale du Grand-Esprit, en qui je place toute ma confiance.» Je lui recommandai de réunir pour nous beaucoup de provisions vers l'au-

tomne et de mettre des vigies sur les montagnes dans deux mois et demi pour reconnaître les feux que j'allumerais à mon retour. Je lui donnai alors de vigoureuses poignées de main, et je pris place dans le bateau à demi chargé.

En suivant le courant, nous entrâmes dans un petit lac dont le rivage occidental nous conduisit à un chenal étroit formé par une île avec un rapide de chaque côté; celui que nous franchîmes était rempli d'écueils, mais le bateau ne toucha pas. Après avoir arrondi l'extrémité septentrionale de l'île, nous campâmes sur la rive orientale près d'un bouquet de saules qui nous offrit toute la commodité désirable pour sécher et calfater l'embarcation. Dans l'espace d'une heure, l'entier chargement fut transporté sans chiens et sans traîneaux; nous cabanâmes le bateau pour le faire sécher, et nous reconnûmes avec la plus grande satisfaction que le fond n'avait éprouvé aucun dommage important. — Le thermomètre monta

en ce jour à 56° (13°, 3. C.), avec une légère brise de l'E. ⅟. S. E.

Il est à remarquer que, depuis près d'un mois, nous n'avions pas eu deux beaux jours de suite; nous espérions voir le charme rompu, lorsque les nuages commencèrent à s'amonceler au coucher du soleil; à minuit, le temps avait pris la plus mauvaise apparence; la pluie ne tarda pas à tomber par torrents; aux bouffées de vent accompagnées d'un bruit sourd succédèrent d'éclatantes rafales; la tempête ne se fit pas attendre, et se déclara avec une violence à renverser les arbres les plus solides des forêts; mais ce lieu ne fournissait point d'aliment à sa fureur, et le seul exploit dont elle dut se contenter fut de renverser notre tente et d'emporter un de mes mocassins. — Elle continua à faire rage pendant toute la journée du 5 juillet et la journée suivante; celle-ci, qui était un dimanche, fut consacrée à l'exercice de nos devoirs religieux. Enfin, le 7, la tourmente s'apaisa graduellement, tourna en pluie

fine, et ne gronda plus que par intervalles, comme pour prendre congé de nous. Le soleil perça les nuages grisâtres et nous annonça du beau temps à son coucher. — Les réparations du bateau étaient terminées; les charpentiers et un iroquois que j'avais gardé à dessein pour leur servir de guide, partirent en toute diligence pour rejoindre M. Mac-Leod.

8 juillet. — Nous eûmes encore de la pluie, mais une éclaircie dans les nuages nous présagea un changement. Le bateau chargé portait dix personnes. Il était suffisamment solide pour une rivière paisible, mais non pour un lac, ni pour un voyage par mer. Le poids de la chargé se montait à 3,360 lbs. (1,523 kil.), sans compter les bannes, planches, mâts, vergues, voiles, avirons et perches de rechange, ni l'équipage, qui se trouvait définitivement composé de la manière suivante.

James Mac-Kay.	montagnard.	timonier.
Georges Sinclair.	métis.	timonier et patron.
Charles Mackensie.	montagnard.	patron.

Peter Taylor. . . .	métis.		canotiers.
James Spence. . .	des Orcades.		
John Ross.	montagnard. .	artilleurs.	
William Mall-y. .	du Lancashire.		
Hugh Carron. . . .	Irlandais. . . .		

A dix heures avant midi nous poussâmes au large. La rivière, grossie de huit pouces par les pluies, présenta une largeur variable, de deux cents pas à un quart de mille, pendant tout le temps qu'elle se maintint, entre les crêtes rocheuses des montagnes éloignées de six milles. Les roches de cette partie, jonchées de gros fragments et de blocs détachés, offraient le même caractère de gneiss et de porphyre que celles des environs du fort Entreprise et du lac Point, décrites par le docteur Richardson. La plupart étaient déchirées en escarpements et en précipices faisant face à l'est. Des ravins nombreux et réguliers, qui sans doute y apportent, dans la saison, le tribut de leurs eaux, coupent symétriquement la rivière à angles droits, du côté de l'est et du côté de l'ouest. Leurs lits sont à demi remplis de terre, de pier-

res, de mousses et de quelques saules, dont les feuilles petites et tardives commençaient à paraître. Après un chenal large et profond, vint un rapide qui fut soigneusement examiné, et que nous passâmes ensuite avec le bateau chargé; il nous conduisit dans un petit lac parfaitement libre de glaces, et fort remarquable comme terminant au nord la chaîne des monts Heywood, qui s'y abaissent graduellement en petites collines régulières, tellement semées de roches grises et de pierres, qu'on dirait une immense carrière remplie de décombres. La rivière se resserra ensuite et forma un rapide aisé, à l'extrémité septentrionale duquel je fis notre première cache de pemmican, en face d'une petite colline de sable. Le cours d'eau s'élargit bientôt, et se déchargea dans un lac, si encombré de glaces, que nous fûmes obligés de camper à six heures après midi.

Mac-Kay et Sinclair furent immédiatement dépêchés de chaque côté du lac, afin de chercher l'endroit où il nous serait le plus facile de

traverser; pendant leur absence il se leva une légère brise de N. O., qui ouvrit, le long de la côte occidentale, un chenal barré seulement par deux morceaux de glaces qui se réunissaient sur le point le plus voisin du lieu où nous nous trouvions. Nous y pratiquâmes une voie par où le bateau passa aussitôt après le retour de nos deux pilotes; ceux-ci me chagrinèrent beaucoup en m'annonçant un second lac glacé. Pendant trois ou quatre cents pas nous pûmes employer les avirons; alors une variation dans le vent poussa devant nous des masses plus considérables; tantôt coupant les glaces, tantôt poussant de fond, nous réussîmes à atteindre les eaux libres. A une heure trente minutes avant midi nous dressâmes la tente. Le bateau faisant un peu d'eau, nous le laissâmes à flot, et j'y fis coucher deux hommes pour le garantir des chocs de la glace flottante.

Le 9 au matin, il plut beaucoup; nous nous mîmes en route à dix heures avant midi. Heureusement il se forma, près du rivage, une étroite

passe, qui nous permit de gagner la partie orientale, où s'étendait une grande pièce d'eau dont deux pointes basses nous cachaient les limites. En une heure nous en vîmes la fin; un récif de grosses pierres, cimentées de glaces, nous séparait d'un second étang; mais cette glace située dans une eau basse, se trouvait poreuse et en décomposition; elle céda aux efforts réunis de la hache et du poids des hommes, et nous l'eûmes traversée en moins d'une heure et demie, non sans que l'embarcation n'eût essuyé quelques chocs.

Un rapide sans danger, et les flancs doucement inclinés d'une colline de sable, nous firent espérer que la rivière allait devenir facile; mais cette illusion fut bientôt dissipée à un très long rapide, où les hommes ne sauvèrent le bateau qu'en se jetant au milieu des brisants, et soulevant l'arrière, pour le dégager d'une roche sur laquelle il avait touché. Nous avions à peine repris nos places, que nous fûmes rapidement emportés au-delà d'une rivière affluant de

l'ouest; un rapide suivit, et nous remarquâmes, immédiatement après, un second cours d'eau tributaire venant du même côté.

Dans cette partie, les collines n'allaient pas à plus de trois cents pieds de hauteur, et souvent s'arrêtaient à cinquante; elles étaient stériles comme celles que nous laissions derrière nous, et semées aussi de débris de roches d'une couleur sombre. Les rives sablonneuses de la côte orientale s'élevaient graduellement en pente, ou s'arrondissaient en monticules baignés à leur base de petits ruisseaux serpentants; les bœufs musqués et les daims y trouvaient d'abondants pâturages. Ceux-ci décampèrent à notre approche; mais les premiers ne bougèrent pas et continuèrent à nous regarder fixement d'un air hébété; heureusement pour eux nous n'avions nul besoin de leur chair.

Vers le centre de la rivière, une île déterminait deux passes d'où s'élevaient par intervalles d'épaisses colonnes de brouillard; à cette vue nous abordâmes, et ayant constaté l'exis-

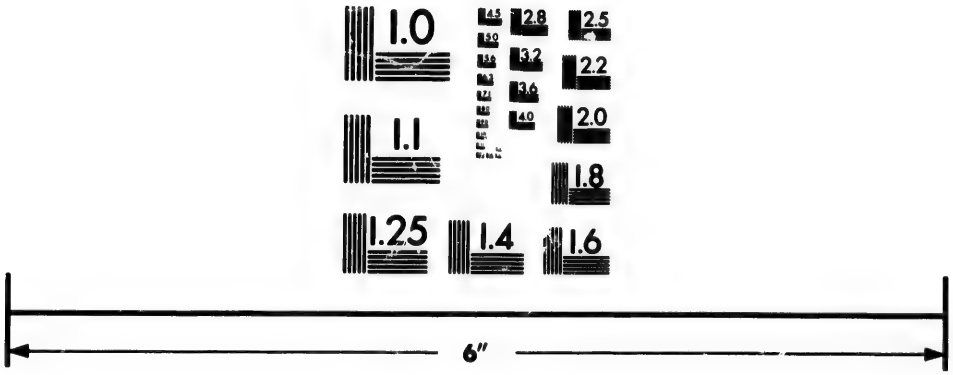
tence d'une chute, Mac-Kay et Sinclair se préparèrent à la franchir, tandis que le portage du bagage s'effectuait. Ces deux mariniers se tirèrent merveilleusement de ce pas difficile; l'adresse de leur manœuvre écarta le principal danger au moment de la chute, et le bateau descendit dans le remous avec l'aisance et la légèreté d'un oiseau de mer.

Le cours d'eau offrait des dimensions fort irrégulières; large en cet endroit d'un quart de mille, il continuait, avec cette largeur, pendant environ trois milles, au bout desquels il se réduisait à 200 yards (183 mèt.), et formait, en serpentant, cinq rapides consécutifs où se jetaient deux affluents du côté de l'ouest. Une autre nappe d'eau limitée à droite par des collines et des monticules de sable blanc, couverts en différents points de riches pâturages qu'animait la présence d'un grand nombre de daims, nous conduisit à un rapide long et effrayant, plein de rochers et de blocs détachés, flan-

qué sur ses deux bords d'une muraille de glaces, et précipitant ses flots avec l'impétuosité d'un torrent.

Le bateau allégé de sa charge, je me tins sur un roc élevé, fort inquiet de lui voir franchir cette passe ardue; quoique plein de confiance dans la présence d'esprit et l'adresse de mes principaux hommes, je n'en étais pas moins ému en songeant que l'espoir de l'entreprise reposait sur ce bateau, qu'un seul choc pouvait détruire. — Je les vis partir avec la rapidité d'une flèche et presque aussitôt se perdre au milieu des flots écumeux et des têtes de roches. Au même instant, une clameur sauvage arrive à mon oreille... mon cœur se brise.... M. King, placé à deux cents pas en avant, agite son fusil et s'élance; je le suis hors de moi.... qu'on juge de ma joie inexprimable lorsque j'aperçois l'équipage triomphant prendre terre dans une petite anse à mes pieds. Je ne pus récompenser ces braves gens que par un verre de grog, et aussitôt ils

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

se mirent à la pénible besogne du portage avec la même insouciance que s'ils eussent traversé la réserve d'eau d'un moulin. Au moment où on termina, il était fort tard; Malley manquait à l'appel; quelques uns de ses camarades allèrent à sa recherche. Il revint à la fin, mais harassé, rendu. Trompé par les détours de la rivière, il s'était engagé au travers des rochers et des marécages. — Il ne faut pas d'autre incident, parmi les *voyageurs*, pour les déterminer à donner un nom à l'endroit où il a eu lieu. Afin de me conformer à cet usage, je nommai le rapide *Rapide Malley*.

Pendant la nuit, en ouvrant un nouveau sac de pemmican, nous en trouvâmes la partie supérieure moisie, et, poussant plus loin l'examen, nous découvrîmes des couches de sable mêlées de pierre et de viande non desséchée : c'était l'ouvrage de quelque Indien fripon qui, s'étant approprié le contenu du sac, avait imaginé ce moyen de dissimuler sa fraude, qui du reste était bien déguisée puisqu'elle avait échappé à l'œil

attentif et vigilant de M. Mac-Leod. Cette découverte nous donna une grande frayeur; peut-être, pensâmes-nous, tous ces ballots que nous transportons à grand'peine ne sont-ils qu'une charge de pierres? Heureusement cette crainte ne se réalisa pas; les autres sacs étaient parfaitement en état.

Depuis cinq jours nous n'avions vu le soleil que trois fois; la nuit et la matinée du 10 furent si pluvieuses que nous dûmes attendre une éclaircie pour nous hasarder sur la pièce d'eau pleine de difficultés qui se trouvait devant nous. Le rapide était enclavé entre deux falaises inabordables. Pour nous mettre à l'abri des accidents, je fis transporter par terre les fusils, munitions et instruments; précaution que je pris à chaque rapide durant tout le temps de cette navigation de rivière. Nous venions de partir, lorsque la pluie recommença à tomber par torrents, accompagnée d'un vent de nord piquant et d'une brume qui, pour comble de difficultés, nous empêcha de distinguer les ro-

chers aigus cachés sous l'eau dont ce rapide est entièrement rempli; le moindre défaut de précision dans la manœuvre y amènerait un résultat funeste. Un autre rapide et un portage nous conduisirent dans une étendue d'eau où le vent soulevait des vagues écumeuses; le bateau s'y comporta parfaitement, et, eu égard au poids dont il était chargé, il ne prit que peu d'eau. — Les rives de sable blanc contrastaient d'une manière frappante avec les collines lointaines, rocheuses, irrégulières, d'un gris obscur, mal égayées par la sombre verdure de l'épaisse végétation qui les couvrait. Nous longeâmes quelques îles basses; des deux côtés, dans les prairies, paissaient de nombreux troupeaux de daims. Au sortir d'un goulet, nous débouchâmes dans un large espace où l'aspect des bords escarpés à gauche me fit penser que la rivière tournait à l'ouest; mais, en y allant, nous trouvâmes un courant contraire provenant d'une grande rivière qui se déchargeait en ce point. La brume devint dense à nous

cacher la terre la plus voisine; et, nous voyant entraînés vers un rapide, nous poussâmes vitement au rivage où nous campâmes. Le brouillard amplifiait les objets, comme de coutume; il donnait à un glaçon ordinaire un aspect si formidable, et le rapide grondait d'un ton si menaçant, que nous nous félicitâmes d'être à terre.

Le 11 s'annonça par une grosse pluie et par une bourrasque de N. O., qui ne discontinua pas de toute la journée et fraîchit même sur le soir. Le 12 nous amena des raffales encore plus impétueuses; nous eûmes beaucoup de peine à maintenir la tente qui était cependant bien abritée. — Dans les expéditions précédentes, à l'ouest, on n'a jamais éprouvé de pluies extraordinaires; on a remarqué plutôt le contraire. Une brise un peu excessive durait rarement plus de vingt ou de vingt-quatre heures, et précédait en général de beaux jours de chaleur; mais, dans notre voyage, nous n'avons eu que de vilains temps et des ouragans : on

eût dit un chaos où régnaient le vent et les tempêtes.

Le 13 juin fut encore un jour de brume et d'averses, mais ma patience était épuisée; nous partîmes à 5 heures avant midi. La rivière, en cette partie, peut être considérée comme ne formant qu'un rapide continuel; à quelques milles plus loin elle reçoit un cours d'eau à gauche; au milieu du confluent se trouve une île. Tout auprès est un lac dont les eaux, soulevées par un vent contraire, s'opposèrent à notre course. Deux ou trois cents daims, et des troupeaux de bœufs musqués, paissaient ou dormaient sur les rives occidentales entrecoupées de petits ravins et de parties argileuses, d'un aspect verdoyant et marécageux. Bientôt le sol s'éleva et se couvrit de roches isolées, nues et noires, qui se terminaient à une chaîne demi-circulaire de collines irrégulières.

Pour la première fois, depuis neuf jours, le soleil parut le matin; je m'empressai de faire des observations. Nos chasseurs ne pou-

vaient résister à la tentation que leur donnait le voisinage de tant de gibier, et grillaient du désir d'essayer leurs nouveaux fusils; je les autorisai à poursuivre les daims sous la condition de ne tirer, ni les femelles, ni les faons d'une année. En moins d'une heure, ils revinrent avec quatre magnifiques mâles. Ce changement de nourriture était fort agréable à tout le monde; mais ayant abondamment de provisions, et le bateau se trouvant déjà trop chargé, je fis cesser cette chasse.

Le résultat des observations donna pour latitude 65°-38′-21″ N., et 106°-35′-23″ de longitude à l'O. de Gr. (108°-55′-47″ de Paris); il s'accordait assez bien avec l'estime, mais nous plaçait plus à l'est. Après l'examen d'une ligne de rapides où le chenal nous paraissait sain, nous nous y hasardâmes avec tout le chargement; nous passâmes entre des collines singulièrement dentelées et inégales, qui, s'étendant depuis les limites de l'horizon en masses rondes et nues, s'enfonçaient dans l'eau en for-

mant des stratifications diverses sous un angle de 170°. Un loup blanc, des oies et des perdrix, avec leurs couvées, y furent remarqués. Sur la gauche était un petit affluent. La rivière se divisait ensuite en plusieurs branches, qui me jetèrent dans de cruels embarras; mais, dans notre situation, nous devions évidemment prendre le chenal qui conduisait vers le nord ouest; nous le fîmes et nous entrâmes bientôt dans une nappe d'eau où la vue se prolongeait vers le S. E. à une si grande distance, qu'on y distinguait à peine la ligne bleuâtre de l'extrémité.

Je fus un peu alarmé à ce changement de direction. Je tâchai de me persuader que la rivière ne pouvait dévier autant de sa tendance première, et je fis route vers une ouverture que j'apercevais du côté de l'ouest; mais elle se trouva n'être qu'une baie. Il me devenait impossible de me dissimuler la vérité. Une rangée de montagnes, courant N. O. et S. E., devait opposer certainement une insurmontable barrière, dans la direction où je désirais que la ri-

vière reprît son cours; cependant, comme il restait encore un point inexploré, où l'on avait aperçu un fort bouillonnement et des vagues blanchissantes, je voulus, avant de renoncer, faire une dernière tentative; nous traversâmes donc, et nous eûmes le chagrin de ne trouver qu'un fort rapide qui tombait dans la rivière.

Mon désappointement doit se comprendre : mes plans et mes calculs reposaient sur le cours de la rivière vers le nord; mais cette tendance déterminée vers le sud est, et la formidable barrière qui se présentait dans l'autre direction, semblaient indiquer un grand mécompte. Au lieu d'arriver à la mer Polaire, nous semblions devoir aboutir à l'ouverture Chesterfield. Mais que faire? il n'y avait pas à choisir; je fis donc route vers le sud est. Nous étions alors à un peu plus d'un degré au sud de l'embouchure de la rivière Back, dans l'ouverture Bathurst; mais il fallait renoncer à l'espérance de trouver cette rivière identique avec le Thlew-ee-Choh, comme à celle de voir

le Thlew-ee-Choh se diriger à l'ouest. Notre proximité de la mer Polaire expliquait le temps froid et désagréable qui nous avait dernièrement incommodés.

Une fraîche brise nous permit de laisser reposer les avirons; et nous courûmes sous la misaine (le bateau était gréé en lougre) jusqu'à huit heures après midi. Nous fûmes alors arrêtés par un sillon de glace qui tenait toute la largeur de la rivière. Nous nous réfugiâmes dans une baie profonde et commode, où nous mîmes le bateau en sûreté. La température se tenait assez constamment autour de 42° (5°, 6. C.), et un vent piquant, qui nous arrivait de la partie du nord, nous fit recourir aux capotes et aux couvertures.

Vers la fin du jour le pays prit un aspect montagneux et imposant, mais continua à être inégal et désolé. En plusieurs points, je trouvai quelques ressemblances avec la lave des environs du Vésuve; dans les espaces intermédiaires s'étendaient des prairies qui, à la lettre, four-

millaient de daims ; durant les douze dernières heures nous n'avions pas vu moins de douze ou quinze cents de ces animaux.

14 juillet. — Le vent changea, dans la nuit, de deux quarts vers le nord et souffla si violemment, que nous ne pûmes nous remettre en route avec notre chargement ; mais, voulant reconnaître s'il ne serait pas possible de nous ouvrir un passage dans la glace, le bateau fut tout-à-fait allégé, et j'envoyai le patron examiner l'état des lieux. A huit heures avant midi, il me rapporta que la glace obstruait complètement le passage, et qu'il régnait tout du long un ressac à mettre l'embarcation en pièces ; il avait aussi reconnu que la nature du pays ne permettait pas de faire un portage, à cause de l'inégalité des roches. Le seul parti qui nous restait, était donc d'attendre patiemment que le vent eût démoli la barrière qui nous arrêtait : ce qui s'effectua peu à peu, tellement qu'au coucher du soleil nous distinguâmes un espace dégagé à perte de vue ; la force du vent nous gênait encore.

Les raffales durèrent toute la nuit, mais le vent s'était un peu modéré. Nous partîmes le matin, 15 juillet, à cinq heures; le thermomètre se tenait à 38° (3°, 3. C.). Le courant nous amena au S. E.; les différentes baies et les ouvertures à l'ouest furent soigneusement examinées dans l'espoir d'y trouver une passe, mais en vain. A l'endroit où nous étions arrivés, à dix heures avant midi, les montagnes avaient dégénéré en collines, qui furent bientôt remplacées par une plage sablonneuse, principalement sur la droite. Le lac, auquel je donnai le nom du capitaine Beechey, décroissait visiblement en largeur, et à la fin se déchargeait en un point où un mugissement, qui se faisait entendre depuis longtemps, nous présageait l'existence d'une chute, et où nous trouvâmes encore pire : c'est-à-dire une série de cascades de près de deux milles de longueur, formant en tout une descente d'environ soixante pieds (18^{m},2). La rive droite était la plus favorable pour le portage; nous l'effectuâmes sans perte de temps. Les patrons en-

voyés pour étudier les chutes n'en trouvèrent pas la descente impraticable. Ils déclarèrent seulement qu'au retour il serait impossible de les remonter : impossibilité qui me touchait peu, puisque, quoi qu'il arrivât par la suite, ce point était assez près de notre établissement pour nous permettre de nous y rendre en marchant. En conséquence, on acheva le portage, on fit une autre cache de pemmican et de graisse, à laquelle on ajouta un aviron de rechange, et le bateau tenta l'aventure. D'abord il fallut le soulever pour lui faire franchir quelques obstacles, puis le conduire en douceur dans les diverses descentes; et ainsi de suite, le soulevant, le lançant et le ménageant, on l'amena dans le remous inférieur d'où, en définitive, on le hala sur le gravier.

Les observations de ce jour donnèrent pour latitude 65°-14'-44" N., pour longitude 106°-0'-53" à l'ouest de Gr. (108°-21'-13" de Paris), et pour déclinaison orientale 39°-12'. Ainsi, dans les deux jours précédents, nous étions consi-

dérablement tombés dans le sud et dans l'est. — Le pays offrait encore les mêmes alternatives de collines rocheuses et de prairies marécageuses; cependant celles-ci dominaient, et méritaient, auprès des cascades, de recevoir le nom de plaines; les daims abondaient.

16 juillet. — Nous nous embarquâmes à quatre heures avant midi, et, emportés par un courant violent, nous arrivâmes rapidement à un endroit où la rivière s'élargissait considérablement ; plus loin on ne pouvait distinguer de passage à l'extrémité et l'équipage disait en riant : « Quoi ! la rivière se perd-elle sous terre, et allons-nous être engloutis ? » Cependant, après une pointe fort aiguë, nous détournâmes brusquement et nous entrâmes dans une passe rétrécie où un rapide nous contraignit de prendre terre, les vagues y étant trop grosses pour nous permettre de nous y hasarder avec notre charge; allégée, l'embarcation s'en tira à merveille. Le grondement des eaux nous préparait depuis un mille à rencontrer une suite de ra-

pides; nous y arrivâmes et vîmes, en effet, leurs brisants furieux au travers de monticules et de chaînes de falaises sablonneuses d'un profil tout-à-fait fantastique; il y en avait qui ressemblaient à des vieilles ruines, d'autres à des tours; elles offraient au dessinateur des vues tout-à-fait pittoresques.

Le cours de la rivière devenait plus tortueux; et à la teinte bleue de ses eaux limpides succéda une couleur vert-olive plus ou moins sombre, selon le caractère des affluents vaseux qui s'y déchargeaient des deux côtés. Comme nous nous trouvions soustraits à l'influence des vents froids qui nous arrivaient de l'ouverture Bathurst, nous jouissions d'une température agréable. A deux heures après midi le thermomètre se tenait à 68° à l'ombre (20°,0. C.), et montait à 84° (28°,9. C.) au soleil. Nous glissions rapidement à l'aide d'un courant impétueux, laissant derrière nous des collines de sable pointues qui s'élevaient semblables à des constructions artificielles au milieu de prairies

basses et en pente, couvertes de daims par milliers. Après un petit lac où le courant marquait droit dans le milieu, les rives se rapprochaient à trois cents yards environ l'une de l'autre (274 mèt.), et déterminaient par cet étranglement des rapides et des cascades qui nous forcèrent à porter le principal bagage : précaution de règle à la moindre apparence de danger.

Trois collines de gneiss isolées et sourcilleuses, surmontées de sommets coniques obtus, étaient particulièrement remarquables. Par suite du caractère uni des terres à l'est, elles pouvaient être aperçues à une grande distance et servir de marques à ceux que le hasard ou un dessein prémédité amèneraient en ces régions éloignées. Et, en effet, elles semblaient avoir été déjà de quelque utilité pour ce but, à en juger par des pierres empilées, semblables à celles que je me rappelais avoir vues le long des bords de la rivière Mines de Cuivre; on y voyait aussi des tranchées de séparation entre

diverses places où des pierres en demi-cercle, couvertes de mousse, trahissaient les campements des Esquimaux dont nous franchissions en ce moment les frontières. J'avoue que ces traces évidentes des tenanciers de la zone glaciale me surprirent beaucoup. Est-il possible, me disais-je, que nous soyons plus près de la mer que je ne l'imaginais?— Il est peu probable que les gens à qui sont dues ces constructions soient descendus de l'ouverture Bathurst quoique nous n'en soyons qu'à 170 milles, car, avant d'arriver, ils auraient rencontré la rivière sur leur route, à l'extrémité occidentale du lac Beechey. Seraient-ils venus de l'est? ce ne pourrait être que de l'ouverture Chesterfield, point de la côte occidentale, la plus voisine de nous, et qui se trouve cependant, selon la carte d'Arrowsmith, au moins à 158 milles de distance?

Une inspection soigneuse des marques nous montra qu'elles couraient N. E. et S. O. aussi exactement que si elles eussent été alignées à la boussole, et j'en conclus que je devais m'at-

tendre à trouver les Esquimaux dans le N. E.; mais à quelle distance? près ou loin? c'est ce qu'aucun indice ne me permettait de décider.

La largeur imposante de la rivière diminua peu à peu et se réduisit à 50 yards (46 mèt.), espace encore rétréci par des roches qui s'avançaient de toutes parts. Dans le langage des voyageurs cette forme reçoit la dénomination de *jet;* et le seul danger qu'on y court est de tomber dans le remous en un moment défavorable, auquel cas on ne peut éviter quelque sérieux accident. Notre embarcation, en y courant, fut lancée au bas avec une vitesse effrayante. Quoique habitué à ces dangers, je m'estimai heureux d'en être réchappé, et me déterminai pour l'avenir à descendre les autres en douceur. Ces difficultés surmontées, le cours d'eau devint calme, quoique conservant une vitesse peu ordinaire, et il nous amena en face d'une magnifique rivière, affluant de l'est dans le Thlew-ee-Choh; des signaux d'Esquimaux

sur ses rives semblaient indiquer qu'elle faisait partie de leur route ordinaire, et je fus loin d'être convaincu que ce n'était point le Thê-Lew, quelque contraire que pût être cette opinion aux récits des Indiens (1). Je nommai cette rivière du nom de mon digne ami, Baillie, esq., agent-général des colonies de la couronne. Nous campâmes à peu de distance; et, après avoir donné quelques explications à l'équipage, je crus prudent, vu notre petit nombre, de faire monter régulièrement la garde pendant la nuit. M. King prit le quart de dix heures du soir jusqu'à quatre heures du matin, époque ordinaire de notre départ.

Le matin suivant, au lieu de gagner dans l'ouest, comme nous le faisaient espérer diverses tendances de la rivière vers ce côté, nous tournâmes droit à l'est; mais après trois ou quatre milles, nous fûmes ramenés dans la pre-

(1) D'après les minutieuses enquêtes faites par la suite, j'ai toutes sortes de raisons de penser que le Thê-Lew tombe dans l'ouverture Chesterfield.

mière direction. Nous remontions fréquemment des bancs de sable et des îles où, par suite de notre ignorance des lieux, nous ne pouvions éviter d'échouer à chaque instant. Nos gens étaient alors obligés de guéer, jusqu'à ce que le bateau fut remis à flot. Depuis la jonction de la rivière Baillie, les bords s'étaient sensiblement écartés; et n'eût été la force du courant, on se serait cru dans un lac. De chaque côté c'était un pays bas et sablonneux, garni de collines rocheuses de médiocre grandeur, la plupart détachées et éloignées d'un ou deux milles les unes des autres. Elles disparurent bientôt, et furent remplacées par des terres d'alluvions si unies, et si peu élevées au-dessus du niveau des eaux, que je me crus arrivé tout près de la mer; croyance justifiée par la ressemblance de ces rives, avec l'embouchure occidentale du fleuve Mackenzie. Une fois, même, un des nôtres se figura voir des tentes; mais, en avançant, nous reconnûmes que c'étaient de magnifiques saules; des centaines

d'oies s'y étaient retirées. Privées de leurs grosses plumes, elles ne pouvaient voler; mais leur instinct, et la rapidité de leur course, en rendaient la capture malaisée. Étaient-elles forcées de se jeter à l'eau (ce qu'elles évitaient cependant avec un soin tout particulier), elles plongeaient et, lorsqu'elles venaient pour respirer, ne laissaient paraître que leurs têtes, avec une petite partie de leurs plumes de derrière. De là, impossibilité, soit de les voir, soit de les rattraper, quand on les tuait. A terre, elles donnaient tablature aux chasseurs, par leur course soutenue, ou se jetaient dans des fourrés où, malgré les obstacles, elles avançaient deux fois plus vite que leurs poursuivants.

La terre, toujours basse, était cependant alors accidentée de loin en loin par des monticules. Bientôt se présenta, à notre gauche, une ouverture formée par une rivière à laquelle nous donnâmes le nom du capitaine sir Samuel Warren, surintendant de l'arsenal de Woolwich. Les rives ici étaient plus élevées, quelquefois

escarpées, mais toujours offrant le même aspect : sèches et sablonneuses, tristes et stériles. Nous continuâmes à avancer encore plus vers l'est, et passâmes la rivière Jervoise, autre large affluent sur la rive droite. Nous arrivâmes alors à une ouverture basse et sablonneuse qui nous semblait complètement fermée, jusqu'à ce que parvenus à son extrémité nord, un chenal nous conduisit entre des rochers qui parurent s'étendre, à partir d'une hauteur voisine, vers une chaîne de montagnes située dans le nord-ouest. Le soleil était trop bas pour nous permettre de descendre les rapides; il fallut camper. Nous trouvâmes là quelques bœufs musqués; comme les rennes et les oies, ils ne témoignèrent aucun étonnement jusqu'au moment où ils virent quelques uns de nous s'avancer vers eux. Les observations nous donnaient 65°-9′-12″ de lat. N., et 103°-33′-8″ de long. O., de Gr. (105°-53′-32″ de Paris); la déclinaison était de 30°-6′ orientale. Ainsi notre route avait valu presque entièrement l'est.

L'apparence redoutable des vagues qui se heurtaient, leur mugissement dans le chenal étroit et sombre que nous avions à suivre, rendaient nécessaire d'examiner les difficultés contre lesquelles nous pourrions avoir à lutter au milieu de ces rochers menaçants qui, se réunissant à mesure qu'ils s'éloignaient, semblaient à l'œil barrer le passage. Un certain temps fut nécessairement employé à cet examen, et le rapport qu'on m'en fit nous laissa la même espèce de doute que dans les occasions précédentes. Je m'attendais néanmoins à ce résultat. Quoique j'eusse des patrons excellents, je ne pouvais espérer qu'ils fussent aussi désireux que moi d'aller en avant. Au contraire, ils s'occupaient souvent des difficultés que nous rencontrerions à notre retour. Je leur répondais, en leur représentant l'expérience que j'avais de ces latitudes, et le changement complet que la différence des saisons produisait sur l'état des rivières; en général, ce raisonnement les satisfaisait. On trouvera peut-être qu'en cher-

chant à persuader des gens à qui je pouvais commander, je me donnais gratuitement une peine de plus. Mais il faut se mettre dans l'esprit que pour tout ce qui n'est pas service purement militaire, une réunion d'hommes n'est jamais et ne peut jamais être tenue sous les règles strictes de la discipline. Le succès d'une expédition comme la nôtre dépend matériellement de la volonté et des dispositions des hommes qui la composent. Il faut, tantôt raisonner avec eux, tantôt les tenir en bride, selon que les circonstances le demandent. Il faut que ces hommes éprouvent quelque confiance, quelque attachement pour leur chef, et non qu'ils lui obéissent simplement par force ; ce qu'ils font, ils doivent le faire de bon cœur, de bonne volonté, et non froidement pour remplir un contrat.

Le lendemain matin de bonne heure, nous nous lançâmes à l'endroit où les rapides commençaient ; le bateau fut entraîné dans un tourbant d'eau ; malgré les avirons, et sans la force étonnante de Mac-Kay, qui tenait le gouvernail,

il aurait été infailliblement brisé contre les pointes avancées des rochers. En entrant dans le goulet, les rochers nous présentaient à droite un rempart haut et perpendiculaire, si régulier, que sans un grand effort d'imagination on pouvait les supposer détachés par un choc violent du rivage opposé : sourcilleux, escarpés, penchés en voûte, empilés en masses stratifiées et diversement colorées, ils menaçaient le cours du torrent irrité. Une sombre et profonde obscurité régnait sur l'abîme; l'impression en était rendue plus forte encore par le sourd rugissement du rapide, roulant toujours dans une ombre épaisse, et par les cris de trois grands faucons qui, effrayés dans leur aire, se penchaient d'en haut sur le milieu de la passe, et regardaient fixement les premiers hommes qui venaient troubler leur solitude. Je me sentis comme soulagé d'un poids énorme quand, sortant de ce passage, nous reparûmes à la brillante lumière du jour. Le bateau n'avait alors qu'à se laisser dériver avec un courant dont la

rapidité n'était pas moindre de six milles à l'heure, au milieu des tournants d'eau et des remous qui le battaient incessamment. Les hommes, heureux de se reposer sur leurs avirons, s'amusaient à regarder nonchalamment les objets environnants, ou à fumer leur pipe bien-aimée, lorsqu'on aperçut un peu à l'avant quelque chose qui nageait et qu'on prit pour un jeune faon. Comme nous passions à le toucher, l'homme de devant, presque sans regarder, allongea le bras pour s'en saisir; mais il le retira avec la rapidité de l'éclair en s'écriant : « Damné diable! il m'a mordu; c'est un renard. » Je défendis qu'on fît feu dessus; et maître renard gagnant le bord sauta sur le rivage, joyeux du tour qu'il venait de jouer.

La rivière s'élargissait de plus en plus et coulait sans obstacle; sa largeur était assez grande pour me rappeler celle du fleuve Mackenzie. De longues enveloppes d'une glace épaisse, que recouvrait une grande quantité de neige, garnissaient le rivage en pente sur les deux côtés, et

s'élevaient à dix pieds plus haut que le niveau actuel de l'eau. Comme nous nous avancions plus directement encore vers l'est, nous vîmes une rivière presque aussi large que celle que nous descendions serpenter à notre droite à travers un pays plat, et, après plusieurs détours, opérer sa jonction auprès d'une petite butte de sable. Je lui donnai le nom du contre-amiral Mac-Kinley, qui a toujours montré un vif intérêt pour les récents voyages de découvertes. Le sol devenait plus inégal; bientôt il se gonfla en montagnes, composées en partie de rocs nus, mêlés de masses détachées. Sur l'un de ceux-là un peu plus élevé que les autres, nous crûmes long-temps apercevoir un homme; mais, d'après l'opinion générale, il demeura décidé que ce n'était qu'un monceau de pierres probablement érigé par les Esquimaux. Cette opinion nous parut encore plus plausible, lorsqu'arrivant vis-à-vis d'un autre large affluent, que j'appelai du nom du consul de Sa Majesté à

New-York, rivière Buchanan, nous aperçûmes un grand nombre de marques semblables distribuées sur des points particuliers et sur les éminences qui commandaient le rivage; elles avaient sans doute pour but, ou d'effrayer les daims, aussi nombreux ici qu'à l'ordinaire, et de leur faire prendre une direction particulière, ou de servir de lieux d'embuscade lorsqu'on venait à la chasse de ces animaux. Cette dernière interprétation me parut la plus vraisemblable; car, à certaines distances le long de la ligne de ces marques, je remarquai des espèces de guérites semi-circulaires bâties en pierres, ayant leur face verticale, de deux ou trois pieds de hauteur, et tournées du côté de l'intérieur du pays, et leur talus du côté de la rivière. Les chasseurs, en effet, peuvent se cacher sous les bords de la rivière en allant à leurs gîtes d'embuscade; tandis que, soit que le gibier se tienne en avant des marques, soit même qu'il se trouve entre elles et le bord de

l'eau, les guérites peuvent encore servir de couvert, et il est facile de communiquer de l'une à l'autre en rampant.

La rivière variait alors en largeur d'un quart de mille à un mille et demi, et, ce qui me causait le plus grand plaisir, elle se dirigeait vers le nord. Le pays devint tout-à-fait montueux; il offrait un bizarre mélange de ravins, de collines de sable d'une forme conique, couvertes au sommet d'une mousse noire, et de rocs isolés qui s'élevaient comme des forteresses sur le sol vert et jaune du côté de l'ouest. Il semblait que des inondations continuelles avaient entraîné la terre légère, et laissé ces masses solides comme des monuments de leurs ravages. Nous nous dirigeâmes vers un promontoire bleu et lointain; nous laissâmes de côté un groupe d'îles, dont une se faisait remarquer par les saules qui la couvraient entièrement, tandis que les autres étaient aussi stériles que le désert. Serrant la terre à l'ouest, nous arrondîmes une pointe avancée,

et nous entrâmes dans une baie profonde qui reçoit les eaux d'une large rivière. Je donnai à cette rivière le nom de mon respectable ami, sir Charles Bullen, le capitaine surintendant de l'arsenal de Pembroke, sous le commandement duquel j'ai eu autrefois le bonheur de servir. Il est difficile de former des conjectures satisfaisantes relativement à ses sources; mais, d'après son influence sur le courant à deux milles de son embouchure, on ne peut douter qu'elle ne déverse dans le chenal un volume d'eau immense. Un peu plus loin, une grande baie à l'ouest nous donna quelques tentations d'y chercher une issue, le courant s'étant tellement ralenti qu'il devenait imperceptible. De nombreuses îles et des ouvertures de plusieurs côtés nous jetèrent d'abord dans l'incertitude relativement à la route qu'il fallait prendre; puis, après nous être un peu engagés dans l'intérieur, nous découvrîmes un champ de glaces fort étendu qui nous fermait le passage. Nous regagnâmes alors le courant, et, nous aban-

donnant à sa faible indication, nous fûmes de nouveau ramenés dans l'est.

Le temps avait été variable, et le thermomètre était monté à 68° (20°,0. C.) dans l'après-midi; mais le ciel se couvrit bientôt; de gros nuages noirs commencèrent à rouler dans le nord-ouest, et crevèrent sur nous en ondées de grésil accompagnées de fortes rafales. La tourmente cessa cependant, et la soirée fut assez belle pour nous ramener des essaims de moustiques qui ne manquèrent pas de jouir des biens que le ciel leur envoyait, lorsqu'à leur grande satisfaction nous campâmes par force sur les bords d'un marais.

D'après le caractère plus montueux des rives et l'aspect général du pays, je conçus l'espoir d'être bientôt amené dans le nord; je soupirais après les formations de gneiss, bien certain que si la rivière atteignait la mer dans la direction désirée, elle devait traverser des roches de cette nature ainsi que je l'avais précédemment observé pour la rivière Mac-Kenzie et la

rivière Mines de Cuivre. Empressé d'avoir quelques connaissances de plus sur notre route, j'allai gravir une colline éloignée. De son sommet et à l'aide de ma lunette, je distinguai plusieurs nappes d'eau dans des aires de vent presque opposées; l'une d'elles s'étendait directement vers le sud, mais l'élévation des rochers et l'inégalité du terrain pendant environ deux milles dans cette direction, ne me permirent pas de déterminer si ces diverses nappes d'eau étaient séparées ou si elles n'en formaient qu'une seule sans interruption. Ce doute néanmoins fut éclairci le lendemain matin de bonne heure (19 juillet); car le courant avec lequel nous nous laissions dériver vint tomber lui-même dans un vaste lac entouré de profondes baies. Derrière l'une de celles-ci s'étendait un horizon clair et sans limite, mais fermé par des glaces compactes.

Nous nous dirigeâmes encore plus au nord qu'auparavant, et après avoir passé deux ouvertures d'environ 15 à 20 milles d'étendue,

nous prîmes terre sur une île pour y faire une troisième *cache* de pemmican. Là je pris divers gisements, et je vis une autre ouverture presque entièrement couverte de glace non brisée. Un débris de vieux Kieyak (canot d'Esquimaux) que le temps avait blanchi, et des restes de quelques autres ouvrages des Esquimaux, me prouvèrent que ce lieu était fréquenté par cette nation à une certaine époque de l'année. La nappe d'eau fut nommée par moi, lac Pelly, d'après le noble et généreux gouverneur de la compagnie d'Hudson.

Laissant l'île, un faible courant nous conduisit à un rapide près duquel je pris hauteur. Cette observation me prouva que, malgré nos infatigables efforts, nous n'avions gagné que bien peu vers le nord, et que nous avions encore à travailler rudement avant de pouvoir goûter l'eau salée. La majorité de nos matelots était disposée à ajouter foi aux récits d'un Indien que je n'avais pas vu, et qui leur avait conté précédemment une foule de particulari-

tés sur les pays que nous allions visiter. « Avant d'arriver à la mer, leur disait-il, on trouvera un lac immense, avec des baies si profondes, que jamais les Indiens n'en ont fait le tour. Ces baies sont à l'est, mais il faut avoir soin de prendre au contraire à l'ouest. En suivant cette route, on atteindra une chute d'eau considérable entre des roches élevées; le canot ne pourra la franchir; mais de là il vous sera facile de vous rendre par terre à la *mauvaise eau*, près de laquelle on rencontrera certainement les Esquimaux. »—Or, s'il était vrai que nous avions considérablement dévié de la direction ainsi indiquée, et parcouru plus du double de la distance à laquelle ce naturel avait placé la mer, il était vrai aussi que nous rencontrions un vaste lac dentelé par des baies, et répondant à la description que l'Indien avait donnée; d'ailleurs peut-être pouvions-nous en trouver un autre encore plus vaste; après quoi mes hommes pensaient que le reste des indications précédentes devait se vérifier.

Le fort courant qui s'échappait du rapide nous fit présumer que nous étions au bout de nos incertitudes et de nos ennuis; mais nous n'avions pas fini d'errer à droite et à gauche, ni de tâtonner. Nous nous trouvâmes bientôt dans un espace sans limites, rempli d'îles formées par des collines de sable, et où parfois se montrait au S. et au N.-O. un horizon dégagé. La difficulté de trouver la rivière s'accroissait à mesure que nous nous engagions dans ce labyrinthe; par des échappées de vues nous apercevions des terres fort éloignées. Nous avions aussi le chagrin de voir briller les glaces. De temps en temps nous nous retrouvions dans un courant, mais c'était pour subir une nouvelle déception : il fallait revenir sur nos pas. A la fin nous observâmes une foule d'ombres (grayling), se jouant dans un goulet et s'élevant à la surface pour happer les moucherons que le vent jetait à l'eau. Sachant que ces poissons fréquentent ordinairement les issues et chenaux qui rattachent les pièces d'eau les unes

aux autres, nous en acceptâmes l'augure et profitâmes avec succès de l'indication. Malheureusement, sur le soir, nos espérances furent de nouveau détruites par la vue alarmante de champs de glace compacte étendus à perte de vue. Complètement arrêtés par cette barrière, nous campâmes sur place au milieu de pierres régulièrement disposées en rond, qui sans doute avaient déjà servi aux Esquimaux pour le même objet.

Nous étions sur une île. Les sillons et cônes de sable d'une élévation ordinaire se couronnaient d'immenses blocs détachés, revêtus de lichen grisâtre; on eût certainement cru ceux-ci placés en ces lieux à dessein, si l'impossibilité de mouvoir ces masses énormes n'eût incontestablement attesté un ouvrage de la nature. Mon cœur se serra à un point indicible, lorsque du haut d'une de ces roches je distinguai un banc solide de glacés qui paraissaient encore paisiblement installées dans leur quartier d'hiver. Le point le plus rapproché de nous était

un massif de roches faisant pointe à dix milles au nord ; le reste des terres de cette partie se perdait dans l'éloignement et le vague. Du côté du sud l'apparence de la côte promettait encore moins ; à l'est, où se trouvait évidemment notre route, une immense plaine de glace s'étendait jusqu'à l'horizon et s'y terminait par une ligne noire que je supposais être de l'eau. Sauf des mares d'eau libre entre notre camp et une colline de sable dans le sud-ouest, et de petits trous trop éloignés les uns des autres pour être de la moindre utilité, il ne se présentait vraiment aucun passage probable. Néanmoins nous tentâmes l'aventure le matin suivant un peu après trois heures ; et quoique sans espoir d'atteindre la colline de sable, je fis cependant porter sur elle : en quoi faisant nous eûmes bientôt perdu tout indice de courant. Le passage devenait de plus en plus étroit, et finit enfin par ne plus laisser que juste la place de l'embarcation que nous dirigeâmes alors en poussant à la gaffe. Loin d'être en décomposi-

tion, la glace de cette partie était épaisse de deux pieds, verte, compacte, et nous offrait un triste présage de ce qui nous attendait plus au nord.

Nous atteignîmes enfin notre île; je montai sur le point le plus élevé; et je ne vis qu'une plaine de glace éblouissante, s'étendant dans toutes les directions, et offrant de toutes parts un lit uniforme d'aspérités aiguës et raboteuses, qui eussent réduit en poudre le fond du bateau si nous eussions tenté d'y pousser une bordée; il n'y avait point à songer à un transport, le bateau était trop lourd et trop imbibé d'eau. J'envoyai à la découverte en divers points du pays, les patrons habitués, par suite de leur longue expérience des glaces, à juger sainement des difficultés. Leurs recherches n'eurent aucun succès; ils revinrent convaincus qu'il fallait attendre de la nature la démolition de la barrière des glaces. Cette opinion ne leur était suggérée par aucun sentiment de tiédeur, car ils désiraient ardemment mener à fin cette navigation; et ils montrèrent la plus grande

joie lorsque je leur dis : « Hé bien! allons toujours; nous verrons tout ce que peuvent faire de vieux *voyageurs.* » J'avais en effet découvert, par ma lunette, une certaine trace que je supposais être de l'eau. C'était précisément dans le nord-est, direction vers laquelle tendaient invariablement toutes les marques d'Esquimaux que j'avais vues, et où j'avais espoir de trouver, non seulement la rivière, mais la mer; on apercevait aussi des taches particulières sur la glace, entre l'eau et la terre opposée; et il paraissait probable que si nous pouvions atteindre seulement la côte méridionale, où le manque de profondeur de l'eau, et une plus grande réflexion de la chaleur favorisait la fonte de la glace, nous parviendrions, à l'aide d'un petit nombre de portages, à gagner l'eau ouverte. En tous cas, que nous réussissions ou non, cette tentative occupait mes hommes et les empêchait de s'appesantir sur des craintes préconçues et des périls imaginaires.

Pendant plusieurs heures, nous nous traînâ-

mes lentement vers le sud, tantôt emprisonnés dans la glace, tantôt la coupant avec nos haches; ici poussant contre elle le poids du bateau chargé, là, soulevant avec précaution notre embarcation par-dessus; nous tâtonnâmes ainsi tout le jour. Lorsque le soleil commença à baisser, nous rencontrâmes un endroit peu profond où tous nos efforts pour passer furent vains : on eut beau porter à gué le chargement pour alléger le bateau, jamais il ne fut possible de faire flotter celui-ci sur les grosses pierres qui pavaient le fond de l'eau. La glace étant notre unique ressource, nous fîmes un portage sur une partie en décomposition extrême, et nous soulevâmes en grand le bateau pour lui faire franchir les obstacles; nos progrès furent ensuite plus satisfaisants, malgré l'obligation de répéter quelquefois la manœuvre précédente. Enfin, à neuf heures après midi, nous atteignîmes les eaux libres où nous trouvâmes un fort courant. Les dunes pittoresques semblaient à toucher; mais quoique l'équipage, tout transi

pour être demeuré long-temps dans l'eau, forçât de grand cœur sur les avirons et que le courant nous aidât, cependant nous ne pûmes aborder avant dix heures. — Les observations nous donnèrent 65°-48′-4″ de latitude nord; 99°-40′-46″ de longitude à l'ouest de Greenwich (102°-1′-10″ de Paris), et 29°-38′ de déclinaison orientale. — En seize heures nous n'avions fait que quatorze milles.

21 juillet. — J'examinai le lac du sommet d'une colline qui commandait notre campement; je reconnus que le courant dont nous avions eu le secours dans la soirée précédente perdait sa force à deux cents pas plus loin. Là recommençait la glace qui continuait ensuite indéfiniment. Un petit chenal, courant au sud, conduisait à quelques îles sur lesquelles nous gouvernâmes. Bientôt retenus par les glaces, nous eûmes de nouveau recours au procédé mis en usage le jour précédent; nous fîmes ainsi, en quatre heures, huit milles y compris les détours. Nous aperçûmes alors de l'eau libre au

nord, où la direction particulière d'une chaîne de dunes me donnait l'espoir de rencontrer la rivière; je me dirigeai donc de ce côté; nous entrâmes avec assez de peine dans une pièce d'eau qui, en définitive, nous conduisit au continent dont les côtes rocheuses étaient enveloppées de glace. Nous fîmes un portage et soulevâmes l'embarcation par-dessus l'obstacle; arrêtés dix minutes après, nous ne pûmes nous frayer un passage par nos haches. Ayant essayé aussi infructueusement sur un autre point, nous prîmes terre et effectuâmes parmi les roches un second portage qui nous conduisit à une nappe d'eau terminée par un rapide.

La vue du rapide, vue ordinairement fort déplaisante pour ceux qui ont à le franchir, nous combla au contraire de joie, car elle nous annonçait la fin d'un lac qui nous avait causé beaucoup d'embarras et de retards. Dans l'été, ou, pour mieux dire, en automne, ce lac doit former une magnifique nappe d'eau; je le nommai, d'après Nicolas Garry, Esquire, agent

de la compagnie de la baie d'Hudson, dont le zèle désintéressé en faveur des découvertes au nord a déjà reçu trop de témoignages de la part de sir Edouard Parry et de sir John Franklin, pour qu'il soit nécessaire de s'y appesantir.

---

mî
Be
au
br
nés

CHAPITRE XI.

Blocs gigantesques. — Danger des rapides. — Cours de la rivière. — Lac Mac-Dougall. — Passage périlleux. — Chute de Sinclair. — Tendance de la rivière à se diriger vers le nord. — Mont Meadowbank. — Élévation des rochers. — Formation de Trap. — Pic de Mac-Kay. — Lac Franklin. — Nous échappons à un grand danger. — Engourdissement de la boussole. — Esquimaux. — Portrait d'une de leurs femmes. — Promontoire Vittoria. — Embouchure du Thlew-ee-Choh. — Baie de Cockburn. — Pointe Backhouse. — Baie d'Irby et de Mangle. — Pointe Beaufort. — Nous ne pouvons avancer. — Ile de Montreal. — Nous tuons un bœuf musqué. — Oiseaux de l'île. — Baie d'Elliot. — Mac-Kay et autres hommes envoyés le long de la côte. — Campements des Esquimaux. — Cap Hay. — Pointe Ogle. — Nous sommes arrêtés par les glaces. — Rencontre d'une pièce de bois flottante. — Ile Ross. — Découvertes de M. King. — Observations magnétiques. — Pointe Richardson. — Pointe Hardy. — Conjectures relatives à un passage Nord-Ouest et à un canal qui conduirait à l'ouverture du Prince-Régent.

Joyeux de notre délivrance, nous nous remîmes en route avec un nouveau courage. Beaucoup de glaçons, emportés par le rapide, au lieu de gagner au large, se détournaient brusquement vers l'est, d'où ils étaient entraînés de nouveau, par un impétueux courant

nord, dans une des subdivisions d'un autre lac, dont les baies n'avaient pas moins de 12 à 15 milles de profondeur. Des collines de sable taillées en falaises et de forme conique formaient de longues chaînes, irrégulières de tous les côtés, mais principalement au nord et dans la direction de l'ouest, vers laquelle le courant se précipitait avec impétuosité. On ne voyait d'autres roches que celles du lac Garry; mais des blocs gigantesques étaient semés dans toutes les directions : deux fois on en vit au sommet de collines de sable coniques et isolées; ils ressemblaient beaucoup à ceux que nous avons précédemment décrits. Un de ces blocs était fort remarquable, tant par son élévation que par sa position au milieu de la rivière, où il formait une excellente marque pour les rapides. Le thermomètre s'était élevé au soleil jusqu'à 102° (38°, 9. C.), et à l'ombre à 56° (13°, 3. C.) par un vent de S. E., d'où résulta une réfraction considérable pendant la plus grande partie de la journée. Cependant la

soirée devint fraîche, et nous campâmes un peu après huit heures du soir.

Le lendemain, nous partîmes à l'heure ordinaire, favorisés par un fort courant, qui nous portait au nord et nous amena, environ une heure après, au commencement d'un rapide très violent, dont la descente était si roide, qu'il semblait se précipiter du haut d'une colline. Après examen, les timoniers exprimèrent le désir d'alléger le canot, avant de se hasarder sur ces eaux dangereuses; mais il y avait trop d'écueils pour aborder, et nous fûmes obligés de gagner à la perche un autre petit rapide, jusqu'en vue d'une île où, ne pouvant encore trouver de point de débarquement, nous nous décidâmes à risquer une descente avec le bateau chargé. C'était un cas de nécessité; nous quittâmes le rivage, et en peu de minutes nous nous vîmes lancés au milieu des vagues et des écueils; mais le sang-froid de l'équipage et la grande dextérité du timonier et du patron nous firent échapper

successivement à tous les dangers, à mesure qu'ils se présentaient. A la fin, cependant, une haute lame nous jeta contre un rocher, et nous entendîmes un raclement; heureusement nous n'accrochâmes point, car rien n'eût pu résister à l'impétuosité du torrent, et le moindre temps d'arrêt eût été le signal d'une perte inévitable. Après avoir tourbillonné çà et là sous l'action de courants opposés, nous leur échappâmes enfin sans autre perte que celle d'une garniture de quille emportée, accident qui laissa cette partie à découvert. Les rapides continuaient à se succéder sans relâche, et nous fatiguèrent cruellement. Enfin, nous nous retrouvâmes au milieu d'une eau paisible, dont la vue me fit éprouver une joie indicible; car plus nous avancions et plus la conservation de notre canot me paraissait importante pour notre salut à tous. Ce n'était pas que tous les accidents capables de nous assaillir n'eussent été prévus autant qu'il dépendait de moi; mais les assauts perpétuels auxquels il

fallait résister nous faisaient pressentir d'autres éventualités auxquelles nous n'avions pu songer. En un mot, j'étais sans cesse en proie aux inquiétudes que doit éprouver tout officier consciencieux sur le sort de son équipage, quel que soit le nombre des hommes dont le salut et la direction lui ont été confiés.

A nôtre grande satisfaction, la rivière se maintenait au nord, et nous conçûmes l'espérance de gagner un peu en latitude; mais tout-à-coup, au lieu de continuer sa route dans le pays ouvert qui s'étendait devant nous, elle se détourna brusquement à angle droit, et se déchargea dans un vaste lac dont nous ne pouvions voir l'extrémité. Bientôt cependant, par une bizarrerie singulière, elle se dirigea de nouveau vers le nord, à travers une large nappe d'eau entourée de baies très profondes, dont quelques unes étaient entièrement couvertes de glace. Les îles y étaient également fort nombreuses; après avoir passé entre deux d'entre elles où le courant formait un rapide,

nous découvrîmes une si vaste étendue d'eau et de glace, que, n'apercevant plus la terre au nord, le timonier s'écria : « Tous les lacs que nous avons vus jusqu'à présent ne sont rien auprès de celui-ci ! » Le courant se perdit bientôt dans cette vaste masse d'eau ; nous nous trouvâmes donc dans le plus grand embarras. Comment reconnaître la direction qui nous fera retrouver la rivière ?—Nous explorâmes inutilement plusieurs ouvertures auprès de dunes situées entre le nord et l'est, car je me refusais à croire qu'on pût rencontrer la rivière ailleurs. Bientôt l'immobilité du bateau nous apprit que le courant avait cessé d'exister, mais au même moment il me sembla entendre le bruit éloigné d'une cascade ; nous côtoyâmes à force de rames un champ de glace qui nous mena droit au sud, direction certes fort opposée à celle où tendaient tous nos vœux, et qui nous conduisait à l'ouverture Chesterfield, dont la proximité me donnait, je l'avoue, de sérieuses inquiétudes. En conser-

vant toujours le cap au sud, nous suivîmes un chenal tortueux, au milieu d'une barrière de glace, et un bruit toujours croissant nous guida jusqu'à l'extrémité du lac, qui reçut le nom de mon ami Mac-Dougall, lieutenant-colonel du brave 79e régiment de montagnards.

Le volume d'eau se détourna bientôt sur la gauche, dans un chenal comparativement étroit, et se porta paisiblement, mais avec une force irrésistible, vers deux énormes rochers de gneiss, élevés de 500 à 800 pieds (150 à 250 mètres) et semblables à deux îles. Notre premier soin fut d'abriter le canot dans une petite anse située sur la gauche, tout près de laquelle la rivière disparaissait en projetant des nuages de poussière liquide. Nous reconnûmes que ce n'était point simplement une chute, comme son bruit sourd nous avait portés à le croire, mais bien une succession de chutes et de cascades occupant une largeur d'environ 400 yards (365 mètres); au centre de cette scène de

confusion s'élevait un rocher isolé d'environ 300 pieds (91 mètres) de haut, et dont l'aspect était aussi nu que celui des rochers qui bordaient le chenal. De la pointe qui cachait l'ouverture sur le rivage occidental, s'échappait, en serpentant, un autre rapide terminé par une chute; tandis qu'à droite le choc de la houle contre les rochers produisait un bruit assourdissant qui s'entendait de fort loin. L'espace occupant le centre, depuis la première descente jusqu'à l'île, était rempli de roches à fleur d'eau d'élévations inégales, qui brisaient et soulevaient les eaux en bouillons furieux. Là, le roc formait une arche, tandis que de chaque côté des gouffres béants engloutissaient d'énormes quartiers de glace, et en faisaient jaillir les débris au milieu des airs. Il eût été difficile d'imaginer un spectacle plus terrible, et tous les hommes de l'équipage en étaient visiblement émus. Une seule issue s'offrait à nous, c'était d'effectuer un portage à travers des fragments épars de rochers, dont deux, à faces arrondies et perpendiculaires,

formaient à gauche une espèce de murs. Cette voie difficile nous conduisait jusqu'auprès d'un rocher situé au pied d'un rapide, à la distance d'environ un mille. Le bateau fut déchargé, mais il se trouva néanmoins trop pesant pour pouvoir être transporté au-delà de quelques pas : quelles que dussent en être les conséquences, il ne nous resta donc plus d'autre alternative que de nous hasarder à franchir la chute.

Nous prîmes toutes les précautions que l'expérience put nous suggérer ; des amarres doubles, fixées à l'avant et à l'arrière du bateau, furent remises à terre aux mains de nos hommes les plus vigilants. Mac-Kay et Sinclair, seuls dans le bateau, se mirent à leur poste accoutumé aux deux extrémités, tenant chacun leur perche pour défendre l'embarcation de l'approche des rochers. Ce n'était pas là une tentative ordinaire, et, certes, mon cœur et mon esprit s'associaient vivement aux dangers qu'allaient courir ces deux intrépides mariniers. Plusieurs fois l'impétuosité du courant entraîna le bateau à

deux doigts de sa perte, et toujours le péril fut éloigné. Néanmoins, dans le cours des descentes, plusieurs chocs très rudes enlevèrent l'autre garniture de la quille ; mais toujours pleins de sang-froid et de recueillement, prompts à comprendre et à exécuter les signes mutuels qu'ils se faisaient chacun avec la main (car, dans ce fracas épouvantable, d'un bout à l'autre du bateau, aucun son n'eût pu se faire entendre), les deux braves pilotes, Mac-Kay et Sinclair, réussirent à sauter sans ac ent, de chute en chute, jusqu'à la dernière; là nous tirâmes l'embarcation de l'eau avec la plus grande difficulté. De retour auprès des bagages, je distribuai à nos hommes un bon verre de grog, et leur donnai publiquement les éloges qu'ils avaient certes bien mérités ; nous trouvant tous fatigués de notre exercice de la journée, nous campâmes pour la nuit.

Le 23, notre monde commença à transporter le pemmican et les caisses, opération que la nature du sol, couvert de pierres glissantes et peu

solides, rendit fort pénible. Ayant reconnu d'ailleurs qu'elle ne pourrait être terminée avant midi, j'en profitai pour obtenir des observations qui donnèrent pour latitude 65°-45′-18″ N.; pour longitude à l'O. de Gr. 98-°10′-7″ (100°-30′-31″ de Paris), et pour déclinaison orientale 29°-16′; cette dernière avait donc diminué depuis que nous avancions au nord; et, en effet, l'action de quelque influence puissante se révélait dans l'engourdissement toujours croissant de la boussole qui, depuis peu, avait besoin d'être fréquemment frappée sur ses bords pour se mouvoir. Mes observations les plus intéressantes furent celles de l'inclinaison et de l'intensité magnétiques, principalement avec l'aiguille de Hansteen. Pour la première, je me servis de l'aiguille verticale de Dollond, qui, lourde et inactive, ne faisait qu'un petit nombre d'oscillations, et, qui après s'être éloignée de 10° ou de 15° de la position extrême qu'elle venait de quitter, se ralentissait et finissait par s'arrêter brusquement. Pour reconnaître l'in-

tensité, j'employai une aiguille horizontale d'un mouvement très lent et qui semblait devoir s'arrêter au bout de chaque oscillation, mais continuait cependant à vibrer plus longtemps et plus également qu'on n'aurait pu le présumer d'après la première boussole.

J'eus pareillement le loisir de gravir le rocher le plus élevé, dont le sommet était une table unie de quartz, de feldspath rouge et de horneblende : bien que le rouge fût ici la couleur dominante, le roc était couvert en partie d'un petit lichen gris et jaune. Les Esquimaux y avaient élevé un petit obélisque perpendiculaire de pierres superposées les unes aux autres. A quelques pas de là étaient deux autres marques : l'une consistait en trois fragments longitudinaux, adossés l'un à l'autre, et se servant mutuellement de point d'appui, de manière à former une pyramide triangulaire ; l'autre se composait aussi de trois fragments, mais placés de manière à former les trois côtés d'un parallélogramme. Je ne pus déterminer l'usage du

dernier, trop grand pour être un foyer (d'ailleurs on n'y voyait aucune trace de feu), et trop peu sûr pour servir de *cache*. Parmi les débris épars aux environs, il eût été facile d'établir une cache impénétrable pour les wolvérennes eux-mêmes; tandis que là, il n'y avait aucune sécurité. Je conjecturai que ce lieu servait peut-être de vigie pour la chasse ou pour la guerre. Ces piles, comme celles qui sont plus avancées dans le sud, indiquaient le nord-est, et non pas le sud, où est l'ouverture de Chersfield, qui n'était éloignée du point où nous nous trouvions que de 94 milles; c'était vers celle-ci que, jusqu'au détour du Rapide-du-Rocher (notre campement actuel), le Thlewee-Choh semblait se diriger en droite ligne.

Vu à la lunette du haut d'une éminence qui commandait la vue, l'horizon s'étendait devant nous à une distance immense; mais on ne pouvait découvrir aucune donnée sur le cours ultérieur de la rivière. En effet, à ses dernières limites, dans la direction S. E., on voyait dis-

tinctement une nappe d'eau qui se confondait avec la brume blanchâtre de l'atmosphère, et on en distinguait le cours en se guidant, d'après les détours des vallées, jusqu'à la distance d'environ 4 milles; ce court espace n'était qu'une suite de rapides peu profonds. Au N. E., il est vrai, nous apercevions, par des échappées, les éclats d'un cours d'eau qui conduisait en serpentant à des collines de sable; mais, instruits par l'expérience, nous ajoutions peu de foi à de semblables apparences.

Durant le cours de ces observations, je ne m'étais pas retourné du côté de notre campement; la première fois que cela m'arriva, dans l'intention de redescendre pour continuer notre voyage, je fus bien surpris; car le rapide ne projetait plus de nuées de vapeurs, et son bruit assourdissant s'était changé en un grincement sourd qui présageait la fin de la cause qui l'avait occasionné. Ce phénomène, si diamétralement opposé à celui que j'avais remarqué une heure auparavant, précipita mon retour

auprès du bateau, moins pour satisfaire ma curiosité que dans la crainte d'un accident, car je pensai que c'était la glace, chassée du lac Mac-Dougall par le vent et le courant, qui engorgeait le rapide. Je ne m'étais pas trompé : le son provenait de la rupture des grandes glaces, ou, en d'autres termes, de la dernière débâcle. Il n'y avait pas à lutter immédiatement contre cette nouvelle difficulté ; car, au milieu du torrent, le bateau eût été réduit en atomes. A la fin cependant, sur les cinq heures du soir, le cours d'eau, dont la rapidité était surprenante, devint assez libre pour nous permettre de charger le bateau, quoique tout péril n'eût pas disparu du côté des glaces flottantes qui tourbillonnaient dans les remous, et qui exigeaient les soins continuels et attentifs de deux hommes. A peine avions-nous quitté la rive, que nous nous trouvâmes engagés au milieu des rapides. Nous en descendîmes deux; mais le troisième était trop dangereux pour oser l'affronter. En conséquence, nous eûmes encore à porter la

cargaison pendant un demi-mille, tandis que le bateauainsi allégé suivait le cours d'eau sans accident. Nous reconnûmes alors que la rive opposéeappartenait à une île dont l'extrémité occidentale était entourée par un autre bras de la rivière qui formait un large chenal et rejoignait, par une chute de dix pieds, le bras dans lequel nous étions. A un quart de mille au-dessous de la jonction, le torrent se trouvait arrêté par une chaîne de roches basses qui le faisait dévier au nord, dans la direction des collines de sable aperçues au commencement de la journée.

Une nuit sombre, orageuse et très pluvieuse, fut suivie d'une matinée qui nous empêcha de songer au départ; car, avec le vent qui soufflait, il était tout-à-fait impossible de suivre le fil du courant dans le rapide qui s'étendait devant nous; nous fûmes donc obligés d'attendre le retour du calme. Pendant ce temps, Mac-Kay fut chargé d'aller examiner la rivière; il revint à midi nous dire qu'il avait vu plusieurs rapides et une forte chute assez rapprochée de

nous; il avait en outre rencontré des marques d'Esquimaux. Dans l'après-midi, nous continuâmes notre voyage; et, après avoir tourné vers le nord et descendu les rapides, nous fîmes un portage pour franchir les chutes de Sinclair, ainsi nommées d'après un de nos timoniers dont j'ai souvent parlé, excellent marinier, s'entendant aussi bien à tenir la barre qu'à occuper le poste de l'avant dont il avait été chargé depuis le commencement du voyage.

La rivière avait en cet endroit près d'un mille de large; elle était bordée de collines de sable et remplie de petites îles rocheuses, séparées par des chutes assez semblables à celles du Pélican dans la rivière de l'Esclave.—Nous arrivâmes à une ouverture d'où l'on découvrait des montagnes éloignées, vers lesquelles nous crûmes devoir nous diriger; mais nous fûmes deux fois obligés de changer de route par suite des pointes basses allongées et des courants contraires; à la fin, nous trouvâmes un large chenal courant au sud-est. Nous fîmes à l'en-

trée la quatrième cache de pemmican; mais, comme il était trop tard pour distinguer les pierres au fond de l'eau, nous nous décidâmes à camper.

25 juillet. — Le temps était froid et piquant malgré le vent de S., et bien que le thermomètre fût à 48° (8°,9. C.). De chaque côté se montraient des bancs peu élevés, mais singulièrement pavés de pierres rondes qu'y avait probablement incrustées la pression des glaces brisées. La rivière tournait ensuite au nord et devenait si large qu'on aurait bien pu la prendre pour un lac. Une telle extension devint, comme toujours, une source d'inquiétudes pour nous, par la presque impossibilité où elle nous mit d'apercevoir la direction du courant qui, cependant moins inconstante que de coutume, demeura la même pendant l'espace de quelques milles; arrivant à un rétrécissement graduel, de la longueur d'un mille, qui produisait des rapides violents et dangereux, on allégea le bateau et l'on prit toute sorte de précautions

pour éviter les accidents ; mais l'impétuosité et le tourbillonnement de l'eau étaient tels, que l'embarcation, et par conséquent tous ceux qui la montaient, se virent deux fois dans le danger le plus imminent de périr au milieu d'un des gouffres formés entre les rochers et les flots du rapide. Sur un de ces points si singuliers et si dangereux qui, dans le court espace de quelques pieds, tiennent à la fois de la chute, du rapide et du remous, l'équipage dut son salut à une désobéissance involontaire aux ordres du timonier. La force de l'eau surpassait tellement tout ce que nous avions vu jusqu'alors dans les autres rivières du pays, que les précautions employées ailleurs avec succès ne pouvaient avoir ici aucun résultat. Nous nous efforcions d'éviter à gauche une chute et des écueils sous l'eau, mais un homme auquel on commanda une manœuvre la comprit mal et fit exactement le contraire; ce que voyant, le timonier fit tourner l'arrière qui fut jeté aussitôt à droite dans un remous ; ce remous s'emparant d'un aviron,

imprima au bateau un mouvement irrésistible de rotation; pendant un moment, on ne put savoir si l'embarcation serait précipitée au fond de l'abîme ou briserait son arrière sur les écueils. S'il en fut autrement, il ne faut pas l'attribuer au hasard seulement! je ne puis dire comment cela arriva, mais ce qu'il y a de certain, c'est que l'avant du bateau s'engagea sur la rive, et permit à Sinclair et aux autres de sauter à l'eau, et, en réunissant leurs efforts, de nous délivrer d'une si dangereuse position. Si le premier ordre avait été compris et exécuté, aucun pouvoir humain n'aurait pu arrêter l'équipage au bord de l'abîme. Il y aurait injustice cependant à blâmer le timonier; il ne s'était jamais trouvé au milieu d'une telle crise, et, dans ce péril imminent, son sang-froid et sa présence d'esprit ne l'abandonnèrent pas un instant. Pendant l'affreux moment d'anxiété que nous venons de décrire, un de nos hommes, moins ferme que ses compagnons, implorant à grands cris la protection du ciel, Mac-Kay, d'une voix ton-

nante : *Ce n'est pas le temps de prier; nage à tribord!* — Aide-toi, le ciel t'aidera, était en ce moment la doctrine de l'intrépide montagnard.

Du côté de l'est, nous remarquâmes quelques constructions semblables aux restes d'un campement esquimaux; rien ne put nous en indiquer l'ancienneté. Après avoir fait un autre dépôt de pemmican au pied du rapide Escape (rapide du Salut), nous poussâmes plus avant; mais nous n'avions pas fait deux milles, qu'un brouillard épais et une pluie battante obscurcissant l'atmosphère nous forcèrent à aborder. Comme le soir n'était pas encore venu, nous reprîmes notre course, dès que nous vîmes assez clair; et, poussés par un fort courant, nous dérivâmes considérablement à l'est; la rivière prenait également cette direction au milieu d'une chaîne de falaises sablonneuses assez élevées, parmi lesquelles les remous avaient creusé de larges criques en plus grande quantité qu'à l'ordinaire. Le courant, toujours accéléré, le devenait de plus en plus, et se transforma bien-

tôt en une suite de rapides violents qui me firent plus d'une fois trembler pour notre pauvre bateau ; car, dans beaucoup d'endroits, ne pouvant songer à aborder, nous étions obligés d'accroître encore sa vitesse pour pouvoir le gouverner, et nous passions ainsi en vue des brisants et des écueils de toute nature avec une vélocité qui semblait nous présager quelque funeste issue; nous nous en tirions heureusement, mais c'était pour retomber dans de nouveaux périls. Le long des bancs qui nous entouraient étaient étendus plusieurs daims morts, noyés sans doute en essayant de gagner l'autre rive.—A huit heures après midi, nous arrivâmes auprès d'un immense rocher isolé incliné vers le bord septentrional de la rivière : là, une pente sensible et un rugissement profond nous donnèrent des conseils qu'il eût été imprudent de braver à une heure avancée; et, à dire vrai, bien que l'habitude produise dans beaucoup de cas une indifférence profonde pour le danger, cependant cette journée m'avait prouvé que la règle

peut souffrir une exception, car mes hommes d'élite eux-mêmes commençaient à montrer une prudence qui était de leur part une chose toute nouvelle : aussi l'ordre de camper fut-il exécuté avec un empressement des plus significatifs.

A la distance de quelques centaines de pas, neuf loups blancs rôdaient autour d'un troupeau de bœufs musqués; nous tuâmes un de ces derniers; mais, comme c'était un taureau, son odeur ne nous permit pas de le manger. Reconnaissant l'impossibilité de faire un portage sur la rive où nous étions campés, nous traversâmes le chenal le lendemain, à la pointe du jour, pour voir si l'autre bord ne nous offrirait pas plus de facilités. Le cours de l'eau était interrompu, en face d'une noire crevasse, par une chute de cinq pieds, qui n'atteignait pas tout-à-fait la rive de l'est; le bateau put donc la franchir et entrer dans le rapide du Loup. Plusieurs de ces animaux, dont je donnai le nom

à cet endroit, lançaient sur nous des regards de feu et semblaient attendre les événements.

D'autres rapides se frayaient un passage entre de grands rochers; depuis que la rivière avait dévié à l'est, c'était la première fois que je les voyais se comporter ainsi; j'espérais, d'après cette circonstance, que la rivière ne tarderait pas à reprendre son cours vers le nord. Je fus surtout satisfait de la disparition des collines de sable que j'avais fini par regarder comme de véritables ennemies, car elles m'avaient peu à peu conduit dans des parages écartés de ceux que j'ambitionnais d'atteindre. Reconnaissant donc en avançant que mes espérances se réaliseraient sans doute, j'en éprouvai une joie d'autant plus vive que les eaux se dirigeant récemment vers l'est, presque sur un parallèle de latitude, avaient de nouveau élevé des doutes dans mon esprit et m'avaient fait craindre que la rivière ne se terminât dans la baie Wager.

Nous fîmes une *cache* de pemmican, d'un peu de munitions et de tabac. D'autres rapides nous portèrent au nord. La rivière se maintenait dans une largeur imposante, due, à ce que je soupçonne, à plusieurs affluents; en quelques endroits, il y avait un mille de distance entre les deux rives. Des deux côtés s'étendaient des montagnes couvertes comme à l'ordinaire de blocs détachés et de gros fragments de roches mouvantes dont la couleur sombre et purpurine relevait la verdure des pentes où se montraient de nombreux troupeaux de bœufs musqués.

Le soleil se montra un instant; j'en profitai pour obtenir la latitude : 66°-6′-24″ N. Nous étions presque par le travers d'une montagne pittoresque qui commandait la vue sur tous les environs; elle se terminait au sud-ouest par des talus où paissaient des bestiaux, mais vers le nord elle était coupée de précipices effrayants et de falaises en surplomb inaccessibles au pied de l'homme. C'était l'éminence

la plus remarquable que nous eussions vue depuis long-temps. D'après quelques ressemblances, les hommes s'écrièrent : « Voilà le cap Hoy (1)! allons, garçons, du courage! nous approchons de la mer.» Cette éminence me rappela par sa physionomie la vieille ville d'Édimbourg, et je la nommai Mont Meadowbank, en l'honneur du seigneur instruit qui porte ce nom.

Après avoir couru six milles au sud-est, la rivière se dirige au nord de nouveau, et précipite impétueusement ses eaux parmi des roches et de grandes pierres qui causent de tels tourbillons dans les rapides, qu'un canot n'eût pu y résister. La largeur de notre bateau et notre soin à nous maintenir dans le fil du courant, nous permirent de passer sans accident. Nous manquâmes cependant de nous briser sur la berge, contre laquelle le remous nous jeta à la fin du rapide.

Une pointe basse de roches s'avançait dans

(1) Sur l'une des îles orcades (orkneys).

la rivière ; nous y fûmes d'abord entraînés, mais le contre-courant nous renvoya au large; elle était fort remarquable à cause d'une rangée de pierres ou de dalles empilées, écartées de quelques pieds les unes des autres, et qu'au premier abord, en franchissant le rapide, nous prîmes pour des personnages occupés à nous regarder. Nous apercevions sur les collines et montagnes voisines beaucoup de constructions semblables qui certainement devaient servir de marques pour guider les naturels; mais pourquoi y en avait-il auprès du rapide une sorte de piquet à monter la garde? c'est ce que nous ne pûmes deviner le moins du monde.

Dans la partie de l'ouest, les roches désolées, nues et raboteuses, atteignaient une hauteur considérable, et étaient devenues comparativement des espèces de montagnes. A l'est, au contraire, il y avait plus de végétation, le pays présentait des pentes régulières. Nous passâmes d'autres rapides, et, à huit heures après midi, nous campâmes sous le vent d'un rocher

élevé, recouvert en partie de buissons et de mousses, où les bœufs musqués avaient profondément imprimé la trace de leurs pas; il faisait face à un banc de sable isolé formant l'entrée occidentale d'une petite rivière très fréquentée sans doute par les oies durant la mue, car le sable était couvert de milliers de belles plumes dont on aurait pu charger plusieurs voitures.

Le 27 au matin, le temps était nuageux et froid; le thermomètre marquait 40° (4°-4, C.), par un vent de S. O.; à quatre heures avant midi nous étions embarqués. La rivière se maintenait dans la même direction; sa largeur variait de trois quarts de mille à un mille; sur les deux rives s'élevaient des montagnes granitiques. Un premier rapide nous détourna un peu à l'ouest; sur la rive droite d'un second plus difficile que le premier, nous observâmes les traces de trois campements circulaires, dont les portions intérieures étaient divisées en sections, sans doute pour la commodité des occupants.

Tout auprès, les roches devenaient plus escarpées et semblaient encore plus arides; elles différaient de celles du sud, par leurs faces taillées à pic et leurs escarpements tournés vers l'ouest et le nord ouest.

Dans l'après-midi la rivière s'élargit. Une baie à l'ouest, à demi cachée par des masses de roches, recevait un affluent considérable, que je nommai d'après le lieutenant-général, sir Thomas Montresor. Là se montraient pour la première fois les formations trapéennes, s'élevant de terrasse en terrasse comme une rangée de gradins plats, avec des côtés nus et arrondis, quelquefois terminés par des précipices. Un grand nombre descendaient dans l'eau, sur un même alignement que certaines îles de sable qui s'élevaient en pain de sucre; celles-ci, revêtues d'une teinte jaunâtre, qui leur donnait une sorte de gaieté, contrastaient avec la couleur lugubre et sombre du paysage.

La rivière grossie roulait ses eaux dans un morne silence, qui depuis long-temps n'était

troublé que par le murmure accidentel dû à l'inégalité du fond. Les bords se rapprochaient de plus en plus, et pendant quelques moments nous ne pûmes nous rendre compte de l'endroit par où nous passerions.

Il y avait là une colline rocheuse d'une forme si remarquable, qu'elle attira toute notre attention. La base, dont l'élévation égalait celle des montagnes environnantes, se composait d'une masse énorme de roche grise arrondie; elle était surmontée d'un grand cône de même nature qui ressemblait si exactement au cratère d'un volcan, et qui de plus était si noir, qu'on ne pouvait s'empêcher, à la première vue, de le regarder comme tel. De loin nous prîmes cette colline pour une île; mais en avançant, nous reconnûmes qu'elle appartenait à la côte orientale et qu'une rivière se déchargeait à ses pieds. En y abordant, Mac-Kay s'offrit à la gravir, « pour jeter de là, disait-il, un coup-d'œil sur le cours des eaux. » En conséquence, nous lui donnâmes le nom de Pic Mac-Kay. Du sommet, la surface

du rapide semblait unie comme de l'huile. Apres avoir pris seulement la précaution d'alléger le bateau, nous nous y engageâmes. Je n'oublierai jamais le premier instant de cette descente que je ne saurais mieux comparer qu'au talus d'une colline roide : pas un brisant ne rompait le miroir des eaux; mais la rapidité de notre course était telle qu'en tombant au bas, dans les hautes vagues du remous, il nous fallut des efforts plus qu'humains pour échapper à leur fureur. Nous ne sortîmes du milieu des vagues que pour tomber parmi des gouffres et des tournants d'eau presque aussi dangereux.

Enfin nous nous dégageâmes, non sans peine, et reprîmes haleine. La rivière était devenue large; des rochers sourcilleux la bordaient toujours de chaque côté; à l'ouest, cependant, le pays était plus ouvert et laissait apercevoir des prairies onduleuses. Au bout de six milles, un morne sablonneux à gauche semblait barrer le passage; mais en approchant nous y trouvâmes

le commencement d'un autre rapide, qui, plus docile que le dernier, se laissa traverser sans nous donner trop de contrariétés.

Nous étions alors dans une contrée décidément montagneuse. La rivière ayant pris sa course vers le nord, je ne m'attendais plus à lutter désormais que contre les rapides et les chutes. Quel ne fut donc pas mon étonnement lorsqu'au pied d'un rapide nous débouchâmes dans un lac spacieux sans autres limites que l'horizon, et qui paraissait principalement devoir nous conduire dans le N. N. O. Pendant quelque temps le courant continua à se faire sentir et nous guida; mais bientôt nous retombâmes dans les mêmes incertitudes et les mêmes ennuis que précédemment; il nous fallut rechercher par d'interminables essais le chemin que suivait la rivière au milieu de ces eaux immenses. Une pluie froide et un vent contraire se mirent aussi de la partie; le soir, lorsque nous campâmes, nous étions fort peu avancés.

Le service divin fut lu dans la tente. Je mon-

tai ensuite sur une colline assez élevée, mais je ne pus rien découvrir. Il y avait beaucoup de glace dans le N. N. O. L'espace d'environ six milles, compris entre la rive occidentale et nous, se comblait rapidement de glaces flottantes détachées du continent. Il fallait donc se hâter de passer pendant que la voie était encore ouverte; mais où aller? à droite ou à gauche, c'est ce qu'il nous était impossible de décider. La direction générale suivie pendant les deux derniers jours m'induisait à appuyer vers la rive occidentale; mais les marques que nous apercevions sur toutes les hauteurs nous fit choisir l'autre. Nous partîmes donc le 28 juillet à quatre heures avant midi avec une brise piquante de nord-ouest, et nous gouvernâmes droit sur une île au N. N. E.

La glace ainsi qu'une mer courte et moutonneuse entravèrent beaucoup notre marche. En atteignant l'île nous trouvâmes une baie dans laquelle je me dirigeai, espérant y rencontrer la rivière, ou du moins m'y mettre à l'abri sous

la côte du vent. Après une course d'environ trois milles vers une autre île séparée de la grande côte par un détroit, nous eûmes la satisfaction de trouver un courant qui portait à l'est. Abandonnant donc le lac, auquel je donnai, comme faible marque de mon affection, le nom de mon ami le célèbre sir John Franklin, je suivis le cours d'eau, qui se terminait, comme à l'ordinaire, par un rapide. Nous passâmes celui-ci sans accident; mais tout auprès il s'en trouvait un autre qui demandait plus de précautions. D'après sa largeur d'environ trois quarts de mille, et les nuages de vapeurs qui s'en élevaient, il était clair qu'on ne pouvait s'y hasarder sans un examen préalable. Nous nous félicitâmes d'avoir pris cette précaution, car il s'y trouvait une descente de vingt pieds, divisée à sa partie supérieure par deux îles, et à sa partie inférieure par une autre île, jonchée en outre de dalles perpendiculaires établies comme des marques, de trois à quatre pieds de haut, et dont plu-

sieurs étaient beaucoup plus élevées. L'étendue entière du rapide était semée d'écueils et encombrée de pierres que les eaux recouvraient d'écume en se brisant dessus. Un chenal intérieur le long de la rive occidentale permettait de faire descendre le bateau en douceur, à l'aide de cordes et de perches, jusqu'à l'île inférieure, pourvu toutefois qu'il fût entièrement déchargé. Mais arrivé là on trouvait une chute effroyable qu'il était impossible de franchir. Il ne restait donc qu'à se précipiter à tout hasard dans les brisants au large de l'île.

La prudence, ainsi que le danger qu'allaient affronter les mariniers, me firent hésiter; mais enfin, me fiant en la providence, et encouragé par l'ardeur qui rendait mes hommes capables de tout surmonter, je donnai mes ordres, enjoignant à ceux qui devaient tenter cette aventure de se maintenir près du bord extérieur de l'île, et, s'il était possible, d'y aborder, afin de descendre l'embarcation en douceur. En quelques secondes celle-ci fut perdue de vue. Je

gravis alors, plein d'inquiétude, une colline qui dominait le pied du rapide. Trois fois s'était écoulé le temps après lequel je devais voir reparaître l'embarcation, et rien ne se montrait. Je dirigeai ma lunette sur tous les points de la rivière, et je ne vis rien que l'eau et les rochers. Il n'arrivait à notre oreille aucune voix d'homme, on n'entendait que le grondement du torrent. Enfin, au moment le plus poignant de cette crise, lorsque le dernier espoir allait m'abandonner, le bateau apparut tout-à-coup au milieu des terres, dans la partie inférieure de l'île même, où, comme nous l'apprîmes plus tard, se trouvait un chenal étroit et dangereux, entièrement caché à nos regards, mais à travers lequel les hommes avaient pu faire passer l'embarcation.

Je ferai remarquer ici que depuis le rapide du Rocher les aiguilles du compas devenaient de plus en plus paresseuses; à cet endroit se trouvaient un grand nombre de roches debout, ou gisant en fragments sur le sol couvert de

mousse; je ne leur trouvai aucune action sur les aiguilles, qui variaient à peine quand elles étaient en repos; celle de ma boussole demeurait là où je la plaçais, sans manifester la plus faible tendance à recouvrer sa polarité. Cependant, en imprimant constamment de petits coups à la boîte, les aiguilles bougeaient peu à peu, et finissaient par me donner une route à peu près exacte, sauf toutefois l'indispensable correction provenant des chronomètres.

Une belle nappe d'eau ouverte devant nous semblait nous promettre de laisser rattraper le temps perdu; mais trois milles plus loin la rivière s'enfermait de nouveau dans des rochers d'une hauteur considérable, qui semblaient prêts à se rejoindre; leurs crêtes étaient couronnées par les pierres de marques ordinaires placées debout, et encore plus nombreuses que de coutume. La disparition de la surface de l'eau, les bouffées successives de vapeur et de poussière liquide qui s'élevaient des rocs grisâtres, nous annoncèrent, à n'en pas douter,

la présence d'une chute. Pendant que nous examinions le rapide qui nous y conduisait, nous aperçûmes, parmi les marques de la colline orientale, des figures mouvantes dans une grande agitation, tantôt pressées en groupes, et tantôt courant confusément d'un lieu à un autre. C'étaient les Esquimaux que je désirais depuis si long-temps rencontrer. Quelques uns nous appelaient, d'autres faisaient des signes, nous avertissant, à ce que nous imaginions, qu'il fallait éviter la chute et venir aborder de leur côté; mais quand nous gouvernâmes vers le rivage les hommes se mirent à courir sur nous, brandissant leurs piques, poussant d'horribles clameurs, et nous enjoignant, avec force gestes menaçants, de ne point prendre terre.

J'étais bien préparé à cela, sachant par avance les frayeurs que devaient leur inspirer des étrangers arrivant des régions d'où n'était jamais sorti, pour leurs tribus, que le fléau d'une guerre à outrance. Lorsque le bateau aborda ils se rangèrent en demi-cercle, à vingt-

cinq pas de distance environ, poussant les mêmes hurlements inintelligibles, levant et baissant alternativement leurs bras étendus, et manifestant la plus violente irritation. Je descendis seul à terre, sans armes visibles; je marchai droit à eux, et, levant les bras, je criai *Timá*, Paix. Aussitôt ils jetèrent leurs lances sur le sol, posèrent leurs mains sur leur poitrine, et crièrent aussi *Timá*, en ajoutant une foule d'autres paroles que je ne pus comprendre. Cependant je les interprétai en bonne part, et d'après cela je m'efforçai de leur faire comprendre que nous n'étions pas des Indiens, mais des *Kabloonds* (Européens), venus pour leur faire du bien, et non pour les vexer. Comme ils ne paraissaient pas avoir la coutume de se frotter, en guise de salutation, leurs nez les uns contre les autres, ainsi que font leurs voisins du Nord, j'adoptai la mode anglaise, et je leur secouai vigoureusement la main. Puis, leur donnant de petits coups sur la poitrine, d'après leurs propres manières, je leur fis com-

prendre de mon mieux que les hommes blancs et les Esquimaux étaient bons amis ensemble.

Cette démonstration sembla les satisfaire, et je les comblai de joie en leur faisant présent à chacun de deux boutons brillants. Je n'avais apporté avec moi que cet article d'échange, des hameçons et quelques autres petites bagatelles de même espèce; car je blâme tout-à-fait l'usage de donner à ces peuplades des couteaux, des haches et autres instruments tranchants, qu'ils peuvent faire tourner au détriment de ceux qui les en ont gratifiés.

Ils étaient fort étonnés de me voir recourir sans cesse à un petit vocabulaire dont M. Lewis, agent de la compagnie, avait eu l'obligeance de me pourvoir; ils s'amusaient beaucoup de mes discours, composés de mots aussi mal assemblés que mal prononcés et mal appliqués, difficiles à comprendre presque autant que des signes. Pendant que nos relations étaient ainsi engagées, quelques vieillards à demi-aveugles s'approchèrent en chancelant

avec leurs piques, accompagnés de deux vieilles femmes, qui portaient des couteaux de fer grossiers et courts, semblables à l'épée du redoutable Hudibras, et propres, comme elle, à servir également de broches et d'armes; mais, apercevant leurs amis les mains en l'air, les hommes jetèrent leurs piques.

Voyant que j'avais à peu près gagné leur confiance, bien que chacun conservât encore à sa main son couteau de corne façonné en stylet, j'ordonnai à Mac-Kay et à Sinclair d'aller examiner s'il était possible de franchir la chute. J'aurais voulu éviter un portage, de crainte que la vue de nos bagages ne donnât aux Esquimaux l'envie de voler, et ne provoquât une rupture. Ces derniers comprirent bien ce que nous allions faire; c'est pourquoi je m'efforçai de détourner leur attention. Je me rendis avec eux à leurs tentes, qui étaient au nombre de trois, dont une isolée et deux réunies, composées, comme à l'ordinaire, de peaux sur des perches. A notre arrivée je fus frappé de la

vue d'une sorte de circonvallation formée de pierres empilées parfaitement semblables à celles que nous avions trouvées sur notre chemin, et disposées ainsi, à ce que je suppose, pour servir de remparts contre les projectiles de leurs ennemis : car, indépendamment des arcs, des flèches et des lances, ce peuple fait un grand usage de la fronde.

Plusieurs chiens d'une taille médiocre se chauffaient au soleil, et des milliers de poissons fendus gisaient aux alentours, ou étaient à sécher sur les rochers; les œufs et la laitance paraissaient particulièrement estimés. C'étaient des poissons-blancs et de petites truites qui avaient été péchés dans le remous au-dessous de la chute, et dont une partie était conservée en vie dans des mares creusées exprès. Les femmes et les enfants, au nombre de douze environ, sortirent des tentes pour me voir; chacun des hommes me désigna sa compagne et ses enfants; je leur distribuai des colliers, et ils me

donnèrent en retour quelques uns de leurs grossiers ouvrages.

Sur ces entrefaites, le patron vint me prévenir qu'il était impossible de franchir la chute, à cause d'un rocher très dangereux, situé précisément au milieu. Je lui ordonnai, en conséquence, de faire effectuer le portage par terre, et de s'arranger de telle sorte qu'il restât toujours un homme avec les effets, tandis que M. King, particulièrement chargé du bateau, devait présider à tout le travail. Moi, je pris à tâche d'amuser les Esquimaux en esquissant leurs portraits et écrivant leurs noms au-dessous. Il prirent à cela le plus grand plaisir; et lorsque j'essayai de prononcer les noms que j'avais écrit, ce qui certes n'était pas une tâche facile, leur joie ne connut plus de bornes. Ils étaient en tout environ trente-cinq; autant que je pus m'en assurer, je crus reconnaître qu'ils n'avaient jamais vu de Kabloonds (Européens) auparavant. Leur maintien annonçait quelque chose de supérieur relativement aux

Esquimaux que j'avais vus autrefois; leurs traits étaient moins empreints du caractère de ruse basse qui leur est généralement attribué. Les hommes étaient bien bâtis, d'un tempérament athlétique. On ne voyait sur eux ni ce tatouage ni ces ornements qui défigurent les lèvres de leurs compatriotes de l'ouest; à leur barbe, merveilleusement fournie, et à leurs moustaches ondoyantes, ils semblaient certes les disciples de nos anciens pères, « qui considéraient l'usage de se raser comme un mensonge envers leurs propres figures. » Ils ne cédaient la palme sur ce point qu'à maître George Killingworth, « dont la barbe épaisse, large et rousse, mesurait une longueur de cinq pieds et deux pouces (1). »

Les femmes étaient tatouées sur la figure, ainsi qu'au doigt du milieu et au quatrième doigt. Celle dont je fis le portrait se sentit si flattée de cette distinction que, ne se fiant pas

(1) Histoire chronologique des voyages, par Barrow.

à mon talent du soin de bien distinguer et apprécier sa bonne grâce et toutes ses beautés, elle suivait avec la plus scrupuleuse attention la direction que prenaient mes yeux, et mettait en évidence la partie de sa figure qu'elle me supposait à dessiner, l'avançant ou la tournant de manière à ne pas me laisser la moindre excuse si je ne rendais pas un compte exact et détaillé de tous ses charmes.—Lorsque je regardai sa tête, elle l'abaissa aussi bas qu'elle put; — elle écarquilla prodigieusement ses yeux quand je me mis à les étudier; — gonfla ses joues à les faire crever lorsque leur tour arriva; —et enfin, s'apercevant que j'en étais à la bouche, l'ouvrit de toute la force de ses mâchoires en me tirant une langue d'une aune. Six lignes de tatouage descendaient obliquement des narines sur chaque joue; dix-huit partaient de la bouche et traversaient le menton ainsi que la partie inférieure de la figure; dix autres petites, semblables à des branches de pin, sortaient du coin de chaque œil, et huit concouraient

du front au centre du nez entre les deux sourcils. Mais ce qu'il y avait de plus remarquable dans la physionomie, c'était l'obliquité des yeux, dont la portion intérieure s'abaissait, tandis que l'extérieure se relevait en proportion; ses narines, fort larges, s'harmoniaient avec une bouche non moins vaste. Sa chevelure, noire comme du jayet, se divisait simplement sur le front en deux gros bandeaux assujettis dans leur position par une tresse de peau blanche de daim qui faisait le tour de la tête; puis elle se ramenait derrière les oreilles et flottait non sans grâce sur le col et les épaules. Cette femme était la plus remarquable de la famille. Il régnait sur elle comme sur toutes les autres une grande propreté; et, malgré les tatouages de leurs figures, dont les lignes et les dessins embrouillés eussent pu donner lieu à un mathématicien d'établir des milliers de théorèmes, leurs traits respiraient une telle vivacité que mon équipage en fut séduit, et les tint pour « un groupe de créatures fort appétissantes. »

Aucune autre particularité ne distinguait cette tribu de celles dont Parry et Franklin ont donné la description ; un homme cependant, d'un aspect sauvage, portant une paire de culottes en peau de bœuf musqué, et décoré d'une sorte de crinière au poil dur, rappelait tous les traits des satyres de la fable; mais cet Esquimaux était extraordinaire, même parmi ses compatriotes.

Ils n'avaient que cinq *keiyaks* ou canots, et ne possédaient en fait d'équipement que ce qui leur était indispensable pour se procurer de la nourriture, c'est-à-dire des couteaux, des piques et des flèches ; les parties tranchantes de ces armes étaient quelquefois en cornes, et plus souvent en fer grossier, qu'ils avaient probablement obtenu par des échanges avec leurs voisins de l'Est : échanges d'autant plus probables que les formes de leurs petits cadeaux ressemblaient à celles des dagues indiennes employées dans les postes de la Compagnie.

Ils n'avaient connaissance de l'arrivée d'au-

cun navire dans l'ouverture du Prince-Régent. Après que je leur eus esquissé le cours de la rivière au voisinage de laquelle nous nous trouvions, un des plus intelligents de la troupe prit le crayon et me dessina le contour de la côte à partir de l'embouchure, que nous atteindrions, dit-il, le jour suivant; il prolongea la côte un peu vers le nord, puis lui fit faire un énorme détour au sud. Comme je manifestai quelque étonnement à cet égard, il me mena sur le roc le plus élevé des environs, d'où on apercevait à l'est une chaîne de montagnes éloignées; là il étendit d'abord son bras vers la mer, à peu près au nord; il retira ensuite son corps en arrière en se recourbant, et avança sa main de manière à montrer que la terre revenait dans cette direction; il continua à faire une courbe avec sa main de l'ouest à l'est, et tourna lentement en rond, répétant fort vite : *Târreoke, târreoke*, la mer, la mer; enfin, lorsqu'il fut arrivé à un gisement qui valait environ l'E. S. E., il s'arrêta tout-à-coup, en prononçant les mots :

Tarreoke naga, etc., qui signifiaient que dans cette direction on ne trouvait plus de mer, mais des bœufs musqués en abondance. Il connaissait Akkoolee, dont mes lecteurs se rappelleront peut-être avoir vu le nom cité par les Esquimaux à sir E. Parry dans le détroit de Fury et Hecla. Il me fit comprendre aussi, en répétant son premier mouvement, que sa tribu suivait le chemin qu'il venait de me désigner.

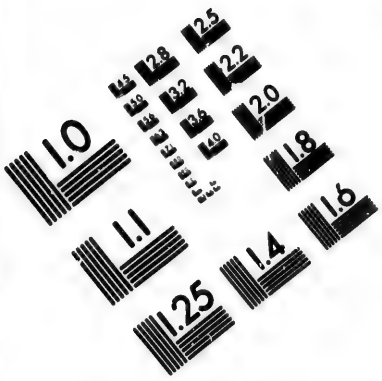
D'après les gestes de cet Esquimaux, en concordance parfaite avec l'esquisse qu'il m'avait d'abord tracée, il était naturel de supposer qu'il existait un promontoire passé lequel la côte courait au sud de notre position : déduction qui, loin de me causer de la surprise, donnait au contraire beaucoup de force à l'opinion que je partageais depuis long-temps avec plusieurs personnes sur l'existence d'une côte continue, découpée probablement par des baies, entre la pointe Turnagain et quelque partie de l'ouverture du Prince-Régent. Si la Providence eût

permis à Augustus de me rejoindre, toutes ces incertitudes et mille autres eussent été définitivement levées. Là où il n'existe pas de langage commun pour l'échange des idées, toutes les inductions restent incertaines : peu d'hommes ont assez d'empire sur eux-mêmes pour ne pas se laisser influencer à leur insu par des opinions préconçues. Indépendamment de la difficulté de saisir la signification des paroles rapides des Esquimaux, dont les sons échappaient à ma mémoire, j'avais encore le malheur de ne posséder qu'un vocabulaire (composé d'après l'ouvrage de Parry), et différent de leur idiome. Il se peut cependant que la seule différence entre les deux dialectes ne soit pas autrement tranchée qu'entre le jargon du Lancashire et le jargon de Londres; mais on sait que les habitants respectifs de ces deux derniers pays auraient assez de peine à s'entendre. Toutefois, quant à ce qui concerne les Esquimaux, il ne peut rester de doute sur le sens de leurs paroles d'après le mot *târreoke* et

d'après leurs gestes expressifs accompagnés du dessin qu'ils m'avaient tracé.

On m'apprit alors que mon équipage n'était pas suffisant pour faire passer le bateau par le portage. En général prudent, je changeai de batteries, et, profitant de la bonne humeur de mes nouveaux amis, je les priai de nous donner un coup de main. Ils s'y employèrent de tout cœur, et nous parvînmes avec leur assistance à faire descendre le bateau au-dessous de la chute; de sorte qu'en réalité, sans eux, je n'eusse pu atteindre la mer. Ces braves gens étaient d'un naturel excellent; ils paraissaient même avoir certaines notions des droits de la propriété, car l'un d'entre eux ayant ramassé un petit morceau de pemmican, me demanda à plusieurs reprises la permission de le manger.

Il était tard quand nous quittâmes les Esquimaux; la largeur du fleuve et la profondeur des baies nous donnèrent alors beaucoup d'embarras; enfin nous regagnâmes le courant, qui nous conduisit vers des montagnes situées sur



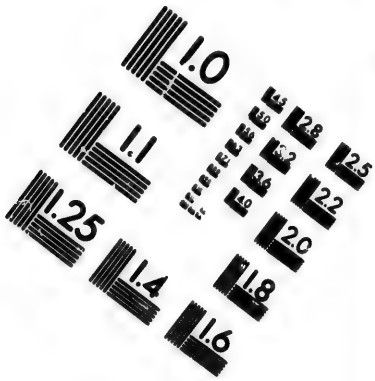
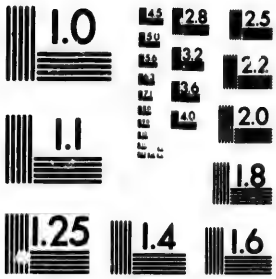
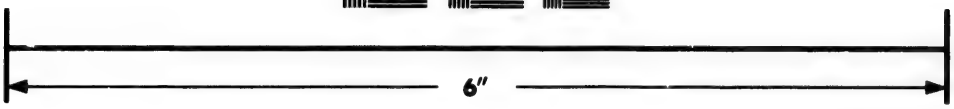
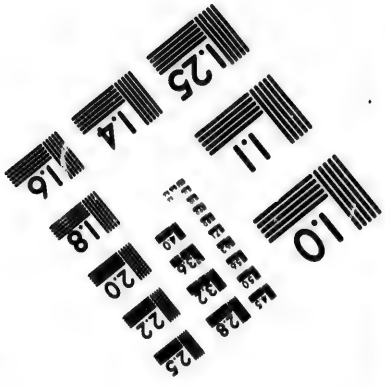


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

la côte occidentale, où nous campâmes après avoir eu soin toutefois d'installer une garde pour la nuit.

A quatre heures avant midi, le 29 juillet, nous étions embarqués; mais le temps fut froid et nuageux, il s'éleva une brise du nord, et le thermomètre marqua 41°,5 (5°,8. C.).

La brume nous enveloppa dès le lever du soleil, et devint bientôt si dense que nous nous trouvâmes au milieu des rapides avant d'avoir prévu leur présence. Plus tard, la brise fraîchit et la brume s'épaissit encore, ce qui nous rendit incapables d'y voir assez pour nous conduire; il fallut donc attendre. Par intervalle cependant le soleil perçait les nuages, et je pus faire quelques observations dont les résultats me donnèrent 67°-7′-31″ de latitude nord; 94°-39′-45″ de longitude à l'ouest de Gr. (97°-0′-9″ de Paris), et 8°-30′ de déclinaison occidentale obtenue en relevant le soleil avec le compas de Kater, le seul dont on eût fait communément usage.

L'après-midi nous pûmes avancer; nous suivions le cours de notre navigation entre des bancs de sable quand nous apercûmes fort au loin dans le nord un majestueux promontoire, qui reçut plus tard le nom de la princesse Victoria. Les rives sablonneuses se changèrent en falaises qui, sur la côte orientale, allaient en décroissant jusqu'à une pointe où elles disparaissaient, et sur la côte occidentale dégénéraient en plages basses dont le niveau n'était interrompu que par une douzaine de monticules sablonneux garnis au sommet de quelques brins d'herbe sèche; de ce dernier côté les plages étaient coupées par plusieurs chenaux conduisant à gauche, mais bas et non navigables. Le pays paraissait généralement marécageux dans le voisinage, puis il s'élevait graduellement jusqu'aux montagnes éloignées.

On peut considérer le point où nous étions parvenus comme l'embouchure du Thlew-ee-Choh, qui après avoir précipité sa course torrentueuse et sinueuse sur une longueur de cinq

cent trente milles géographiques, à travers une contrée à côtes de fer que pas un arbre n'égaie; après s'être parfois épanché en vastes lacs dont l'horizon de ciel et d'eau laisse le navigateur incertain de sa route; après avoir franchi des chutes, des cascades et des rapides, au nombre de quatre-vingt-trois, se décharge enfin dans la mer Polaire par 67°-11′-0″ nord de latitude, et 94°-30′-0″ de longitude à l'ouest de Gr. (96°-50′-24″ de Paris); — trente-sept milles plus sud que l'embouchure de la rivière Mines de Cuivre, et dix-neuf milles plus sud que celle de la rivière Back au fond de l'ouverture Bathurst.

Le cours d'eau, contrarié par une brise fraîche et peut-être par la marée, formait des vagues brisantes si élevées que le bateau chargé prit beaucoup d'eau et ne put leur résister lorsque nous partîmes pour gagner le promontoire. La prudence, je dirai même la nécessité, nous firent relâcher dans une baie, que nous nommâmes baie Cockburn, en l'honneur

du vice-amiral président du comité arctique. Du sommet d'un roc adjacent, nous pûmes distinguer, dans l'ouest, des masses de glaces qui paraissaient fort près du rivage, lequel se prolongeait de douze à quinze milles dans cette même direction occidentale; mais, à cette distance, la vue étant arrêtée par l'avancement du promontoire, on ne pouvait reconnaître avec précision de quel côté continuait la rive.

Il devait être haute mer à sept heures après midi, moment où nous abordâmes (la lune était à son dernier quartier); car, vers une heure de la nuit, nous trouvâmes à sec sur la grève le bateau que nous avions laissé à flot dans une crique bien abritée. Une forte brise et des rafales ayant régné toute la nuit, nous ne pûmes partir qu'à dix heures avant midi. Ce retard me permit d'observer la latitude de 67°-20′-31″ nord, et la longitude de 94°-28′-14″ à l'ouest de Gr. (96°-48′-38″ de Paris). A cette occasion le compas fut placé sur la berge sablonneuse à environ un quart de mille des

rochers voisins, et il s'accorda avec deux autres qu'on tenait à la main.

L'aspect de beaucoup de glaces dans l'ouest me détermina à me conserver le long de la côte élevée où nous nous trouvions; ayant arrondi le promontoire Victoria, nous passâmes une chute pittoresque et arrivâmes à une haute pointe escarpée, à laquelle je donnai le nom de l'habile sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères, mon ami John Backhouse, Esq. Près de là était une île assez grande; d'autres îles furent aussi aperçues à l'ouest.

Le temps fut calme et beau à la marée baissante. Quelques veaux marins nous regardaient, étonnés de cet envahissement sur leurs domaines; ils plongeaient et remontaient sans causer le moindre trouble à la surface des eaux. Les rives commençaient à s'écarter; je désirais aborder du côté opposé pour profiter des ouvertures qui m'offriraient un passage vers la pointe Turnagain, où, sauf des cas extraordinaires, j'avais le temps de me rendre dans la

saison. Je pris terre et je gravis une montagne. De là je distinguai une succession de glaces, dans une baie de la côte occidentale jusqu'à un point directement opposé, que je nommai du nom du contre-amiral Gage. La brume de l'atmosphère m'empêchait de bien voir au loin; mais au voisinage j'apercevais des eaux libres partout où mes regards pouvaient plonger. Malgré le risque d'être enveloppé par la glace de l'ouest, je me décidai à la tenir en vue jusqu'à ce que je pusse effectuer ma traversée à la grande côte située derrière. Nous aperçûmes à gauche quelques petites îles, après quoi nous entrâmes dans une baie spacieuse de cinq ou six milles de profondeur et fort large, à laquelle je donnai le nom des capitaines Irby et Mangles. Nous mîmes trois ou quatre heures à la traverser.

En ce moment nous pouvions raisonnablement préjuger que notre voyage dans l'ouest s'acheverait heureusement en dix jours, ne dussions-nous même pas faire plus de route à

chaque traite que nous ne venions d'en parcourir dans les dix dernières heures; mais, en approchant d'un roc avancé (Pointe *Beaufort*, du nom de l'habile hydrographe de la marine), d'environ 800 pieds de haut (244 mètres), qui formait la limite septentrionale de la baie, nous y vîmes les glaces flottantes se mouvoir avec une telle rapidité, que nous jugeâmes prudent d'aborder et de tirer le bateau à terre. Je grimpai ensuite avec peine le long des pentes glissantes, dans l'espoir de distinguer du sommet une mer libre et ouverte; mais le premier coup d'œil suffit pour rabattre mes espérances, et un examen attentif, fait avec la lunette, me donna la triste conviction que désormais le moindre progrès en avant exigerait les plus grands et les plus longs efforts. Depuis l'horizon jusqu'à environ deux milles du point où j'étais, la glace brillante et compacte enchaînait solidement les deux rives l'une à l'autre.

La côte de l'ouest était pareillement inapprochable; un coup de vent pouvait bien disperser

la masse entière des glaces; mais rien ne présageait cet événement, et quelques jours de retard suffisaient pour nous mettre désormais hors d'état d'atteindre notre but. Il était, en vérité, bien désolant, après avoir surmonté tant de peines et de fatigues pour descendre cette rivière longue et difficile, de nous trouver arrêtés en un point où, d'après ce que j'avais vu autrefois dans la mer de l'ouest, je ne me serais jamais attendu à pareil mécompte. Je craignais, d'après cela, que nous ne fussions à l'extrémité méridionale d'une profonde ouverture d'où un coup de vent pouvait seul nous dégager.

31 juillet. — Une fraîche brise de la partie du sud s'éleva vers minuit; cependant il se forma une légère croûte glacée sur les flaques d'eau des roches. Au point du jour, la principale masse des glaces était accumulée contre la côte occidentale qui s'étendait à quinze ou vingt milles par notre travers, de là s'enfonçait dans une baie profonde, et se dirigeait ensuite au N. ¼ N. O. où elle se perdait au milieu des

glaces de l'horizon. L'action du vent avait été telle, qu'elle avait repoussé la masse entière de près d'un quart de mille de la côte orientale, y laissant un passage libre d'une longueur de quatorze milles et se dirigeant au N. E. Au-delà nous ne pouvions distinguer aucune terre, excepté un morne bleuâtre dont la base était blanchie par les débris de la glace; il semblait devoir nous conduire encore plus sur la droite.

Nous nous trouvions évidemment dans la partie la plus étroite de l'ouverture; c'était là qu'il fallait traverser. Il paraissait même que c'était le seul endroit où nous pussions le faire en sûreté avec un bateau non ponté, déjà endommagé par les chocs qu'il avait reçus dans les chutes et les rapides. Quoique désireux de pousser le plus loin possible, je ne pus m'empêcher de considérer qu'en suivant à l'est le passage étroit qui venait de s'ouvrir de ce côté, arrondissant le morne et tournant au sud (ce qui s'accordait avec l'esquisse des Esquimaux), je

ne ferais autre chose que m'éloigner de plus en plus de mon but, et je rétrograderais au lieu d'avancer. Ce n'était pas tout; cette route risquait de nous jeter dans des difficultés inextricables, car les coups de vent de l'ouest qui, sur ces côtes, commencent à souffler de bonne heure, pouvaient amonceler dans l'est du pertuis toutes les glaces flottantes et rendre le retour du bateau impossible. Nous n'avions donc rien de mieux à faire que de céder à la nécessité et d'attendre avec résignation de la nature elle-même l'éloignement de cette barrière.

Vers trois heures après midi, il était basse mer, du moins pûmes-nous apprécier sur les bancs un jusant d'environ huit pouces (202 millim.). L'eau était saumâtre et mauvaise; nous nous en aperçûmes par l'inattention de mon domestique qui, accoutumé à remplir sa chaudière dans la rivière ou dans les lacs, en fit de même ici et nous gâta notre thé. — J'obtins une série régulière d'observations intéressantes, particulièrement en ce qui concernait l'aiguille

de Hansteen. Il était fort difficile de la disposer, mais elle se comportait ensuite parfaitement; ses vibrations étaient uniformes et régulières, mais très lentes : l'intervalle entre chacune d'elles allant jusqu'à *trois minutes cinq secondes*. Au contraire, l'aiguille d'inclinaison de Dollond, n° 2, se mouvait plus librement que je ne me rappelai l'avoir jamais vu faire. Je trouvai 67°-41′-24″ de latitude nord; 95°-2′-16″ de longitude à l'ouest de Gr. (97°-22′-40″ de Paris); 6°-0′ de déclinaison occidentale : le thermomètre marquait 72° (22°,2. C.) dans la tente.

1er août. — Dans la matinée, la glace parut s'être rapprochée un peu de l'est; nous n'aperçûmes d'abord aucune ouverture qui pût nous laisser passer de l'autre côté. A dix heures avant midi, je crus distinguer avec la lunette une petite passe portant au N. O. Le bateau fut immédiatement remis à flot, et, par le secours de la voile et des avirons, nous accomplîmes notre traversée en trois heures et demie, après avoir rencontré en chemin une île à laquelle je donnai

le nom de mon compagnon, M. King. Nous abordâmes dans une petite baie que nous supposions appartenir à la côte ferme, non loin de quelques anciens campements d'Esquimaux où se trouvaient quatre puits ou creux profonds destinés à conserver les provisions. Je dépêchai aussitôt un détachement pour examiner l'état de la glace dans une baie à l'ouest, pendant que moi-même, dans une semblable intention, je me dirigeais le long des rochers vers une autre pointe. Le résultat de ces examens confirma toutes nos craintes; la glace était accumulée à perte de vue. Cependant, comme c'était de la glace flottante, il se pouvait qu'un vent de l'ouest y déterminât un chenal intérieur. Malheureusement la brise soufflait du nord-est, en conséquence nous déchargeâmes le bateau et le tirâmes à terre pour le préserver de l'action des glaces. Le chemin parcouru dans cette journée, d'une rive à l'autre, était d'environ douze milles, et l'on doit le considérer comme mesurant la partie la plus étroite de l'embouchure du per-

tuis. La côte y était beaucoup plus basse et beaucoup plus en pente que celle d'où nous venions; mais nous observâmes les mêmes roches nues et en croupe qu'à la pointe Beaufort. Elles différaient cependant en couleur: les dernières étant presque entièrement formées de feldspath couleur de chair claire et de quartz feuilleté, tandis que celles-ci se composaient en totalité de quartz en petits grains, et peut-être de hornblende. Parmi les débris épars sur la berge, je rencontrai, à ma grande surprise, des fragments de calcaire; nous n'avions cependant traversé aucune roche de cette formation.

Le jour suivant n'améliora point notre situation, car le vent de nord-est avait encore plus resserré les glaces contre le rivage. Je fis de nouvelles observations sur l'intensité et l'inclinaison magnétiques; pour l'intensité, je trouvai de moins longs intervalles entre les vibrations : anomalie due peut-être à ce que, dans le premier cas, le lieu d'observation se trouvait

être sur une berge de sable éloignée de 60 ou 70 yards (60 mètres environ) des roches les plus voisines, tandis que, dans le second cas, j'observais à la base du rocher sur lequel nous étions campés. Il faut remarquer cependant que la présence du plus petit morceau de fer suffit pour déranger les aiguilles, surtout dans l'instrument de Hansteen; je pense que même mes boucles de vêtement pouvaient occasionner des différences.

Vers le soir, des hommes envoyés dans l'ouest me prévinrent que nous n'avions pas abouti à la terre ferme, mais à une grande île qui en était voisine. Ils s'en étaient aperçus par hasard en poursuivant deux daims qui s'étaient sauvés à la nage par l'étroit chenal de séparation. Je donnai à l'île le nom de Montréal, en mémoire du bon accueil que nous avaient fait les généreux habitants de cette ville hospitalière.

D'après l'aspect de la glace et d'après un chenal intérieur que j'y remarquai, je commen-

çai à nourrir l'espérance de voir une bourrasque du sud-ouest nous ouvrir une route, quoiqu'il y eût en ce moment des masses compactes devant nous dans la direction que nous devions suivre. Une échelle de marée indiqua 12 pouces (304 millimètres) de montée; la plus grande hauteur de l'eau eut lieu à onze heures quarante minutes avant midi, et la plus basse à sept heures vingt minutes après midi. Il peut y avoir quelques minutes d'erreur, à cause des irrégularités du mouvement des eaux, irrégularités encore accrues par de gros glaçons flottants.

3 août. — J'envoyai des détachements dans toutes les directions pour examiner s'il ne serait pas possible de se glisser le long du rivage parmi les glaces; mais celles-ci étaient trop serrées. Il nous eût fallu les circonstances les plus favorables pour atteindre une pointe pierreuse éloignée seulement d'un demi-mille de nous. Les principales masses de glace n'avaient encore souffert aucune altération, excepté dans la partie de l'est, où un vent de E. S. E.

avait ouvert une partie de chenal dont il était difficile d'assigner le point extrême. La soirée fut employée à lire l'office divin.

La nuit se fit avec une bourrasque de S. S. E. accompagnée d'une grosse pluie, deux puissants auxiliaires pour nous; nous trouvâmes, en effet, le matin, qu'ils avaient fort bien travaillé : la berge était couverte de monceaux de glaces brisées. Mais la mer grossit et nous obligea de porter le bagage et le bateau un peu plus à terre; fatigue qui ne coûta point de regrets, car nous éprouvions une véritable jouissance à voir le dégât que faisaient le ressac et les brisants. Déjà la barrière qui nous arrêtait était réduite à 300 pieds (91 mètres), et nos communications n'étaient en réalité interrompues que par une largeur de 20 pieds (6 mètres); à une heure après midi, ce dernier obstacle disparut : c'était peu après la haute mer (nouvelle lune). Mon impatience ne me permettait pas de demeurer en repos; je me rendis à la partie la plus septentrionale de l'île, à trois

milles, et je pris position sur un rocher d'environ 250 pieds de haut (76 mètres), près de quelques marques d'Esquimaux. De là j'aperçus qu'il s'était fait un grand changement dans la position des glaces depuis vingt-quatre heures. Elles adhéraient encore, il est vrai, aux deux rivages depuis le N. O. ¼ O. jusqu'au N. E. 9° E., et commençaient presque par le travers de notre campement; mais la partie principale et centrale présentait une ouverture de la forme d'un V, s'étendant de dix à douze milles vers le nord et vers l'ouest. Cette vue nous permit d'espérer que la barrière serait forcée aussitôt que l'effet du vent se ferait sentir du côté de la mer.

Afin de détourner l'attention de mes hommes qui, n'ayant rien à faire, s'occupaient déjà des nombreuses chutes et des rapides qu'ils avaient à remonter, s'en exagérant les difficultés au point de déclarer cette tâche impossible, je les envoyai tous à la poursuite d'un bœuf musqué que j'avais découvert par hasard, paissant sous le

vent de roches élevées; ils tuèrent l'animal sans beaucoup de peine. C'était une jeune femelle qui, n'exhalant pas le fumet désagréable des vieux animaux, fit les frais de deux repas délicieux. M. King, de son côté, tua un phalarope à gorge rouge; on n'en avait encore trouvé que deux de cette espèce dans un marais près du rapide du Rocher. L'île était, pour ainsi dire, couverte de pluviers, de phalaropes bruns ou à gorge noire, et d'une sorte de gros canard brun dont le plumage ressemblait à celui de la poule faisane. Ces derniers oiseaux plongeaient sans cesse en veillant sur leur jeune couvée qu'ils défendaient courageusement contre mon chien demi-terrier dont les attaques soutenues demeurèrent cependant sans succès. On voyait aussi des oiseaux de neige blancs et noirs, des oiseaux siffleurs, des goelands, des hirondelles de mer, des grues brunes, et des loons ou plongeurs du nord. La température d'un canard, au moment où on le tua, fut trouvée de 108° (42°,2. C.), tan-

dis que la température au fond de l'eau, sur du gravier gelé, à 22 pouces (559 millimèt.) au-dessous de la surface, était à 37° (2°,8. C.)

5 août. — Le temps fut sombre et la pluie continuelle; une bourrasque occasionna un fort ressac qui rejeta sur la berge plusieurs débris de goemon. Je retournai à ma station sur la colline, où je me réjouis en voyant un espace d'eau libre plus grand qu'auparavant, quoiqu'à l'horizon, dans une partie dont j'estimai la largeur à vingt-cinq ou trente milles, les glaces s'étendissent d'un rivage à l'autre. Cependant la bourrasque avait complètement dégagé le chenal situé entre l'île Montréal et la terre ferme; j'attendis alors avec impatience que le temps se calmât un peu; j'avais hâte de profiter de l'embellie du temps, car c'était beaucoup dans notre position que de gagner un mille. La mousse et une espèce de fougère dont nous nous servions pour allumer du feu étaient si imbibées de pluie, qu'elles ne pouvaient s'enflammer; il nous fallut donc renoncer au luxe

d'une tasse de thé chaud qui nous aurait fait tant de bien. Nous fûmes réduits à l'eau et au pemmican, nourriture assez satisfaisante, sans doute, mais dont nous étions si rassasiés que nous nous contentâmes de la moitié de notre ration ordinaire.—A dix heures du soir, le vent s'était apaisé et la houle avait tombé. Malgré l'aspect des nuages qui promettaient plutôt une tourmente qu'un temps calme, je ne voulus pas laisser échapper cette occasion, et le bateau fut mis à l'eau. Nous arrondîmes la partie sud-ouest de l'île pour éviter les roches et les écueils qui l'encombrent à la pointe nord, où nous eussions été fort en danger dans le cas d'une raffale soudaine. La marée montait et nous était contraire; survint un brouillard du sud, froid et humide, qui nous enveloppa de ténèbres. Après avoir dépassé une ouverture très étendue qui fut regardée comme une baie, et que nous baptisâmes du nom de l'honorable capitaine Elliot, de l'amirauté, nous mîmes à la voile; et, à minuit, nous nous trouvâmes à l'op-

posé de notre campement. En ce moment nous ne distinguions pas une seule glace devant nous; aussi les hommes encouragés forcèrent sur leurs avirons pour gagner une raie bleue fort éloignée, qui nous paraissait être la terre; mais nous avions tous été, sans doute, dupes d'une illusion d'optique, car, dans un quart d'heure (telle est l'incertitude des calculs humains!), nous nous trouvâmes embarrassés dans des glaces flottantes qui n'étaient que l'avant-garde de masses plus compactes. Nous essayâmes de débarquer, mais les battures de la côte nous en empêchèrent jusqu'à deux heures et demie avant midi; nous ne pûmes aborder alors qu'après bien des fatigues et des dangers. On déchargea le bateau et on le monta au-dessus de la laisse de haute mer.

Le temps, quoique calme, était sombre et incertain; il tomba une grosse pluie. Je raffraîchis mes hommes d'un verre de grog, et j'ordonnai à Mac-Kay, Sinclair et Taylor, trois marcheurs déterminés, de suivre à pied la côte

aussi loin qu'ils pourraient. Je les laissai libres de revenir au bout de vingt-quatre heures ou de s'absenter plus long-temps, selon qu'ils jugeraient possible au bateau de gagner plus avant. Ils devaient prendre note de l'état de la glace, examiner avec soin la nature du sol et la direction que prenait la terre de l'ouest; car de leur rapport dépendait l'exécution d'un plan que je méditais depuis quelque temps, comme une dernière ressource dans le cas où nous nous trouverions définitivement arrêtés.

A la fin de la journée la pluie tombait à torrents, et mettait la fougère hors d'état de prendre feu. Ce qui nous causait le plus de peine, c'était de voir la glace flottante dériver de nouveau dans le sud et s'accumuler dans le chenal que nous venions de passer. Dans les moments où le soleil perçait l'atmosphère chargée de pluie, nous avions la douleur de voir l'étroite passe sur laquelle se fondaient nos espérances se changer en un champ de glaces solides. On ne put distinguer qu'une seule fois

la côte de l'est; une pointe voisine de nous et à peine visible reçut le nom du capitaine Duncan, sous lequel mon ancien ami et compagnon, l'infortuné M. Hood, avait servi sur le navire de l'État le *Liffey*.

Les trois hommes qui avaient été envoyés à la découverte arrivèrent tard dans la nuit, harassés et abattus. Le pays qu'ils avaient parcouru était très plat et si marécageux qu'à chaque pas ils s'enfonçaient à mi-jambe, et se seraient sans doute enfoncés bien davantage sans la terre gelée et les morceaux de glace inférieure qui leur offraient un point de résistance. La journée n'avait pas été favorable à la vue; mais d'un point peu élevé, éloigné de quinze milles, ils avaient pu reconnaître que la côte tournait à l'ouest vers de hautes terres bleuâtres, semblables à des montagnes, où il paraissait exister une eau libre. L'atmosphère trop chargée ne leur avait pas permis de s'assurer si cette étendue d'eau appartenait à la mer, ou n'était qu'un lac intérieur. De ce

même point ils avaient compté trente à quarante campements d'Esquimaux ; plus loin ils en avaient aperçu d'autres ; d'où l'on pouvait inférer que ce peuple fréquente cette place dans l'hiver pour y prendre des veaux marins. Ils avaient aussi entrevu, mais une fois seulement, la côte orientale : elle était couverte par les glaces qui s'étaient amoncelées aussi sur la grève occidentale tout le long de la route qu'ils avaient suivie. Ils avaient tué trois daims, dont ils n'avaient pu faire cuire aucun, faute de bois sec.

7 août. — Après une grande averse le soleil reparut, et un vent frais de S. S. E. repoussa d'épais nuages noirs vers le nord. Ce changement de temps détermina une séparation soudaine entre les glaces flottantes, d'où s'ensuivit dans la masse un mouvement général qui me fit espérer que je pourrais gagner la pleine mer. Mais la pression extérieure avait presque fait sortir hors de l'eau la glace, qui bordait le rivage, et nous eûmes toutes les peines du

monde à nous frayer un passage au travers des blocs en partie échoués. Ce travail n'était pas achevé à deux heures après midi; le vent étant alors devenu favorable, nous hissâmes les voiles, qui nous firent courir près de cinq nœuds à l'heure.

Je donnai le nom du capitaine Bowles à un promontoire remarquable, situé dans l'est à une si grande distance qu'il paraissait bleu. Nous l'avions déjà aperçu de la pointe Beaufort. En quelques heures tout l'espace intermédiaire s'était complètement nettoyé de glaces. La promptitude avec laquelle cette disparition avait eu lieu étonnait tellement nos hommes, témoins pour la première fois des phénomènes habituels aux mers polaires, qu'ils ne pouvaient en croire leurs yeux.

D'une petite île rocheuse que nous laissâmes à notre gauche, je fis gouverner sur une pointe basse et sablonneuse que je nommai Pechell, d'après le baronnet de ce nom. La végétation, de plus en plus chétive à mesure que nous

avancions, ne consistait ici qu'en touffes de gazon éparses. La côte de l'ouest était si plate qu'une butte isolée de six ou huit pieds formait une marque trés reconnaissable. La côte de l'est, au contraire, hardie et montueuse, semblait défier les tourmentes dont le voisinage du pôle la menaçait; la chaîne des hauteurs n'en était cependant pas d'une grande étendue, car au bout de seize milles elle se terminait par un renflement marqué sur la carte sous le nom de Morne Hutton-Browne (*Bluff*), et par un cap avancé qui reçut le nom de feu le sous-secrétaire d'État des colonies, M. Hay, l'un des plus zélés promoteurs de l'expédition, ainsi que de toutes les recherches géographiques. C'était l'extrémité septentrionale de la côte de l'est, dont la configuration s'accordait parfaitement avec l'esquisse que les Esquimaux m'avaient tracée; mais à partir de ce cap on perdait toute trace de terre. Il est à supposer que la côte tourne alors brusquement vers le sud et vers l'est. Vers huit heures après midi nous attei-

gnîmes les glaces flottantes, où nous nous engageâmes, dans l'espoir de trouver un passage autour d'une île basse, située devant nous à un ou deux milles, et dont l'extrémité nord nous cachait une autre terre dans cette direction; mais nous fûmes obligés de gouverner vers cette île et d'y aborder après beaucoup de fatigues, et non sans avoir couru grand risque d'être *pincés* entre les glaces. Je me dirigeai aussitôt vers une butte de sable élevée de dix pieds (trois mètres), à environ deux milles et demi de la berge. Autour de moi s'étendait une plaine irrégulière de sable et de pierres, dont la stérilité eût rappelé les plaines brûlées de l'est, sans un petit ruisseau qui, par ses sinuosités, en rompait un peu la monotonie. Du haut de la butte je distinguai une baie profonde gisant au sud-ouest, laquelle finissait du côté de l'est à la pointe sablonneuse de notre campement (pointe Ogle, d'après le vice-amiral de ce nom), et qui, du côté opposé, se terminait à une autre pointe gisant au O. N. O. La terre

qui environnait la baie était bleue et haute, fort encombrée par des glaces qui s'y montraient d'une extrémité à l'autre, et s'étendaient au nord jusqu'à l'horizon. Il me resta cependant encore une lueur d'espérance à la vue des lignes d'eau libre qui sillonnaient la surface de ce champ glacé, et faisaient l'effet des ombres du soir sur un lac brillant.

La pluie tomba toute la nuit, et le matin se fit avec un brouillard épais et humide. Pour comble de chagrins, nous vîmes les glaces s'accumuler sur la côte. Un peu après midi, éclata une tourmente mêlée d'éclairs et de tonnerre, la première que je me rappelasse avoir vue par une aussi haute latitude. Les patrons allèrent deux fois examiner l'état de la glace à la pointe Ogle. Cette pointe est séparée de la terre-ferme au moment de la haute mer, et s'y rattache, à mer basse, par un étroit sillon de sables et de pierres. Vers le soir, le vent, remontant vers le nord, menaça d'entraîner de notre côté les glaces flottantes du large de manière à nous

ôter la faculté de nous mouvoir d'un seul pouce. Pour éviter ce danger, je résolus de m'avancer à la gaffe, au travers de la glace, vers la partie la plus étroite du petit isthme qui réunissait l'île à la terre-ferme, de faire ensuite un portage du bateau et du bagage pour atteindre le côté ouest de l'isthme, où se trouvait une passe conduisant à une terre éloignée dans l'ouest. Mais ce projet ne put être exécuté à cause des dimensions des pièces de glace, d'ailleurs étroitement soudées les unes aux autres. Quoique le thermomètre fût à 42° (5°, 6. C.), cependant le temps était humide et froid; et malheureusement nous ne pouvions allumer de feu. Durant la nuit, on mit des hommes de garde pour veiller sur les mouvements de la glace; dans le même but, les patrons ne firent qu'aller et venir les uns après les autres; mais ce fut en vain : la glace demeura fixe, quelques fragments entrèrent même dans notre havre; le temps se maintint froid, et la pluie continua à tomber sans la moindre interruption. Ce mauvais temps et l'absence de

nourriture chaude, m'alarma relativement à la santé de l'équipage. L'un des hommes (Mackenzie) eut pendant quelques jours des gonflements et des enflures qui le mirent hors d'état de faire son service, et l'empêchèrent de se mettre à l'eau, ce qui était encore pire pour nous. Heureusement, aucun autre ne se plaignait encore.

Je me rendis de nouveau à la butte, à travers une sorte de sable mouvant. J'aperçus cette fois, dans le sud-ouest, un point élevé qui paraissait être une île. Au nord et à l'ouest on ne voyait que de la glace; mais, droit à l'est, je distinguai une eau libre et une petite île. Au sud, la glace flottante se montrait de tous côtés, et le vent qui était descendu de quelques quarts dans l'ouest, l'avait déjà serrée contre la côte.

Pour occuper les hommes, je les envoyai chercher de la fougère et de la mousse; mais quoiqu'ils se répandissent dans toutes les directions jusqu'à la distance de dix milles, ils revinrent sur le soir sans en avoir trouvé un brin.

A deux heures après midi, la pluie reprit avec violence, et ne discontinua pas avant midi du jour suivant (10 août); elle fut alors remplacée par un brouillard. Toutefois, une grande partie de la glace avait disparu; le bateau fut aussitôt chargé, et nous nous dirigeâmes sur l'île; mais il ne s'y trouvait pas de chenal par où nous pussions gagner dans l'ouest; nous fîmes un portage. Les bancs de sable s'étendaient au large à plusieurs centaines de pas, et la glace, du côté de la mer, paraissait repoussée par un violent courant de l'ouest qui faisait monter sur le rivage les morceaux les plus légers : cet encombrement, réuni aux dangers des écueils, nous embarrassait outre mesure; cependant, en repoussant un bloc de glace par ici, traversant en zigzag plus loin, nous réussîmes à avancer d'un mille. Là nous fûmes arrêtés; il fallut de nouveaux efforts : on guéa, on souleva l'embarcation par-dessus les écueils, jusqu'à ce qu'enfin on ne trouvât plus d'eau que jusqu'à la cheville : force fut alors de

camper. Nous sondâmes sans succès d'autres passes. La température de l'eau n'était qu'à 37° (2°, 8. C.); il soufflait une fraîche brise de nord-ouest; la glace avait envahi la berge; les hommes avaient tous leurs membres engourdis; le lecteur apprendra donc sans étonnement que ces pauvres gens s'abandonnèrent alors un instant à quelques plaintes sur la dureté de leur service, et certes il ne se sentira point le courage de leur en faire un crime. — Le bateau était à peine halé à terre que la brume s'épaissit, au point de ne pas laisser voir à plus de cent pas. Trois personnes allèrent cependant à la recherche des combustibles, et les autres s'assemblèrent pour lire l'office divin.

Le terrain de notre campement était couvert de petites coquilles bivalves ressemblant à des pétoncles; d'innombrables ruisseaux d'eau fraîche descendaient de la partie haute dans toutes les directions. Vers huit heures après midi la pluie recommença, sans que le brouillard diminuât le moins du monde, et le vent de nord-

ouest fraîchit; nos hommes revinrent. « *Qu'avez-vous donc là?* dit quelqu'un. *Un morceau du pôle-nord* », répond-on en riant. A ces paroles, M. King et moi nous sortons aussitôt de la tente, et nous voyons une pièce de bois flotté longue de 9 pieds ($2^m, 7$), sur 9 pouces de diamètre (76 millimètres), avec quelques autres morceaux plus petits et un débris de Kieyack. — Lorsqu'on scia la pièce de bois, je m'aperçus qu'elle était à peine imbibée d'eau, preuve qu'elle ne flottait pas depuis long-temps. C'était un morceau de pin, de l'espèce qui n'a pas de nœuds; j'en conclus qu'il provenait des parties supérieures du pays aux environs du Mackenzie; à cet égard, je me trouvais le plus compétent de notre troupe, car je me rappelais fort bien la nature du bois flottant à l'ouest de ce grand fleuve, et l'épave que nous avions sous les yeux y ressemblait parfaitement.

Je remerciai vivement le ciel de l'envoi de ce trésor inattendu, non pour la nourriture chaude dont nous avions enfin, après tant de jours de

privation, la possibilité de nous réconforter, mais pour les conclusions géographiques que je pouvais en tirer. J'y voyais une preuve incontestable de l'existence d'un courant venant de l'ouest le long de la côte située à notre gauche; par conséquent nous étions arrivés à la grande côte de la mer; car c'est un fait bien connu de tous les officiers des deux expéditions de sir John Franklin, que l'absence du bois en dérive a toujours été regardée comme démontrant infailliblement qu'on s'écartait de la grande côte et qu'on s'égarait parmi les îles et les ouvertures; cela eut lieu ainsi dans l'ouverture Bathurst, où l'on ne trouva pas une seule épave, parce qu'il n'y existait pas de courant.

11 août. — Une fraîche brise de sud-ouest nous faisait espérer que la glace du rivage serait emportée au moment de la haute mer; nous fûmes donc amèrement surpris de la trouver encore plus serrée et empilée. Cependant le temps s'éclaircit un peu, et le soleil parut pendant quelques minutes pour la première fois

depuis cinq jours. Nous pûmes distinguer dans le nord deux îles, dont l'extrémité à gauche reçut le nom de mon intrépide ami le capitaine James Ross; entre elles et un morne gisant au N. N. O., on ne distinguait que des glaces. Les deux îles s'avançaient cependant vers l'extrémité sud du morne, laquelle formait une pointe et paraissait limiter une baie. Quant à nous, il était absolument impossible d'aller plus loin; je commençai à perdre l'espoir de voir une bourrasque de sud-ouest dégager les glaces et nous offrir la chance de gagner encore un peu en longitude. — M. King trouva d'autre bois flottant; il vit aussi un bœuf musqué, et la plus grande partie des vertèbres et des côtes d'une baleine gisant sur la plage; des fragments furent ramassés près de notre campement. La haute mer eut lieu à trois heures quinze minutes après midi (nous étions à la fin du premier quartier de la lune).

Le lendemain matin, la glace se trouvait tellement pressée qu'elle s'entassa en blocs perpen-

diculaires sur plusieurs milles d'étendue; elle présentait alors l'aspect d'une arène semée de pierres de champ ou d'un magnifique stonehenge (1). En même temps tout le rivage en fut couvert sur des espaces immenses. Nous étions emprisonnés de manière à ne pouvoir faire un pas de quelque côté que ce fût; voyant cela, j'expédiai un détachement muni de lunettes et de compas pour faire des relèvements dans l'ouest, et je m'occupai, durant leur absence, de l'inclinaison et de l'intensité magnétiques.

En disposant les instruments dans le méridien, je fus frappé du désaccord des diverses aiguilles relativement au nord magnétique: celle de Dollond que j'employais alors était une barre légère; elle marquait plusieurs degrés à l'est de celle qui portait un carton ou tout autre poids. Je fus d.bord enclin à suspecter son exactitude; mais considérant sa légèreté, le peu de temps durant lequel elle avait été mise

(1) Monument antique à six milles de Salisbury; on y voit des pierres d'une grandeur énorme.

en comparaison avec les autres, la délicatesse des pivots, enfin sa constance à revenir au zéro, dans les divers essais, j'en conclus à la fin qu'elle devait marcher avec exactitude, et je me mis à faire mon observation. — L'aiguille ayant sa face tournée vers la face de l'instrument, se balançait plus librement dans le sens est et ouest que dans le sens nord et sud : dans cette dernière position, elle était paresseuse et se mouvait par saccades comme si elle eût été soumise à l'action de deux pouvoirs, tandis que dans la première position son mouvement était doux et aisé. Quand l'aiguille fut retournée, la différence devint encore plus sensible, et dans un cas on ne trouva pas le même nombre de vibrations. Je ne saurais assigner aucune cause accidentelle à cette déviation étrange; dans cette expérience particulièrement, il n'y avait pas une parcelle de fer ni de substance métallique à moins de trois cents pas de la tente; car, ayant remarqué dans d'autres circonstances le danger de tenir seulement un couteau de

poche au voisinage du lieu d'observation, j'avais éloigné même les chronomètres et j'avais ôté mes boucles. — Ayant obtenu l'intensité verticale et ensuite l'inclinaison, qui s'accordait mieux que je ne m'y attendais, j'essayai l'aiguille de Hansteen n° 3 pour la force horizontale; mais j'éprouvai mille embarras pour la disposer dans son méridien, qui différait beaucoup de l'autre. Lorsqu'enfin j'y fus parvenu, je l'écartai d'un côté jusqu'à 20°; l'intervalle de dix vibrations fut irrégulier, variant de 3′-50″ à 3′-45″. Lorsqu'elle se fut arrêtée à son zéro cinq minutes après, je trouvai que le point où elle se fixait s'était mû de 6° vers l'est, s'approchant ainsi de l'aiguille de Dollond. J'attendis encore quelques instants, durant lesquels elle se tint stationnaire, et je recommençai une nouvelle série à partir de ce nouveau zéro : le résultat ne fut guère plus satisfaisant que le précédent; et en définitive, au lieu de s'arrêter à ce nouveau zéro, elle retourna au premier. Si ce n'eût été la différence entre ces deux points,

c'est-à-dire l'arc compris entre les deux zéros, j'aurais attribué, sans doute avec raison, la différence apparente dans les intervalles des vibrations, à ce qu'il manquait un index ou une échelle pour déterminer l'instant précis où l'aiguille revenait sur elle-même : elle était en effet si endormie qu'elle semblait s'arrêter net au bout de chacun des arcs, ce qui mettait l'observateur dans la plus perplexe incertitude, bien qu'il fût armé d'une bonne loupe. Afin de décider entre les deux zéros, je fis une autre série d'expériences avec l'aiguille en losange, elle donna pour le nord une différence de 22° avec l'aiguille de Hansteen, s'accordant parfaitement, à cet égard, avec celle de Dollond. La délicate boussole de poche dont m'avait si gracieusement honorée S. A. R. la princesse Victoria, me rendit en ce cas un service important. Les oscillations de l'aiguille en losange furent, comme à l'ordinaire, moins longues que celles de l'aiguille n° 3 (1′-28″); mais ce qui, dans le cas présent, était beaucoup plus inté-

ressant pour moi, ce fut de les trouver parfaitement régulières dans deux expériences où l'aiguille retourna à son zéro sans la plus légère déviation. — Je dois faire ici une remarque comme observateur, bien que peut-être elle n'ait pas de fondement. En deux occasions, c'est-à-dire au rapide du Rocher et ici, le n° 3 parut être affecté par une cause singulière : la première fois on raclait une chaudière à une distance de 150 yards (137 mètres), pendant que l'aiguille se balançait; la seconde fois on raclait un baril : l'altération provenait-elle de la vibration ainsi produite sur l'atmosphère? je ne me hasarderai pas à l'affirmer. Néanmoins dans les expériences, pour empêcher que mon haleine ne tombât sur l'instrument et ne s'opposât à son mouvement de rotation, je jugeai nécessaire de tenir ma main sur ma bouche.

Durant cette journée, il ne se manifesta rien dans la glace qui nous présageât une prochaine délivrance; nous n'avions pas de feu;

nous manquions presque d'eau fraîche, malgré la précaution qu'on avait de remplir les barils à tous les petits ruisseaux à peine visibles qui coulaient lentement sur le sable. Comme nous étions à la fin du premier quartier de la lune, nous portions bien souvent nos regards vers le ciel du côté du vent, dans l'espoir de découvrir quelque présage d'un temps plus favorable; à la fin, un rayon de soleil perça à travers les nuages, et sécha un peu nos vêtements froids et humides; cela rappela la gaieté et l'espoir parmi nous; mais bientôt les nuages noirs s'amoncelèrent de nouveau, le soleil se cacha derrière les glaces du nord, et tout redevint froid et humide comme auparavant.

Le détachement envoyé en exploration revint à onze heures après midi; il avait eu beaucoup de peine à suivre la terre pendant quinze milles; il avait rencontré une colline verdâtre haute de soixante-dix à quatre-vingts pieds; c'était une sorte de phénomène dans ce désert

de sable si plat. Je la nommai mont Barrow, d'après sir John Barrow, baronnet, dont le nom est inséparable des découvertes modernes dans les régions polaires. Du sommet de cette hauteur on avait la vue d'une grande ouverture, large de quinze milles, et dont les gisements extrêmes étaient à quinze milles au S. O., et à trente milles au N. N. O. Elle était bordée à l'ouest par une terre basse d'alluvions qui partait du pied d'une rangée bleue de montagnes venant du sud, et se terminant à un morne à une distance fort éloignée.

Parallèlement à cette ouverture courait une crête de terres hautes dont l'angle nord-ouest était précisément à l'opposé de notre campement; l'élévation allait en décroissant vers le nord; à l'exception des parties où il y avait des roches isolées et de grosses pierres, tout le terrain inférieur était si plat qu'avec une lunette on pouvait découvrir facilement, à perte de vue dans le nord, un brouillard blanc suspendu sur une ligne bril-

lante de glaces. Je donnai à ce point extrême à l'ouest le nom de mon digne ami et de mon premier compagnon, le docteur Richardson, de la marine royale, dont plusieurs opinions touchant le cours du Thlew-ee-Choh et l'embouchure de ce fleuve dans la mer se sont trouvées singulièrement exactes. La pointe sud près du mont Barrow a reçu le nom de l'amiral sir Robert Hardy. On ramassa un petit morceau de bois en dérive; ce fut le seul combustible qu'on découvrit, quoique deux daims trottant sur le sol parussent aller en quête de nourriture.

13 août.—Le matin nous ramena l'ennuyeuse pluie, qui était, en quelque sorte, devenue pour nous une chose de règle; nous eûmes quelque lueur d'espoir à la vue d'une étroite passe qui s'ouvrit, sans que nous en pussions deviner la cause, entre la principale masse de glaces et les glaçons attéris; nous nous préparâmes aussitôt pour partir au moment de la haute mer; mais le vent sauta subitement du S. E.

au N. O., et nous cloua encore sur la place. Nous regagnâmes avec chagrin notre triste abri, chacun sans parler, ne répondant que par monosyllabes aux brèves questions indispensables pour le service, et nous préparant encore à passer de notre mieux une longue et ennuyeuse nuit sans repos.

A cinq heures trente minutes après midi, au plein de l'eau, on ne pouvait distinguer plus de dix pas d'eau libre; le thermomètre marquait 42° (5°,6. C.). Vers neuf heures après midi il y eut une embellie dont l'heureux présage fut bientôt détruit par les sifflements d'une brise de E. S. E. qui se changea en bourrasque. Il est à remarquer que la glace, immobile sous des vents de S. S. O., O. et N. E., poussée maintenant comme par magie, commença à dériver au O. N. O. avec une grande rapidité. Cela me convainquit qu'il devait se trouver dans ce dernier gisement un bras de mer ou une ouverture très profonde, capable de recevoir toute l'énorme quantité de glace entassée

devant nous; si la dispersion eût continué avec cette vitesse, en peu d'heures le chenal eût été entièrement libre. Quoique la saison fût avancée, cette révolution soudaine ranima nos esprits abattus, et pendant trois ou quatre heures d'anxiétés nous nous livrâmes à mille conjectures sur la possibilité de naviguer librement le long de la côte occidentale; mais nous comptions sans l'inconstance de la brise. En outre lorsque la marée montante mit en mouvement les glaçons attéris sur les bancs de sable, survint un brouillard qui cacha la terre et le ciel : enfin le vent tournant au N. O., porta en pleine côte. La nuit fut froide; le thermomètre descendit au-dessous du point de gelée; une croûte de glace d'un pouce et demi se forma sur les flaques d'eau voisines de la berge.

Un brouillard annonça le matin du 14 août, et nous empêcha de discerner les objets à plus de quatre-vingt-dix pas. La brise s'accrut; elle amena de la mer les bancs de glace qui couraient vers le rivage avec une incroyable

vitesse, et menaçaient d'allonger encore la durée de notre fatigante détention. Il fallait cependant se tirer de là, car il n'y avait rien à gagner en y restant; je donnai ordre de conduire le bateau, entièrement déchargé, le long de petites mares d'eau sur le rivage, de le faire passer par-dessus les obstacles, et de tâcher de retourner à l'île, où nous pourrions remettre l'embarcation à l'eau de nouveau et la lancer dans l'espace libre situé à l'est de la pointe Ogle. Je fus amené à prendre ce parti décisif par suite des symptômes de mauvaise humeur que je voyais poindre et s'accroître chez mes hommes, et de leurs craintes relativement à notre retour. Nous avions déjà l'invalide, dont j'ai parlé; en outre la santé de Sinclair commençait aussi à s'altérer par la succession continuelle du froid et de l'humidité, et par le manque de nourriture chaude et salubre. La joie que manifesta l'équipage en recevant mes ordres, et ses efforts pour surmonter les difficultés extraordinaires qui s'of-

fraient à nous, témoignaient énergiquement du désir qu'il avait de quitter ces funestes lieux. Le bateau, halé et porté, finit par être ramené à l'endroit où nous avions établi notre première station le 9, après quoi les hommes revinrent sur leurs pas à quatre milles de là pour prendre le bagage. Tout fut rapporté sans accident à huit heures après midi, et l'on mit le feu aux barils à eau pour faire une chaudronnée de cacao.

La fraîche brise de N. O. continua presque sans interruption durant la plus grande partie de la nuit; dans la matinée du 15 août, le temps devint calme, et la glace se reporta dans le sud. Je retournai à mon ancienne butte, et je vis des masses de glaçons flottants amoncelées jusqu'à l'horizon, derrière lequel apparaissait une brillante *blancheur* tirant un peu sur le jaune: c'était dans la direction du renflement du N. N. O. que j'appelai Pointe Maconochie, d'après le capitaine dont j'ai mentionné précédemment le zèle pour tout ce qui concerne la science géogra-

phique. Au nord, on apercevait encore les deux îles dont j'ai déjà parlé; leur extrémité orientale reçut le nom de Pointe Booth, d'après l'honorable sir Félix Booth, dont tout le monde connaît le dévouement en faveur des découvertes dans les mers polaires; elles paraissaient être d'une étendue considérable. Au N. E., c'étaient de l'eau et de la glace, et par derrière cette teinte d'un gris foncé qui a reçu le nom de *ciel d'eau* (sky water). A partir de l'est jusqu'au cap Hay, s'étendait une mer ouverte avec une seule île gisant à l'E. ½ S. E. Je lui donnai le nom de Ripon, en l'honneur du comte Ripon sous les ordres de qui j'ai eu l'avantage de servir. La seule barrière qui nous séparât de l'eau libre consistait en un champ de glaces d'environ cinq cents pas de large, lequel, pressé contre le rivage, nous empêchait de nous mouvoir.

L'apparence des terres, la marée qui, à ce que je pus en juger, venait de l'ouest, le bois flottant et la carcasse de baleine, me font

penser qu'il existe un passage entre la pointe Maconochie et la pointe James Ross. Je n'oserais décider que l'espace de mer libre au nord-est se rattache en quelque endroit au golfe occidental du capitaine sir John Ross; mais il me semble que le dessin des Esquimaux, le brusque point d'arrêt du cap Hay, et la mer libre qui s'étend à partir de ce cap, donnent de fortes probabilités à l'existence d'un chenal au sud conduisant à l'ouverture du Prince Régent.

Si je n'eusse pas connu le retour du capitaine Ross, et qu'il m'eût fallu plutôt aller dans l'est que chercher un passage à l'ouest, je crois qu'aucun obstacle ne m'eût empêché de le faire. Nous eussions été amenés par cette route plus près du *Victory*, et ainsi, avec l'aide de la Providence, nous eussions pu accomplir quelque chose du but primitif de notre expédition.

Je n'essaierai point de peindre l'état de mes sensations lorsque je me vis repoussé de tous côtés. Quand on est bien préparé à rencontrer des obstacles et à subir des revers, on ne se

laisse pas abattre long-temps sous le poids des incertitudes et des difficultés, on se relève toujours au premier rayon d'espérance; mais ici il fallait s'arrêter vaincu par une insurmontable nécessité : toutes les ressources étaient épuisées; la glace nous pressait de toutes parts et les brumes continuelles nous enveloppaient.

Personne, plus que moi, ne regrettera de voir l'incertitude et le doute planer encore sur la question d'un passage le long de la côte jusqu'à la pointe Turnagain; cependant si quelqu'un pensait que le résultat de nos travaux est inférieur au but de l'expédition (ce qui serait certainement une opinion injuste), qu'il réfléchisse sur ce qui se passe dans les entreprises ordinaires des hommes, de ceux mêmes qui ont à leur service toutes les ressources de la vie civilisée; n'est-il point vrai que jamais ils n'accomplissent entièrement leurs projets? Combien donc ne doit-on pas éprouver de mécompte dans un climat où les éléments courroucés, semant d'obstacles la route des voyageurs, ont

fini par vaincre les talents et l'énergie des hommes de la trempe de Parry et de Franklin?

Pendant quelque temps je caressai le projet de diviser notre troupe; quatre personnes seraient demeurées près du bateau; les autres, avec M. King, m'auraient accompagné par terre du côté de la pointe Turnagain; mais il fallut y renoncer à cause de l'impossibilité absolue de porter le moindre fardeau sur un terrain où on enfonçait jusqu'à mi-jambe, tout-à-fait dénué de combustible, presque sans eau, et sur lequel des journées entières de marche nous auraient à peine fait gagner quelques milles en longitude; si quelqu'un y fût tombé malade, c'en était fait de lui. Quand je considérais, en outre, la longueur du cours d'eau que nous avions à remonter, les périls des chutes et des rapides, je sentais bien que je ne pouvais plus maîtriser les événements. J'assemblai donc mes hommes et je leur dis que le temps fixé par le gouvernement pour notre retour était arrivé; qu'il ne nous restait plus qu'à déployer

notre pavillon et à le saluer de trois acclamations en l'honneur de sa très gracieuse Majesté, dont le nom devait être donné à cette partie de l'Amérique. Cette déclaration fut, comme on le peut croire, accueillie avec la plus grande satisfaction, et la cérémonie qui couronnait notre expédition fut accompagnée d'une distribution de liqueurs un peu mince toutefois et telle que nous le commandait l'exiguïté de nos provisions.

La latitude de cet endroit est par 68°-13′-57″ nord; la longitude par 94°-58′-1″ à l'ouest de Gr. (97°-18′-25″ de Paris), et la variation (incertaine à cause de la paresse de l'aiguille) de 1°-46′ ouest. Nous étions donc à quelques milles seulement plus sud que la pointe Turnagain.

CHAPITRE XII.

Heureuse influence d'une excursion de chasse sur le moral de l'équipage.—Déménagement des Esquimaux.—Nous leur laissons un sac de pemmican. —Accident arrivé à . bateau.—Inondation du pays. – Nous retrouvons les Esquimaux.—Le sage de la tribu.—Position critique dans les rapides. — Un ouragan. — Aventure d'une souris (Lemming).—Campement au rapide du Bœuf musqué.—Rencontre de M. Mac Leod. — Sort de Williamson.—Les Indiens Couteaux Jaunes.—Campement au lac de l'Artillerie.—Arrivée à la rivière Ah-heldessy.—Départ pour Montréal.—Les Indiens Sauteaux. — Succès d'un missionnaire au Saut Ste-Marie. — Retour en Angleterre.

La glace se détacha assez pendant la nuit pour nous permettre de gagner la pleine eau, et à l'aide d'un bon vent nous avançâmes d'environ vingt milles au sud; pour la seconde fois depuis neuf jours, nous prîmes un repas chaud. Nous aperçûmes trois étoiles.

Durant toute la nuit et la journée suivante, la pluie tomba en abondance; elle était accompagnée d'une brise si forte, que, jusqu'à neuf heures après midi, il nous fut impossible de partir. Enfin, séduits par une éclaircie, nous

entreprîmes de gagner le rivage à l'est. Mais bientôt nous fûmes enveloppés par un brouillard épais qui, après quelques instants, se changea en une forte pluie et nous trempa jusqu'aux os. Nos hommes firent tous les efforts possibles, et cependant nous n'atteignîmes la pointe Beaufort qu'après deux heures du matin.

17 août. — Un vent de N. O. souffla par rafales et avec tant de furie, que nous fûmes obligés de transporter le canot, du lieu où nous l'avions halé, dans un endroit plus en sûreté et plus à l'abri du vent; nous-mêmes nous nous y réfugiâmes contre la violence des grains et contre la neige qui tombait à larges flocons. Le soir, nous lûmes le service divin.

Le temps ne fut pas plus beau le lendemain; le ressac était encore plus fort et les vagues plus élevées. Depuis long-temps j'observais dans mes patrons un abattement, que j'avais d'abord attribué à la nouveauté de leur situation; mais je ne pouvais me rendre compte de la sombre tris-

tesse dans laquelle je les voyais maintenant tous successivement tomber dès qu'ils restaient en repos (je dois en excepter les artilleurs dont la conduite régulière ne cessa de mériter les plus grands éloges). Au point où nous étions parvenus, cet abattement n'était point inquiétant; toutefois, des figures mélancoliques et un temps sombre ne sont pas d'agréables compagnons. Je pensai donc que la plupart des hommes se trouveraient bien d'un exercice qui activerait chez eux la circulation du sang; je les envoyai à la chasse, et je promis de donner à tous ceux qui rapporteraient quelque chose pour souper un verre de grog de récompense. Cette déclaration leur rendit un peu d'animation, ils revinrent après une absence de quelques heures; l'exercice leur avait rendu de la gaieté et des couleurs. Ils rapportaient trois beaux lièvres et deux canards, différents de tous ceux que j'avais vus jusqu'alors. Ceux-ci ressemblaient, pour la couleur, aux outardes du pays; ils avaient le cou noir, le bec noir également, mais plus court

et plus courbé que dans les autres espèces; le plumage autour de la queue et des ailes, sépia foncé, mélangé de gris noir; la gorge d'un blanc sale, et les pattes noires. Nous ne leur trouvâmes aucun goût de poisson, et bien bouillis, ils nous composèrent un excellent plat.

Les rafales de N. O. diminuèrent graduellement dans la nuit, et le 19 nous avançâmes dans la rivière poussés par une brise de l'est. La brise fraîchissant, j'examinais avec une satisfaction presque mêlée de regrets les admirables qualités de notre embarcation, qui, s'il y avait eu un bon passage, nous aurait lestement portés à la pointe Turnagain. Le vent fraîchit beaucoup et nous força de chercher un abri sous le promontoire Victoria; la pluie tombait par torrents, et quoique nous eussions eu la précaution particulière de recouvrir notre tente de la grande voile du bateau, il nous fut impossible de nous garantir. La tourmente, en effet, avait beaucoup plutôt le caractère d'un ouragan que d'un coup de vent ordinaire,

et nous eûmes de la peine à maintenir notre tente debout.

21 août. — Le vent fit place à un brouillard noir et humide, tellement épais, qu'à peine nous fut-il possible de naviguer, en nous glissant le long du rivage, vers l'embouchure de la rivière. Après avoir fréquemment accosté la terre par-dessus les bas-fonds, nous entrâmes dans la rivière l'après-midi, par une grosse pluie, que cependant plusieurs de nos matelots remarquèrent à peine, dans leur joie d'être heureusement sortis des glaces; l'un d'eux, au moment où nous perdîmes la mer de vue, fit sauter son bonnet en signe d'allégresse. Je donnai à la chaîne occidentale des montagnes, qui s'étend jusqu'à la pointe Richardson, le nom de sa très gracieuse Majesté le Roi, aux autres montagnes que nous aperçûmes dans la soirée, celui de Francis Chantrey, esquire, et à la chaîne orientale, le nom de S. A. R. la duchesse de Kent. La nuit fut encore pluvieuse, et après avoir été long-temps arrêtés, nous arrivâmes

au bas de la chute où à notre passage nous avions trouvé les Esquimaux. Ils avaient disparu, et je le regrettai vivement, non seulement parce que j'avais chargé mes poches de cadeaux, mais parce que je désirais faire quelques esquisses de plus, leur montrer le plan des côtes jusqu'au point où nous avions été, et obtenir, s'il était possible, quelques autres renseignements. L'eau dans la rivière avait baissé de trois pieds, et nous fûmes obligés de faire passer le bateau par-dessus une pointe où le bagage fut aussi porté. Après avoir avancé de quatre milles vers une suite de rapides considérables, nous vîmes un Esquimaux sur les collines; bientôt après nous découvrîmes les deux tentes que nous avions visitées précédemment, dressées sur le bord oriental d'un fort rapide dont les remous fournissaient sans doute une ample provision de poisson. Il nous était impossible de traverser sans mettre le bateau en danger, et nous commençâmes deux longs portages, tandis que les naturels nous regardaient avec beaucoup de

sang-froid des hauteurs opposées où ils étaient assis en ligne. Tous nos signes étant inutiles pour les attirer à nous, nous plaçâmes sur une pile de pierres des cercles en fer; nous y attachâmes des rubans de diverses couleurs, et nous mîmes à côté vingt-trois alènes, quinze hameçons, trois douzaines de bagues en cuivre, et deux livres de colliers. Tout cela fut fait sous leurs yeux; ils ne pouvaient guère manquer de comprendre ces démonstrations amicales, et notre intention de les gratifier de ces divers objets. Ma seule crainte fut que le partage de ces richesses, pour eux inestimables, ne devînt une occasion de querelles.

Nous campâmes près du rapide voisin. Le lendemain matin le vent souffla trop fort pour nous permettre de faire route. Les Esquimaux nous examinèrent de derrière les rochers; vers midi, deux d'entre eux portèrent leurs kïeyaks au bord de l'eau, du côté qui nous était opposé; nous supposâmes d'abord qu'ils voulaient traverser, et nous attendîmes en consé-

quence que le vent s'apaisât; mais comme ils ne firent aucune autre démonstration, je laissai un sac de pemmican sur un monceau de pierres, afin de leur prouver d'une manière positive la bonté de nos intentions; puis nous poussâmes au large et gouvernâmes dans le rapide de l'ouest, qui communique avec le lac Franklin dont le peu de profondeur nous donna beaucoup d'embarras; nous parvînmes cependant à remonter à l'aide d'une amarre : les voiles furent ensuite déployées, et quoiqu'il y eût grosse mer dans la partie la plus exposée du lac, l'embarcation ne prit pas une goutte d'eau. Le temps devenait un peu plus beau à mesure que nous rentrions dans l'intérieur; toutefois il pleuvait encore. — Au moment où nous passâmes le rapide, un loup blanc le traversait à la nage tenant quelque chose dans sa gueule.

25 août. — La pluie tomba par torrents; l'eau se précipitait avec tant d'abondance dans la tente qu'un petit chien à demi-noyé ne put se sauver qu'en s'accrochant à mon manteau.

Le vent et le courant étant opposés, nous fûmes obligés de laisser les avirons pour la cordelle, ce qui nous obligea de suivre tous les détours des baies, et, par conséquent, allongea beaucoup notre chemin. Le jour suivant, au contraire, une jolie brise nous favorisa et nous mena au pied des rapides, puis au Mont Meadowbank, dont les deux pentes étaient animées par la présence des daims et des bœufs musqués. Dans l'après-midi nous reprîmes les objets déposés dans la *cache*.—En cet endroit les rives escarpées et couvertes de grands blocs ainsi que de petites pierres arrondies, rendirent très pénible la marche de nos hommes qui tiraient la cordelle; le sol cédait sous leurs pas, ils tombaient à chaque instant ou se nuisaient les uns aux autres. L'eau était si basse que la navigation devint excessivement laborieuse; il y avait des endroits tout-à-fait à sec. Néanmoins nous avançâmes rapidement, et campâmes le soir au rapide du Loup (Wolf rapid).

La brume du jour suivant nous empêcha de

partir avant dix heures du matin. En remontant un rapide le bateau heurta si violemment contre une roche sous l'eau qu'il fut presque défoncé à bâbord sur l'avant. Cependant, en le calfatant avec de l'étoupe et de la graisse, nous pûmes atteindre notre *cache* de deux sacs de pemmican, que nous trouvâmes ouverte, sans doute par les wolverennes. Le contenu, trop avarié par la pluie, ne pouvait nous servir ; nous l'abandonnâmes, après l'avoir recouvert, au profit des premiers individus bipèdes ou quadrupèdes qui auraient la bonne fortune de le trouver. Le bateau fut réparé; et, poursuivant notre route, nous atteignîmes le rapide *Escape,* où nous trouvâmes, auprès d'un daim noyé, un morceau d'aviron brisé dans une descente. Les chutes étaient trop considérables pour que nous pussions les remonter avec notre charge; nous achevâmes tard notre portage à l'extrémité méridionale. Profitant alors d'un bon vent qui se mit à souffler, nous arrivâmes, après avoir repris une autre *cache* parfaitement

conservée, aux chutes Sinclair, dont les rives offraient encore quelques restes de glace, et où le gazon et la mousse n'avaient point perdu leur teinte brunâtre. La saison était fort retardée, car il n'y avait pas une seule baie; et, ce qui était plus surprenant, à peine apercevait-on des moustiques ou des maringouins, preuve que le pays n'avait pas joui d'un été ordinaire. Trois ou quatre bœufs musqués mâles paissaient chacun de leur côté sous le vent des rochers ou des dunes. Notre approche ne les intimida pas; mais leur odeur repoussante les garantit contre nos chasseurs. Vers le soir on vit passer deux loups au grand trot, évidemment à la piste d'un pauvre daim blessé réfugié sur une île à un mille environ de distance. Après un portage, nous atteignîmes le rapide du Rocher. Nous essayâmes d'abord de passer à l'est; mais, voyant que cette passe était la moins bonne, nous reprîmes l'ancienne, et débouchâmes heureusement dans le lac Macdougall à deux heures après midi. Monté sur

le sommet d'une roche, je vis avec surprise que tout le pays était inondé, et que ce qui était à sec ou verdoyant en juillet se trouvait maintenant converti en un vaste marécage.

Nous éprouvâmes beaucoup de difficultés et d'inquiétudes à remonter la longue et dangereuse suite de rapides qui conduit au lac Garry, dont la surface, unie comme un miroir, présentait un contraste frappant avec le vêtement d'hiver qui la recouvrait cinq semaines auparavant. Nous replaçâmes notre camp sur la colline de sable où il avait été déjà établi à notre passage. Nous vîmes là une preuve bien frappante de l'abondance des pluies qui avaient inondé le pays : des champs de mousse d'un seul morceau, détachés en masse, étaient descendus d'une hauteur de soixante pieds ($18^{m},2$), et s'étendaient comme un tapis sur la berge.

31 août.— Nous étions arrivés à cette partie du lac où la glace nous avait enveloppés à notre passage, lorsque nous fûmes frappés de la pré-

sence d'une multitude de marques sur un point où aucun de nous ne se rappelait en avoir aperçu en passant la première fois; on les examina avec plus de soin. Elles étaient fraîchement disposées, et la mousse avait été nouvellement cueillie aux environs. On aperçut bientôt de nombreuses traces d'hommes et de daims sur le sable. Le temps brumeux nous empêchant de bien distinguer les objets, nous côtoyames les bords. Mac-Kenzie crut apercevoir un daim sur le sommet pierreux d'une colline en pente, laquelle se terminait en une pointe où l'on avait élevé récemment des marques; mais nous découvrîmes bientôt que cette créature était un Esquimaux. Deux de ses compagnons se levèrent alors de derrière une roche où ils s'étaient tenus cachés, pensant que notre éloignement leur permettait de se hasarder jusque là. Convaincu qu'ils s'enfuiraient, je jugeai inutile de retourner vers eux, et je continuai; mais au moment où nous nous y attendions le moins, nous nous trouvâmes

auprès de douze tentes entourées d'une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants. Ces derniers commencèrent à hurler et à se sauver en toute hâte derrière les rochers; le reste de la troupe paraissait aussi fort troublé; chacun était armé d'une pique et d'une fronde. Ils nous faisaient avec la main signe de nous retirer; néanmoins nous avançâmes, en relevant, en signe d'amitié, nos bras au-dessus de notre tête; mais à peine fûmes-nous par leur travers qu'ils firent précipitamment retraite du côté des tentes et des rochers. Il nous manquait un interprète pour apaiser leurs craintes, et nous n'avions aucun intérêt à les effrayer davantage; nous nous dispensâmes donc de prendre terre, et continuâmes à ramer lentement. Ils n'eurent pas plus tôt aperçu ce mouvement de retraite qu'un vieillard courut après nous le long des rochers, se tenant toutefois à distance respectueuse; puis il nous commanda de nous en aller en poussant de fortes clameurs, et nous faisant signe de la main comme aupa-

ravant. Il nous suivait depuis deux cents pas, lorsque quelques uns de ses amis, se préparant à l'accompagner, il le leur défendit par le geste dont il se servait envers nous. Nous reconnûmes alors que c'était le sorcier ou l'homme *sage* de la tribu, qui ne tarda pas à imiter le grognement et le mouvement d'un ours, marchant sur ses mains et ses genoux, et se figurant sans doute par cette manœuvre nous forcer magiquement au départ. Le nombre de ces Esquimaux pouvait aller à soixante ou soixante-dix. Nous vîmes seulement quatre Kieyaks. Cette tribu appartenait, je pense, aux Esquimaux qui habitent la baie Wager ou l'ouverture Chesterfield.

1er septembre. — Ayant remonté à la cordelle le rapide qui lie le lac Pelly au lac Garry, nous reprîmes notre *cache* de l'île. Nous passâmes ensuite un autre rapide à demi couvert par des plumes et de vieux bois de saule en dérive. Un troupeau de bœufs musqués et un petit nombre de daims paissaient tranquille-

ment sur les collines de sable, tandis que des oies blanches, brunes, ou moqueuses, voltigeaient et semblaient se rassembler pour émigrer dans le sud.

Le 4, nous fûmes battus par une violente bourrasque de N. O., qui annonçait l'arrivée du mauvais temps. Plusieurs vols d'oies se dirigeaient vers le sud. Il fallut tirer le bateau à la cordelle pendant toute la journée pour remonter seize ou vingt rapides que le manque d'eau rendait fort pénibles à passer; des bancs de sable et des îles apparaissaient de toutes parts et changeaient tellement l'aspect de la rivière qu'il était impossible de la reconnaître. Au centre du rapide du Faucon, l'amarre se rompit et nous jeta dans une position critique: d'où l'issue eût été funeste avec un équipage moins actif; nous nous accrochâmes aux rochers et tînmes bon jusqu'à ce que l'accident eut été réparé. A mesure que nous avancions, les écueils et les barres nous gênaient considérablement: dans une saison ordinaire la navigation

eût été impraticable, même avec un bateau tout-à-fait lège.

6 septembre. — La matinée annonçait un beau jour; le vent était favorable et nous nous attendions à faire bonne route; mais en ces régions, les apparences atmosphériques sont fort trompeuses : après deux heures de navigation, le ciel se chargea de nuages noirs, le brouillard s'éleva, la pluie tomba par torrents, comme si on l'eût versée. L'eau gagnant dans le bateau et menaçant d'avarier nos provisions, nous abordâmes. La bourrasque se changea en tempête, avec rafales et tonnerre. Le feu s'éteignait sans cesse; il fallut toutes sortes d'expédients et surtout une grande dose de persévérance pour le tenir allumé; il est vrai que nous y portions grand intérêt, car nous avions tué un daim gras, et nous étions empressés de faire un peu diversion à notre pemmican moisi, en nous régalant de ce mets fort savoureux quoiqu'il ne fût relevé ni par le sel, ni par aucun de ces ingrédients qui corrigent la fadeur

d'une viande bouillie. La tempête continua à souffler du N. E. toute la nuit; la grande voile fut jetée par-dessus la tente, mais elle ne put nous garantir de la pluie qui filtrait au travers et tombait de toutes parts comme de mille gouttières : à une courte embellie vers minuit, succéda une recrudescence de mauvais temps; la neige se mit aussi de la partie, et dans la matinée du 7 couvrit tous les environs et les revêtit d'un aspect d'hiver. Vers dix heures après midi, l'eau s'était élevée de quatre pieds; le bateau fut pour la troisième fois monté plus haut sur le rivage. Tout le pays était devenu si froid et si humide, qu'une infortunée petite souris (lemming), incapable de lutter contre l'envahissement des eaux qui la chassaient successivement de retraite en retraite, avait silencieusement cherché un abri sous notre tente et s'était blottie à quelques pas d'un chien terrier endormi. Dans une parfaite sécurité, elle léchait son vêtement fourré et promenait ses yeux brillants d'objets en objets comme étonnée

et enchantée de ce domicile nouveau et confortable; mais bientôt les oreilles dressées du chien annoncèrent son réveil; en un clin d'œil le petit animal fut broyé entre les mâchoires de cet ennemi sans pitié.

8 septembre. — La matinée fut sombre; le vent avait tombé; nous fîmes du chemin, quoique le courant fût fort et le temps si chargé que nous avions peine à distinguer le vrai chenal. Vers neuf heures, le soleil perça et sécha nos vêtements trempés. Nous laissâmes derrière nous la rivière Baillie et remontâmes le long rapide où nous avions trouvé les premières marques des Esquimaux; le pays était couvert d'eau des deux côtés. Sur le soir, une bourrasque de N. O. nous amena du grésil avec de la neige, et toutes les criques gelèrent fortement, le matin suivant. Le froid étant devenu excessif, la neige, les rafales, la brume nous empêchèrent d'avancer : l'eau s'était considérablement élevée, les falaises étaient sillonnées de profonds ravins. La plus grande partie de

la journée fut employée à franchir les cascades : rude et périlleuse besogne, que, certainement, on ne se serait point avisé d'entreprendre dans tout autre position que dans la nôtre. Le bateau eut peine à résister aux chocs qu'il reçut ; il fallut le réparer et le calfater pour le maintenir à sec. Nous eûmes beaucoup de neige sur le lac Beechey et assez de vent pour nous arrêter. Nous aperçûmes à quelque distance trois faucons à la poursuite d'une oie blessée et d'un goéland qui semblaient devoir succomber.

Le 15 septembre, nous atteignîmes notre première *cache*, où les lemmings s'étaient introduits et avaient causé du dégât ; sur le soir, nous campâmes à l'extrémité supérieure du rapide du Bœuf Musqué, mais nous n'y trouvâmes pas de traces récentes d'Indiens.

L'année précédente, seize jours plus tôt, les collines environnantes étaient couvertes de daims, et la physionomie de l'été embellissait toute la campagne : maintenant, au contraire,

on ne voyait pas un daim; la plante à thé avait été gelée, les bouleaux nains étaient presque sans feuilles, les saules présentaient un aspect jaunâtre, et tout le pays était revêtu des sombres livrées de l'automne. Cinq bœufs musqués se montraient seuls; toutes les autres créatures animées avaient déserté cet endroit où, l'année précédente, une exubérance de vie éclatait de toutes parts.

Un vent du nord nous amena un brouillard dont l'obscurité ne nous empêcha pas de traverser le lac du Bœuf Musqué, mais nous rendit incapables de distinguer notre route au-delà jusqu'à onze heures avant midi; nous nous trouvâmes alors par le travers de la rivière Glacée presque entièrement encore couverte des glaces qui lui méritent son nom. Nous atteignîmes ensuite le premier portage sur le Thlew-ee-Choh, et le jour suivant (17 septembre), nous rencontrâmes notre ami M. Mac-Leod, qui avait déjà passé plusieurs jours à la baie Sand-Hill avec quatre hommes et deux Indiens. Je

n'essaierai pas de dépeindre la joie que nous éprouvâmes tous de notre heureuse réunion.

M. Mac-Leod nous avait long-temps attendus, veillant avec anxiété sur la route par où nous devions revenir. Après notre séparation en juillet, il avait regagné notre Fort sans autre accident que la perte de deux chiens; puis il s'était rendu au Fort-Résolution pour y prendre quarante sacs de pemmican et d'autres fournitures envoyées de la factorerie d'York. En revenant, il avait établi deux pêcheries (1); ayant ensuite déposé son bagage dans notre fort sous la garde d'un homme de confiance, il s'était dirigé sans perdre de temps vers le Thlew-ee-Choh.

J'appris de lui avec une vive satisfaction la bonne conduite de tous les hommes de son détachement; mais j'eus la douleur de voir se confirmer nos craintes sur le sort de Williamson, dont le cadavre avait été retrouvé et enterré par M. Mac-Leod. Cet infortuné gisait sur

(1) L'une en face de l'île du Renne (Rein-deer); l'autre près de la pointe Keith, à 115 milles du fort Reliance.

le sol, près de son feu. Il paraissait être mort de faim : le découragement dont témoignait déjà toute sa conduite quelques mois avant son congé avait sans doute beaucoup contribué à sa perte. Nous n'avions pu découvrir les causes de sa profonde tristesse; mais il était si misanthrope, que pendant le temps que nous fûmes campés auprès des constructions de notre fort, il ne s'associait point à ses camarades, et s'était bâti une hutte de branches de pin où il prenait ses repas dans l'isolement. Souvent dans le fort de la nuit, lorsque tout le monde reposait depuis long-temps, cet homme extraordinaire restait assis devant sa demeure, considérant fixement d'un œil morne ses tisons mourants. Il ne faisait que peu de service; tous ses camarades le traitaient avec une bonté compatissante et l'appelaient le pauvre David. Ainsi qu'il arrive souvent à ceux qui s'égarent, il fut trouvé tout près de la pêcherie, vers laquelle il paraissait revenir, du moins à ce qu'on put conjecturer d'après la trace de ses pas qui

s'accordait avec celle qu'avaient laissée quelques uns de nos hommes deux jours avant que la glace ne se brisât.

Depuis notre départ, le temps avait été si mauvais, que les Indiens ne se rappelaient pas en avoir jamais eu de pareil; ils avaient souffert de grandes misères, et la famine les avait souvent visités. « Vous ne les reconnaîtriez pas, me dit M. Mac-Leod, à moins qu'ils n'aient repris depuis que les daims paraissent. » Tout le pays au nord et à l'est du grand lac de l'Esclave avait été inondé par la pluie et désolé par la gelée et la neige; il en était arrivé autant l'hiver précédent, qui avait été excessivement doux dans le sud et même sur le fleuve Mac-Kenzie. On pourrait peut-être en conclure que les baies et les ouvertures de la côte avaient été encombrées d'un excès de glace dont l'influence sur l'atmosphère aurait varié avec la localité.

Pendant deux jours, nous eûmes tant de bourrasques, de grésil, de neige, de gelée, que nous ne pûmes bouger; la glace des petits lacs

devint assez dure pour porter le poids des hommes; et j'en profitai pour envoyer chercher du gibier que les Indiens venaient de tuer.

Le 20 septembre il gela rudement le matin, puis vint la neige; mais le vent était tombé et nous partîmes laissant en arrière M. Mac-Leod qui chassait en nous suivant sur les bords des lacs. Après avoir traversé le lac Aylmer sans qu'il se présentât rien de remarquable, nous arrivâmes au lac Clinton-Colden, où nous trouvâmes deux pouces de neige sur les collines. Le froid était si intense que l'eau gelait sur les avirons et sur les bords du bateau; il arriva même qu'un de nos chronomètres s'arrêta : c'était le n° 3093, chronomètre français, qui jusqu'alors s'était montré le plus régulier et le plus constant dans sa marche. Sur le soir, nous atteignîmes le premier rapide de la petite rivière; nous y reçûmes la visite de quelques Indiens Couteaux-Jaunes que nous nous attendions à trouver dans les environs. Ils nous félicitèrent de notre heureux retour sur lequel personne ne comptait à cause

de la rigueur du temps pendant notre excursion. Le vieillard qui était tombé malade dans le Fort au printemps, et qui, par suite de son excessive obstination, s'était attiré le surnom de *vieil entêté*, était couché dans sa hutte, toujours en proie à la maladie; ses douleurs se trouvèrent encore aggravées par la mort récente d'un de ses enfants. Sa famille entière s'était religieusement conformée à la funeste coutume de détruire ses vêtements et tout ce qu'elle possédait; de sorte que ces malheureux n'avaient, pour se couvrir en cette saison rigoureuse, qu'une peau de daim flottante et mal ajustée, jetée sans soin et presque sans utilité sur leurs épaules.

M. King, accompagné de l'interprète, se rendit pendant la nuit à la hutte du vieillard pour lui administrer des secours; il donna aussi des soins à quelques uns des enfants. Après avoir franchi les rapides, nous nous rendîmes nous-mêmes aux tentes pour y recueillir quelques pièces de viande qu'on nous y préparait; je

saisis l'occasion de faire causer avec le *vieil entêté*, seul Indien qui, avec un autre vieillard, connût un peu le pays situé dans le nord. Je lui demandai si de quelque point du cours du Thlew-ee-Choh on ne pourrait atteindre le lac Cont-woy-to ou l'ouverture Bathurst. Il déclina sa compétence à ce sujet; tout ce que je pus en tirer, c'est qu'il y avait dans ces parages deux petits lacs, et que d'innombrables cours d'eau descendaient vers le Thlew-ee-Choh, tous trop rapides et trop remplis d'écueils pour permettre à d'autres embarcations qu'à leurs canots de chasse de s'y hasarder.

Après avoir franchi un autre rapide, nous recueillîmes encore de la viande à notre campement suivant, où s'étaient déjà rendus tous les Indiens du précédent, y compris même le vieillard. Comme ils se tenaient autour de la tente, je leur montrai le plan de la rivière, appelant particulièrement leur attention sur les endroits où il y avait le plus de gibier, afin qu'ils s'y rendissent par la suite en cas de disette, « ce qu'ils

pourraient faire, ajoutai-je, en toute sécurité. » Ils répondirent : « C'est bien ; » mais ils parurent trop indifférents pour me donner à supposer qu'ils eussent la moindre envie de profiter de cette connaissance nouvelle. Ils considéraient cependant avec grande curiosité la longueur et les sinuosités du fleuve, ses chutes nombreuses et les vastes lacs qu'il traverse ; leur attention était particulièrement attirée au moindre mot relatif aux Esquimaux et ils scrutèrent avec les soins les plus minutieux chacun des objets que j'avais reçus de cette peuplade, écoutant dans un religieux silence ce que je racontai de sa conduite pacifique.

La nuit nous campâmes auprès des premiers pins sur la rive occidentale du lac de l'Artillerie. Le matin notre chien chassa un pauvre lemming à demi engourdi de froid. Le premier coup de patte avait aveuglé cette petite bête, qui courait sur la glace le long de la rivière, tandis que le chien, sachant bien que sa victime

ne pouvait s'échapper, la rattrapait de temps en temps et jouait avec elle. Le vieil Indien malade, assis près du feu, prenait un plaisir extrême à cette chasse, et le manifestait par des rires silencieux. Là-dessus je me levai : j'appelai le chien et je pris la souris, que je réchauffai devant le feu; puis, lorsqu'elle eut recouvré ses forces, je la plaçai doucement sur le sable à l'entrée d'un terrier où elle s'enfonça, et où je jetai un morceau de graisse pour lui servir de nourriture. La troupe des Indiens me regardait fort attentivement. Lorsque je leur montrai le vieillard assis à leurs côtés, en leur disant qu'il fallait protéger les infirmes et les faibles, ils saisirent parfaitement l'intention de ma parabole en action sur le chien et la souris, et promirent de s'en souvenir.

Le temps à grains continua; il tomba en outre de la neige; mais, la brise étant généralement maniable, nous hissâmes la misaine. Le 24 à midi nous atteignîmes le Ah-hel-dessy, où nous eûmes la joie de voir des arbres à baies.

Des Indiens campés dans une crique nous firent signe de venir les trouver, mais nous n'en tînmes compte; ils coururent alors après nous pour nous avertir qu'ils avaient de la viande en abondance; je leur dis de l'apporter au fort. — L'affreuse rivière que nous avions à descendre ne présentait qu'une suite de rapides à courir, de portages à effectuer, de cascades à franchir en douceur. Il nous fallut passer beaucoup de temps à des examens préalables, sans lesquels il eût été de la plus haute imprudence d'avancer d'un pas. Les rapides s'accrurent encore en nombre et en difficultés jusqu'à une chute profonde où l'eau tombait perpendiculairement entre des rochers gigantesques dans un abîme immense; je la nommai Anderson. Elle nous arrêta court. Les patrons, ne voulant point se décider encore à reculer devant cette cascade, allèrent à la découverte; mais ils revinrent après avoir vu de nouvelles chutes et d'autres cascades insurmontables. Comme il était de toute impossibilité de trans-

porter le bateau au travers d'un pays montueux et inégal, dont les pentes, revêtues de glaces et recouvertes de neige par-dessus, permettaient à peine de marcher, force nous fut de le laisser là, quoi qu'il nous en coûtât. On le monta sur la grève et on le cacha parmi des saules pour pouvoir l'y venir querir au printemps suivant et l'amener sur des traîneaux. Nous fîmes au même endroit une cache de voiles, de viande et de divers autres objets, dont la majeure partie fut trouvée, dans la suite, détruite par les wolverennes, qui avaient coupé l'amarre de touée en petits morceaux de un à deux pieds de longueur, mis les voiles et prélarts en lambeaux, et rongé les sacs en dispersant les balles qu'ils contenaient. Il n'y a pas moyen de se garantir contre ces animaux; leur force est énorme comparée à leur taille: car la plupart des pierres employées à notre cache étaient si lourdes que deux hommes pouvaient à peine en soulever une à la fois.

Nos gens, chargés chacun d'un poids de soixan-

te-dix livres (31, 5. kil.) commencèrent à se mettre en marche vers le fort, à travers les montagnes, entièrement couvertes de quatre pouces de neige. Les petits lacs et les marais étaient assez gelés pour qu'on pût les traverser.

Nous n'avions pas fait plus de six ou sept milles que nous aperçûmes des nuages de vapeurs au-dessus d'une chute; il nous prit envie de la visiter, et sa vue nous consola tout-à-fait d'avoir renoncé à notre bateau. Du seul point où l'on pouvait en apercevoir une partie nous distinguâmes la rivière, tournant court à un rocher, et tombant dans un bassin supérieur presque caché à nos regards par d'autres roches intermédiaires; de là se précipitait, avec une impétuosité sans pareille, une vaste nappe d'eau qu'engloutissait un abîme de quatre à cinq cents pieds de profondeur (120 à 150 mètres). Cette crevasse paraissait si étroite du point où nous étions qu'il nous semblait possible de la franchir d'un saut; il s'en élevait, à plusieurs centaines de pieds au-dessus de nos

têtes, des nuages de poussière liquide en colonnes épaisses. Mais comme nous ne pouvions, de ce côté de la rivière, distinguer la principale chute, j'y retournai, au printemps suivant, sur le bord occidental. La route pour s'y rendre, que je parcourus en souliers à neige, est excessivement pénible et dangereuse ; indépendamment des montées à pic, et des crevasses que nous eûmes à franchir, il nous fallut ramper le long des rebords étroits des précipices, rendus encore plus glissants par le brouillard glacé qui tombait dessus.

Mais l'aspect de la chute nous paya de tous ces périls avec usure. Au premier abord je trouvai beaucoup de ressemblance avec une vue du havre Smeerenberg, au Spitzberg. La paroi des roches qui formaient l'abîme était entièrement revêtue de glace bleue, verte et blanche, suspendue en stalactites ; elle était en outre sillonnée de cavernes, de fissures et de saillies en surplomb, présentant une variété inimaginable de formes si curieuses et si

magnifiques, que je n'ai jamais rien vu, ni lu, ni ouï qui y ressemblât. L'approche en était excessivement périlleuse; nous ne pûmes voir à notre aise la chute inférieure, à cause de l'avancement des escarpements de l'ouest. A la position la plus basse où nous pûmes parvenir, nous étions encore à plus de cent pieds (30 mètres) au-dessus du lit de la rivière; et celle-ci, loin d'être étroite comme nous l'avions cru à notre première visite, présentait une largeur d'au moins deux cents pieds (60 mètres).

La couleur des eaux passait du vert clair au vert foncé; celle des nuées qui planaient au-dessus était d'un gris clair. Les chutes du Niagara, de Wilberforce dans la rivière Hood, de Kakabikka près du lac Supérieur, celles de Suisse et d'Italie, n'ont rien de comparable à celle-ci pour la magnificence et l'ampleur des effets. L'imposant spectacle de ces masses d'eau, en quelque sorte montagneuses, entraînant mon esprit vers des idées qui s'associaient à d'autres scènes où la nature étale aussi sa splen-

deur, je consacrai à ces chutes le nom de notre célèbre navigateur, sir Edward Parry.

27 septembre. — Nous reprîmes notre voyage de bon matin. En passant par l'endroit où nous nous étions arrêtés le printemps dernier, je fus surpris du ravage causé par les orages de l'été; les plus beaux pins de la forêt avaient été déracinés, et la dévastation était encore plus considérable près du lac. Enfin, nous arrivâmes au Fort-Reliance dans la matinée, après quatre mois d'absence. Nous étions harassés de fatigue, mais notre santé toujours très bonne; il ne nous resta plus qu'à remercier Dieu d'avoir si heureusement échappé aux dangers de notre long voyage. L'habitation était restée debout, mais c'était tout; car elle penchait d'une manière effrayante vers l'ouest, et la vase qui lui servait de mortier avait été entièrement balayée par la pluie; en un mot, on ne pouvait voir une demeure plus maussade et moins engageante. L'observatoire était moins maltraité. Mon canot avait été fendu par la foudre. Hen-

reusement nos effets et la viande que les Indiens avaient apportés se trouvaient à sec dans les magasins. Après trois heures de repos, les hommes s'occupèrent à faire les réparations nécessaires.

Le vieil Indien, qui avait visité la rivière Hoqd dans sa jeunesse, se trouvait au fort; il ne put me donner le moindre renseignement sur la contrée aux environs de l'ouverture Bathurst : car il ne connaissait aucune route par où l'on pût s'y rendre en petits canots. « Mais, disait-il, pourquoi le chef me demande-t-il cela, puisqu'il est le seul qui y soit allé? »

Ceci me désappointa fortement; car de cette enquête dépendait la réalisation d'un projet que je caressais depuis long-temps : je voulais m'assurer si l'on ne trouverait pas une communication entre le lac Beechey et la rivière Back, en traversant les montagnes en droite ligne vers celle-ci, et apportant des matériaux nécessaires pour construire des canots. Mais l'accomplissement de ce projet, sans aucune notion préalable

sur la route, aurait employé une saison ou même deux, outre qu'il exigeait le choix d'un équipage frais et alerte, et un grand surcroît de dépenses. Nous ne savions pas d'ailleurs si nous ne trouverions pas l'ouverture Bathurst encombrée de glaces. En supposant même qu'elle fût entièrement libre, nous ne pouvions compter sur plus de trois semaines de beau temps pour parcourir la distance entre cette ouverture et Pillar Ross ou pointe Richardson. Il ne fallait pas songer à y aller par le Thlew-ee-Choh, car, indépendamment des dangers qu'offre ce fleuve, nous savions quelles difficultés on rencontrait à son embouchure en ce qui touche le passage le long de la côte orientale qui doit être toujours plus ou moins encombrée de glaces charriées par le courant de l'ouest. D'après ces considérations, et sentant que je n'étais pas autorisé à augmenter la dépense d'une expédition dont le but principal avait été si heureusement accompli par la Providence, je renonçai, non

sans beaucoup de chagrin, à réaliser ce projet secondaire.

Il ne me restait plus qu'à prendre les arrangements nécessaires pour passer l'hiver aussi confortablement que possible. Dans la crainte de ne pas avoir assez de vivres au fort pour tout le monde, nos hommes, à l'exception de six, partirent avec M. Mac-Leod pour les stations de pêche; ils transportèrent en même temps plusieurs ballots de marchandises et d'autres objets, devenus inutiles pour nous, à l'établissement de la compagnie au Fort-Résolution. J'y fis ajouter une grande quantité de pemmican pour les besoins de notre expédition lorsqu'elle repasserait dans le pays.

Les Indiens nous apportaient des vivres de temps en temps; et notre ami Akaitcho avec sa suite, malgré son peu de succès à la chasse, contribua aussi à notre approvisionnement. Le nom de ce brave chef est tellement lié à la première expédition de sir John Franklin,

qu'il n'est pas sans intérêt d'ajouter quelques mots à son égard. Ce n'était plus cet Indien actif et grave des anciens jours; mais un homme morose et insouciant que les infirmités gagnaient peu à peu. Il ne lui restait plus que l'ombre de son autorité passée, car, sauf les membres de sa famille, il pouvait à peine se vanter de conserver à sa suite un seul Indien dans ses excursions de chasse pendant l'été. Durant l'hiver cependant, sa tribu se groupait autour de lui comme autrefois.

Les Couteaux-Jaunes avaient été punis de leur conduite oppressive et inconsidérée à l'égard de leurs voisins, les Indiens Esclaves, peuplade inoffensive dont à la moindre dispute ils s'emparaient des pelleteries et des femmes; ils en avaient agi ainsi par pur despotisme, se fiant en leur supériorité bien reconnue. Mais après s'être soumis à ce que leur imposait la barbarie de leurs ennemis, après avoir souffert que leurs femmes et leurs filles fussent arrachées de leur demeure, que leurs jeunes

guerriers fussent plongés dans les chaînes de l'oppression, les Indiens Esclaves, poussés à bout, ne respirèrent plus que la vengeance, et, moitié par trahison, moitié par leur valeur, abattirent dans une seule année l'ascendant que leurs despotes s'enorgueillissaient de posséder. De cette lutte date l'abaissement des Couteaux-Jaunes; leurs chefs les plus renommés et la fleur de leurs jeunes guerriers, en un mot, tout ce qui avait force ou talent, tout fut massacré. Le reste, repoussé des riches pays de chasse qui avoisinent la rivière Couteau-Jaune, s'est mis à errer misérablement sur les hauteurs stériles près du lac de l'Esclave. Ce changement de fortune a semé la méfiance, la crainte et le mécontentement parmi les tristes débris de cette race infortunée, qui ne pourra probablement jamais se relever de l'état de dégradation où elle est tombée; elle est réduite à soixante-dix familles composées pour la plupart d'individus incapables, presque tous âgés, infirmes, décrépits et à la charge du petit

nombre de ceux qui ont conservé leurs forces et leur activité. Pour comble de malheurs, une maladie contagieuse est venue les décimer! Ces Indiens sont entraînés lentement vers une destruction inévitable, à moins de quelque événement presque miraculeux.

Les idées des naturels à l'égard de la création du monde, d'un Dieu, d'une vie future, sont consignées tout au long dans les voyages de Franklin; mais la génération actuelle a oublié presque tout, et n'a conservé que la croyance à un Grand-Esprit qui récompense les bons et punit les méchants. J'avais une fois mis sur ce sujet le camarade de Mandeville, chef chipewyan, et je m'efforçai de graver en son cœur quelques préceptes moraux; il m'écoutait avec recueillement. Quand j'eus terminé, il releva un peu sa tête, et, les yeux baissés, me dit d'un ton bas et solennel: « Les paroles du chef sont » profondément descendues dans mon cœur; » j'y penserai souvent quand je serai seul. Je » suis ignorant, il est vrai, mais je ne me suis

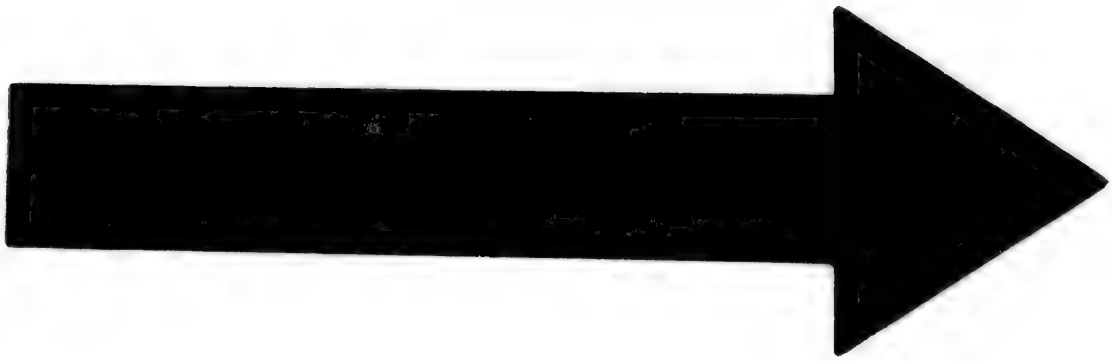
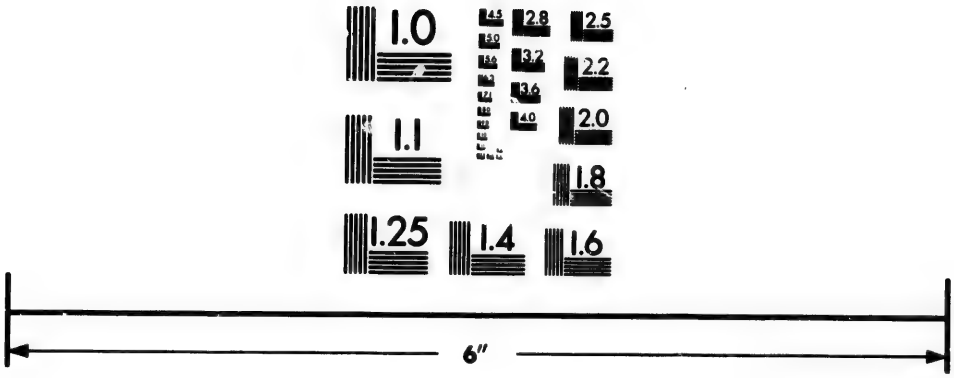


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

» jamais livré au sommeil le soir dans ma hutte » sans avoir imploré tout bas le Grand-Esprit, » le priant de me pardonner ce que j'avais fait » de mal dans la journée. »

Les Chipewyans ne s'associent jamais avec les Couteaux-Jaunes sans de minutieuses précautions. A l'exception de sept ou huit, ils se tenaient tous loin du fort, et les uns n'y venaient que lorsqu'ils croyaient les autres absents. Ces hommes ne manquent point de finesse; je citerai à cet égard le fait suivant : M. Mac-Leod réprimandait l'un d'eux pour s'être pris de querelle avec un Indien appartenant à une autre tribu; après lui avoir montré le danger de ces démêlés interminables, il lui disait que tous les hommes étaient frères et créés par un même Dieu, qui ne faisait point de distinction entre celui-ci et celui-là, mais qui jugerait chacun d'après ses bonnes ou ses mauvaises actions. « Soyez » donc bons et charitables les uns envers les » autres, ajouta M. Mac-Leod, car telle est la » conduite qui plaît au Grand-Esprit. — Vrai-

» ment! répliqua l'Indien d'un air lourd, ces » paroles sont excellentes; mais si le chef veut » nous donner l'exemple dans cette voie qui est » très bonne, pourquoi ne nous montre-t-il pas » que lui aussi craint la colère du Grand-Esprit, » et ne me fournit-il pas un fusil pour chasser? » car ma famille meurt de faim. »

Lorsqu'Akaitcho et les siens vinrent au fort, je leur répétai ce que j'avais dit aux autres Indiens au sujet de la rivière Thlew-ee-Choh, et de la distance jusqu'à laquelle ils pourraient se hasarder sans trouver les Esquimaux; j'ajoutai qu'ils ne devaient pas craindre les clameurs et les gestes menaçants de ceux-ci, qui se montraient pacifiques et inoffensifs après la première entrevue. Akaitcho me répondit alors que le difficile était de se faire comprendre; qu'à cause de cela aucun des siens ne voudrait approcher des Esquimaux. Il manifesta un vif regret de ne m'avoir pas accompagné.

Je leur fis de légers cadeaux, et ils se retirèrent dans l'ouest fort contents. Les Chipe-

wyans se dirigèrent aussi vers Athabasca, et nous laissèrent dans notre demeure froide et solitaire.

Les instruments furent placés dans l'observatoire; les observations météorologiques et autres furent reprises, et nous employâmes notre temps à construire la carte, à écrire notre journal, à faire des dessins. Tous les deux jours nous consacrions une heure à l'instruction de nos hommes; quant au repos du dimanche il fut toujours religieusement observé.

Notre paquet d'Angleterre arriva de bonne heure et allégea un peu l'ennui de nos longues soirées; il renfermait, outre les lettres, des recueils périodiques, et une collection de l'Albion de New-York, gracieusement envoyée par le gouverneur Simpson.

J'avais préparé quelques économies de vivres pour régaler les hommes à l'époque du nouvel an; en conséquence je les fis tous venir des pêcheries avec M. Mac-Leod. La soirée commença par des tours d'escamotage et de cartes.

J'avais fait habiller les acteurs d'une manière analogue à la circonstance : ils portaient de grosses barbes et des moustaches de poil de bison, avec un bonnet de même étoffe; ainsi costumés, leur tournure était si grotesque, et leur inquiétude de se mal acquitter de leurs rôles si plaisante, qu'à les voir seulement on ne pouvait s'empêcher de pouffer de rire. La santé du roi fut portée avec trois vivat. La régalade se composa de gâteaux de mélasse avec de la viande frite dans une espèce de pâte faite d'eau et de farine. Après quoi l'on chanta, l'on dansa, et, pour me servir de l'expression même de mes hommes, « on eut du grog à gogo. » Le fait est qu'ils furent tous fort contents, et je ne l'étais pas moins de les voir en si belle humeur. Peu de jours après ils retournèrent chacun à leurs stations, et le silence régna de nouveau dans notre solitude.

Il se présenta ensuite d'autres visiteurs : messires les loups, maigres et affamés, au nombre de dix-huit. Il nous fallut garder nos

chiens la nuit dans le Fort, car, lorsque tout était tranquille, ces coquins rôdaient autour de la porte. Comme nous observions souvent l'aiguille pendant la nuit, ils avaient pris l'habitude de se tenir à soixante pas de nous, sur les bords du lac ou sur la lisière du bois, mais ils battaient toujours en retraite au premier mouvement. Nous en prîmes deux dans une trappe et en tuâmes un autre avec un fusil à ressort; leurs camarades les dévorèrent si promptement que le lendemain on n'en trouva que les têtes et les jambes. Ils se mettaient quelquefois en embuscade; et deux ou trois couchés sur la glace à peu de distance de nous, essayaient d'attirer nos chiens, qui, en effet, se laissaient parfois tenter à leur courir sus; ils réussirent enfin. Mon petit terrier, qu'ils avaient déjà mordu deux nuits auparavant, courut avec cinq autres chiens à cinquante pas des loups couchés; aussitôt le plus grand de ceux-ci le poursuivit vivement, et, après l'avoir manqué deux fois, le saisit par la nuque et l'em-

porta en toute hâte. En ce moment, je regardai par hasard à travers un des panneaux, et j'aperçus mon pauvre animal dans la gueule du loup; je donnai l'alarme, on lâcha les chiens, et l'on fit une chasse générale. Les loups se contentèrent d'abord de se sauver au petit trot, mais se voyant serrés de près, celui qui tenait le terrier le posa à terre, le reprit de nouveau par le dos, s'enfuit alors d'un pas plus rapide et gagna les bois; il y fut rejoint après une longue chasse par l'interprète et Taylor, au moment où il commençait à prendre sa première bouchée sur mon terrier, en présence des autres chiens, dont il se souciait fort peu et qui n'osaient l'attaquer. Le fusil de l'interprète rata; néanmoins, le loup effrayé se sauva, abandonnant sa victime, qui mourut de ses blessures bientôt après. Dans le cours de l'hiver, nous le rattrapâmes avec quatre autres; le reste de la bande voyant qu'il n'y avait rien à gagner près de nous et ne trouvant pas de quoi manger, finit par disparaître.

Le temps fut d'abord fort dur, mais après le mois de janvier il s'adoucit extraordinairement. J'avais besoin d'effectuer personnellement mon retour par le Canada; je fis disposer, à cet effet, les traîneaux et les chiens au commencement de mars. Je donnai l'ordre à M. King de se rendre au moment favorable avec nos hommes d'Europe, à la factorerie d'York, où il s'embarquerait avec eux pour l'Angleterre dans un navire de la compagnie. Je pris congé de lui, le 21 mars, et je me rendis aux pêcheries pour faire mes adieux à mon digne ami, M. Mac-Leod; puis je gagnai le fort Résolution. Le 10 avril, j'atteignis le fort Chipewyan, où je reçus l'hospitalité de M. E. Smith, facteur en chef de la compagnie.

J'y appris que l'hiver avait été excessivement doux aux environs, ainsi que dans le voisinage de la rivière de la Paix (Peace river), et qu'il était tombé très peu de neige en ces deux endroits. Les tableaux météorologiques tenus sur

les bords de la rivière Mackenzie fournissaient un résultat semblable. Cependant, au fort Reliance, le froid, bien qu'inférieur à celui de l'année précédente, avait été si vif, qu'on ne pouvait se rendre au bois, derrière le fort, sans courir grand risque d'être atteint par la gelée. La plupart de nos gens souffrirent beaucoup dans les trajets des factoreries à l'établissement, tandis qu'un peu à l'ouest le temps s'était maintenu doux et presque chaud. Il est donc évident que le degré du froid dans une localité ne fournit aucune donnée certaine pour les localités voisines.

Vers le commencement de mai, la glace noircit sur tout le lac et entra en décomposition; il se forma d'abord des flaques d'eau, puis un chenal qui s'étendit peu à peu parmi les îles et le long des écueils de la côte. Le 15, apparurent en nombreuses troupes les cygnes, les oies et différentes espèces de canards, avant-coureurs désirés du printemps, gibier de chasse, et nourriture fraîche; suivirent les martins et d'autres

petits oiseaux. La végétation fit aussi de rapides progrès; les anémones vinrent en fleurs; les chatons des saules poussèrent à vue d'œil, et les petites feuilles des bouleaux pointèrent. Plusieurs Indiennes arrivèrent au fort et s'employèrent à recueillir la sève de ces arbres pour en faire un sirop sucré dont elles sont très friandes.

Les patates et l'orge viennent quelquefois à Chipewyan; mais tout avait manqué la saison précédente, sans doute parce que les lieux de culture, trop voisins du lac, étaient exposés aux vents piquants de l'automne et du printemps. En ce moment cependant on faisait une nouvelle tentative.

Le 23 mai, quelques bateaux chargés de pelleteries arrivèrent du poste de la rivière de la Paix, d'où ils portaient une vache et un veau, nourriture de luxe inconnue jusqu'alors à Chipewyan. Peu de jours après, deux messieurs revinrent des établissements de la compagnie les plus éloignés au S. O. des monta-

gnes Rocheuses; ils avaient accompli ce long et pénible voyage partie à cheval et partie en canot. Ils se trouvèrent sensiblement affectés du changement de température; il leur semblait, disaient-ils, passer subitement de l'été à l'hiver.

Un vent piquant de N. E. domina pendant près d'une quinzaine; il amena d'énormes quantités de glaces flottantes qui bloquèrent le chenal. J'étais impatient de m'en aller, mais j'étais retenu par l'absence de l'interprète Thomas Hassel. Il était demeuré volontairement au fort Résolution, en remplacement de l'interprète de cet établissement, qui, étant tombé malade, s'était rendu au fort Reliance, auprès de M. King, dont les bons soins le guérirent promptement. Cependant le temps devint si beau le 28 mai matin, et le chenal se trouvait si libre de glaces, que je me préparai immédiatement à partir avec un autre interprète, que Hassel devait suppléer à son arrivée au fort. Je pris alors congé de M. Smith, dont je suis

heureux de reconnaître ici les bons offices et les attentions délicates.

Des coups de vent m'arrêtèrent plusieurs fois, mais j'atteignis enfin Norway-House dans la rivière Jacques, le 24 juin; plusieurs personnes y souffraient de l'Influenza. M. Simpson, obligé de se rendre au Canada, avait laissé les ordres nécessaires pour que rien n'arrêtât mon voyage. Ayant donc examiné et réglé les comptes des objets qui m'avaient été fournis par la Compagnie, et laissé quelques courtes instructions pour M. King, je partis pour Montréal avec un équipage d'Iroquois et de Canadiens, en remplacement de mes hommes, qui me demandèrent leur congé. Je traversai ensuite le lac Winnipeg, et j'arrivai au fort Alexandre, où je pris un grand canot plus convenable pour remonter la rivière.

Aux approches du lac de la Pluie, nous aperçûmes sur les deux bords de la rivière de nombreuses huttes appartenant aux Indiens Sauteaux. Ceux-ci se placent en général près des

rapides pour y percer à coups de lance les esturgeons qui luttent contre le courant. L'arrivée de ce poisson est pour eux une époque de joie; car, par suite de la destruction presque entière des grands animaux, ils sont fort embarrassés pour se procurer de la nourriture; ils ne pourraient résister à la famine sans le riz sauvage qui heureusement croît de lui-même aux environs du lac, et dont ils font sagement provision pour l'hiver. Néanmoins la plupart des jeunes arbres dont ils enlèvent et mangent l'écorce fournissent une preuve palpable de la misérable condition à laquelle ils sont réduits. —Ce peuple est, ou du moins était, quand je le vis, doué d'un air de vigueur peu commun, et d'une prestance bien supérieure à celle des Indiens du Nord. Leur état de guerre continuelle avec les Sioux les rend audacieux, et leur donne une démarche fière et hardie. Quelques uns vinrent une fois vers nous avec du poisson, dans le but apparent de l'échanger contre du

tabac, mais en réalité pour saisir l'occasion de nous dérober quelques objets; nous les surveillâmes avec soin, et ne perdîmes rien. Mais au moment du départ je vis un de mes Iroquois sauter sur la grève, courir lestement vers un homme âgé nonchalamment assis au bord d'un rocher, le jeter de côté et ressaisir son chapeau que le vieux coquin avait dextrement fourré sous ses habits. Le Sauteaux, doublement vexé, fit pleuvoir sur nous une grêle de pierres lorsque nous passâmes au large; mais il n'osa continuer lorsque je le menaçai du geste.

La rivière Kaministiquoya était si basse que trois ou quatre hommes de l'équipage dûrent marcher le long de la grève. En voulant couper à travers le bois pour abréger, ils se perdirent; l'un d'eux grimpa sur un pin pour tâcher de retrouver son chemin; il eut le malheur d'accrocher une branche où s'étaient établies des guêpes, et fut aussitôt assailli si vigoureusement par l'essaim, qu'il se laissa tomber plutôt

qu'il ne descendit, la figure et les yeux lardés d'aiguillons, et hurlant de douleur.

J'arrivai au Saut de Sainte-Marie à la fin de juillet. Le major Codd, commandant la garnison américaine, m'y accueillit de la manière la plus flatteuse, par une salve de onze coups de canon. — Le soir du même jour j'eus le bonheur de passer quelques heures à la mission du révérend M. Mac-Murray, dont les pieux efforts pour la conversion des Indiens méritent les plus grands éloges. En deux années seulement, cet homme exemplaire a reçu dans son troupeau de fidèles deux cents convertis; il a installé une école où se trouvent souvent jusqu'à cinquante individus. Un collége va s'y établir aux frais du gouvernement. On prépare des logements pour plus de vingt familles indiennes, qui vont y apprendre la pratique de l'agriculture, pour laquelle, dit-on, les naturels manifestent beaucoup de dispositions. M. Mac-Murray ne borne pas ses soins aux peuplades des

environs : quelques uns des membres les plus zélés de sa congrégation ont été envoyés sur les limites septentrionales du lac Supérieur, et pour visiter leurs frères de Michipicoton, qui demandent impatiemment une instruction religieuse. M. Mac-Murray a traduit, en Chipewyan, le catéchisme et une partie des prières ordinaires de l'église ; l'impression en a été faite par les ordres du comité de Toronto. Malheureusement les ressources de la société ne sont pas en harmonie avec ce qu'elle a entrepris au Saut Sainte-Marie. « On ferait un bien incalculable, me disait ce digne missionnaire, si le monde chrétien portait son attention sur les malheureux habitants de ces contrées septentrionales, qui sont plongés dans les plus épaisses ténèbres : il y a ici de l'ouvrage pour cent missionnaires. » Ne pourrait-on pas, en effet, aider, par quelque souscription ou par tout autre moyen, les vues généreuses de cet ami zélé de l'humanité ? — J'ai passé plusieurs

années de ma vie parmi les Indiens, et on me pardonnera de manifester en leur faveur un intérêt particulier. Je ne quitterai donc pas ce sujet, sans citer quelques phrases du quatrième rapport annuel de la société de Toronto (octobre 1834). — « La mission de Sainte-Ma-
» rie, y est-il dit, offre un grand intérêt; elle
» promet de devenir, par la suite, le centre
» d'où la divine lumière jaillira et se répartira
» sur les tribus idolâtres de ces régions loin-
» taines. Déjà des prédicateurs, pris parmi les
» naturels, sont partis de la mission du Saut,
» et ont fait pénétrer, parmi leurs compatrio-
» tes, les notions du christianisme qu'eux-
» mêmes venaient de recevoir. »

Je retournai par la route que j'avais suivie en allant, plutôt que de faire un circuit avec le bateau à vapeur américain, et j'arrivai, le 6 août, au village de la Chine, après avoir parcouru, depuis que je l'avais quitté, une distance de 7,500 milles, dont 1,200 de découvertes.

A Montréal, et à mon passage aux États-Unis, je reçus les mêmes témoignages d'affection et les mêmes égards qu'à mon premier voyage; les officiers de douane n'inspectèrent pas mes effets, et l'on mit à ma disposition tout ce qui pouvait m'être agréable.

Je m'embarquai à New-York, le 17 août, à bord du paquebot North-América, et j'arrivai à Liverpool, le 8 septembre, après une absence de près de deux ans et sept mois. M. King, avec huit de nos hommes, revint, en octobre, sur un bâtiment de la compagnie de la baie d'Hudson; ils avaient eu beaucoup de peine à transporter les bagages sur la glace jusqu'au fort Résolution; je fus heureux d'apprendre que leur long et ennuyeux voyage, depuis le lac de l'Esclave jusqu'à la factorerie d'York, avait été terminé sans le plus petit accident.

A mon arrivée à Londres, je présentai mes cartes et mes dessins à l'honorable lord Glenelg, secrétaire-d'État des colonies, à lord

Auckland et à l'Amirauté. J'eus ensuite l'honneur d'être reçu en audience par le roi, qui m'exprima sa satisfaction pour les efforts que j'avais faits, tant dans l'intérêt de l'humanité que dans celui des sciences géographiques.

FIN.

APPENDICE.

NOTES ZOOLOGIQUES,

PAR JOHN RICHARDSON.

Peu de personnes, en Europe, se font une idée nette et exacte de l'immense étendue que présentent les pays placés au nord des grands lacs du Canada; il n'est donc pas hors de propos d'en dire ici un mot. Si l'on suppose une ligne partant du golfe de Gascogne, passant par le golfe de Lion, l'Adriatique, la mer Noire, la mer Caspienne jusqu'au lac Aral; là, se courbant et se dirigeant vers le nord-est, du côté de la mer d'Okhotsk; qu'ensuite, au nord de cette ligne, on détache une surface comprenant vingt-sept degrés de latitude et une centaine de degrés de longitude sur le soixantième parallèle, on aura, dans l'ancien monde, une étendue à peu près égale à celle qui forme l'extrémité septentrionale de l'Amérique,

au-dessus de la chaîne des lacs du Canada. Or, le chemin parcouru par le capitaine Back, depuis New York jusqu'au golfe de Boothia, équivaudrait, sur notre continent, à celui d'un voyageur qui s'embarquerait à Naples, dans un canot, et de là, remontant ou descendant des rivières, faisant des portages, franchissant des montagnes, se rendrait à Archangel, sur la mer Blanche.

Dans une contrée qui embrasse vingt-sept degrés de latitude, et que les terres hautes, les vallées, les bois, les prairies accidentent à un si haut point, on doit s'attendre à rencontrer une grande variété d'animaux, d'autant plus intéressants pour le zoologiste qu'ils sont moins bien connus que leurs correspondants d'Europe, et que leur population, moins décimée par la civilisation, moins soumise à l'influence de l'homme, offre des sujets neufs d'étude et d'instruction. C'est dans le nord de l'Amérique seulement que l'on peut admirer les curieux travaux du castor et observer les émigrations régulières du bison et du renne, soit qu'ils retournent à leurs pâturages, soit qu'ils se rendent en ces régions éloignées où les femelles mettent bas leurs petits; les passages périodiques des oiseaux abandonnant en troupes innom-

brables les climats tempérés et habités pour les bords solitaires de la mer glaciale, y seront toujours une source nouvelle d'étude curieuse; l'ichthyologiste y fera d'abondantes récoltes dans les eaux douces des lacs et des rivières, ainsi que dans les mers environnantes, et l'entomologiste y passera de surprise en surprise aux irruptions soudaines des insectes qui bourdonnent dans l'air ou couvrent la surface des eaux dès que l'hiver a disparu.

La distribution des animaux est liée étroitement à la nature des climats : sans entrer, à cet égard, dans une discussion détaillée qui nous mènerait trop loin, il est bon de faire quelques remarques sur la différence qui existe entre le climat d'Europe (surtout le long des côtes maritimes) et celui de l'Amérique du Nord. Dans la première région, l'hiver est adouci par les brises tempérées qui viennent d'une mer ouverte; et, excepté dans les hautes latitudes, il est rare que le sol y demeure long-temps couvert de neige ou que les gelées arrêtent complètement le cours de la végétation pendant de longues périodes. — L'exemple le plus parfait de ce que l'on a désigné sous le nom de *climat maritime* peut être observé dans l'ouest de l'Irlande, ou mieux encore dans les îlots

ou *holmes* des îles Schetland et des Orcades, situées entre le 60e et le 61e parallèle : la verdure n'y cesse point de tout l'hiver, et de nombreux troupeaux de moutons y trouvent constamment leur pâture; il est vrai que cet hiver si doux est suivi d'étés désagréables.

La croissance des céréales et des végétaux les plus utiles dépend surtout de l'intensité et de la durée des chaleurs de l'été; elle n'est que faiblement influencée par la rigueur du froid de l'hiver ou par le faible degré d'élévation qu'atteint la température moyenne de l'année. Ainsi, quoiqu'en France, les lignes isothermes (ou d'égale chaleur annuelle) inclinent vers le sud, en s'éloignant de la côte, cependant les limites de la culture des oliviers, du maïs et du vin vont en sens contraire et se portent vers le nord-est : ce qu'on attribue à la basse température des étés sur la côte.

Dans le nord de l'Amérique, la diminution de la température moyenne annuelle, à mesure que l'on s'élève en latitude, est beaucoup plus grande qu'en Europe; il y a aussi, surtout dans l'intérieur, une bien plus grande différence entre les chaleurs de l'été et le froid de l'hiver; au printemps, le passage d'une

température à l'autre y est subit et la différence en est considérable. Sur la rive nord du lac Huron qui se trouve presque sur le même parallèle que le golfe de Venise, la neige persiste pendant la moitié de l'année à peu près; néanmoins la chaleur moyenne des trois mois d'été s'élève, comme à Bordeaux, à 70° Farenheit (21° 1. C.). Cumberland-House, par la latitude d'York, en Angleterre, est traversé par la ligne isotherme de 32° (0°0. C.) qui s'élève en Europe, jusqu'au cap Nord par, le 71e parallèle; mais la chaleur de l'été y dépasse celle de Bruxelles et de Paris.

Humboldt nous apprend que dans les régions dont la température moyenne est au-dessous de 63° (17°, 22. C.), le printemps ou le renouvellement de la végétation a lieu dans le mois dont la chaleur moyenne atteint 33° ou 34° (0°, 56 à 1°, 11. C.); et que les arbres annuels poussent leurs feuilles, lorsque la chaleur moyenne atteint 52 degrés (11°, 1. C.), on peut donc dire que la période de temps durant laquelle cette dernière température se maintient, donne une mesure de la force et de la persistance de la végétation : le lac Huron, par 44° de lat., en jouit pendant cinq mois; Cumberland-House, pendant trois; le grand lac de l'Ours et le Fort-Entreprise, par 64°-3° de lat.,

pendant deux; à l'île Winter, par 64°-15′, sur la côte orientale et à Igloolik, par 66°-20′, aucun des mois de l'année n'offrent la chaleur moyenne de 52° (11°, 1. C.). A Churchill, par 59° de latitude, la chaleur de l'été n'excède pas celle du grand lac de l'Ours; elle y est de 10° (5°, 56. C.) au-dessous de celle qu'on éprouve par la même latitude dans l'intérieur du continent.

On a expliqué de diverses manières le phénomène que présentent les lignes isothermes s'abaissant sur la côte occidentale de la baie d'Hudson, au lieu de s'élever comme elles le font sur les côtes de l'Europe. Le docteur Brewster suppose deux pôles septentrionaux de froid; il en place un par le méridien de Churchill, 92°, à l'ouest de Greenwich (94° de Paris); mais nous pensons plutôt que le climat de cette région dépend principalement de la configuration des terres. La côte, au nord, est découpée en golfes profonds et en détroits; elle est entourée d'une ceinture d'îles nombreuses qui retiennent plus long-temps les glaces dont la fonte retarde enuite sla marche ascensionnelle de la chaleur de l'été; d'un autre côté, la mer glacée n'a que peu ou même point d'influence pour tempérer la rigueur de l'hiver. Le sol inférieur, au nord du parallèle de 56°, est

éternellement gelé. Le dégel ne pénètre pas à plus de trois pieds (914 millim.) sur la côte, ni à plus de vingt pouces (510 millim.) près du lac de l'Ours, par 64°. Toutefois, cela ne s'oppose point à la végétation; car, à peu de distance de la mer, de belles forêts couvrent la surface du pays; l'été, court mais chaud, donne naissance à une floraison assez importante, mûrit plusieurs fruits agréables et produit des herbes ainsi que des joncs (carices).

La lisière septentrionale des bois montre l'élévation graduelle des lignes isotères (1), à mesure qu'on s'éloigne de la baie d'Hudson; sur la côte, près de Churchill, elle s'arrête vers le 60e degré de latitude; mais, à cinquante ou soixante milles de la mer, elle s'élève rapidement vers le nord, puis court presque O. N. O. jusqu'à ce qu'elle atteigne le grand lac de l'Ours par 65° de latitude. L'arbre qui se montre le plus au nord est l'épinette blanche (white spruce); le bouleau à feuilles annuelles dont l'écorce sert aux canots, s'arrête à trente ou quarante milles plus au sud et nous permet de reconnaître jusqu'où s'étend au nord la température d'été de 52° (11°, 1. C.)- Tou-

(1) On appelle ainsi celles où les étés présentent des températures moyennes égales.

tefois, en fixant ces limites, faut-il faire la part de l'élévation et de la nature du sol : ainsi, sur le Delta du Mackenzie, l'épinette blanche (spruce fir) atteint la latitude de 68°, et les bords de cette rivière sont mieux boisés que les terres rocheuses plus hautes qui s'étendent dans l'ouest.

La permanence des gelées, lorsqu'elles ont une fois commencé, est un des traits caractéristiques des pays à pelleteries. Il en résulte une influence bien marquée sur la distribution des animaux granivores et herbivores par suite de la modification qu'en éprouve leur nourriture, et aussi sans doute sur la distribution des animaux et oiseaux de proie qui vivent aux dépens des premiers. Les joncs et les gazons sont gelés presqu'avant que leurs graines aient eu le temps de mûrir ; cependant ils conservent leur sève et fournissent de bons fourrages jusqu'au printemps, où ils abandonnent leurs graines lorsque la neige fondue a préparé la terre à les recevoir. Les moineaux et les bruants font leur profit de cette récolte printanière. De même les *vaccinæ*, les *arbuti* et les autres buissons à baies conservent aussi leurs fruits jusqu'à la même époque au bénéfice des ours, qui s'éveillent alors de leur sommeil d'hiver,

et des grands troupeaux d'oies qui se rendent à leurs quartiers d'été.

La lisière septentrionale des bois forme la limite des régions habitées par l'ours noir, le renard américain, la marte commune, le pekan, le lynx, le castor, plusieurs variétés de marmotes, le lièvre américain, l'orignal, la perdrix du Canada, les piverts, etc. Les terres stériles, dans le nord des bois, ont aussi leurs habitants particuliers, tels que l'ours brun, le renard arctique, la marmotte de Parry, le lièvre polaire, et le bœuf musqué; la petite variété des rennes hiverne à la limite des contrées boisées, remonte au nord, dans l'été, dépose ses petits sur le bord de la mer. Le loup et le wolverenne habitent également les bois et les terres stériles; l'ours polaire pénètre rarement dans l'intérieur. Les *prairies* ou plaines sans bois qui confinent aux montagnes Rocheuses et s'étendent depuis le 55e parallèle, jusqu'au Mississipi jouissent d'hivers plus doux que les districts plus à l'est, et sont habitées par une autre classe d'animaux dont les bisons sont les plus importants. Ces bisons errent en troupes innombrables sur les herbes des prairies et forment le fond de nourriture d'une population indienne bien plus nombreuse que la population des fo-

rêts. On trouve cependant des bisons dans les bois, mais en petit nombre, parce qu'ils ne s'écartent jamais à l'est du 105e méridien (107e de Paris); quelques uns de ces animaux égarés ont pu traverser les montagnes et se répandre dans les pays fertiles et comparativement tempérés qui confinent à la mer Pacifique. Le loup des prairies, le renard tricolore, diverses espèces de marmottes appartiennent aux plaines; l'ours terrible, quoique répandu surtout sur les hautes montagnes, descend aussi cependant à quelque distance dans les contrées plates de l'est.

La côte du nord-ouest dont nous venons de parler jouit, quant à sa température, d'un climat plus semblable à celui de la côte d'Europe qu'aucune autre partie de l'Amérique du Nord, mais elle est humide à cause du voisinage des montagnes Rocheuses; les sommets de celles-ci sont habités par la chèvre portant laine, nommée *Capra Americana*, et les pentes par le mouflon d'Amérique ou *Ovis montana*. La région voisine de la mer Pacifique est fréquentée par un renard beaucoup plus ressemblant au *canis fulvus* d'Europe que tous ceux de la région orientale. L'orignal, le renne américain ou caribou, le wapiti, et plusieurs autres variétés de l'espèce des cerfs, le *Mule-deer*

Jumping-deer, *Fallow-deer*, connus des traitants de pelleteries sous les noms de Cerf-Mulet, Cabree, Chevreuil, enfin l'antilope aux cornes fourchues habitent aussi la Nouvelle Calédonie et les rivages de Colombie.

La liste suivante désigne les spécimens rapportés par l'expédition et indique la page de l'ouvrage intitulé *Fauna-Boreali-Americana* où se trouve leur description scientifique.

Tome I.

Vespertilio subulatus, p. 3; Mustela (Putorius) Erminea, 46; Mustela vison, 48; Lutra Canadensis, 57; Lupus occidentalis, *griseus*, 66; Canis familiaris, *Canadensis*, 80; Castor Americanus, 105; Fiber zibethicus, 115; Arvicola Pennsylvanicus, 124; Georychus trimucronatus, 130; Mus Leucopus, 142; Spermophilus Parryi, 158.

Tome II.

Aquila (Haliæetus) Leucocephala, p. 15; Falco lanarius; Falco Islandicus, 27; Falco Sparverius, 31; Falco colombarius, 35; Buteo borealis, 50;

Buteo (Circus) cyaneus, 55; Strix otus, 72; Strix brachyota, 75; Strix cinerea, 77; Strix Virginiana, 81; Strix nyctea, 88; Strix funerea; 92; Tyrannula Pusilla, 144; Merula migratoria, 176, Merula Wilsonii, 182; Erythaca (Sialia) arctica, 209; Sylvicola (Vermivora) peregrina, 221, Lac Winnipeg; Setophaga ruticilla, 223, Lac Winnipeg; Anthus aquaticus, 231, Fort Reliance; Vireo olivaceus, 233, Rivière Winnipeg; Bombycilla garrula, 237, Fort Reliance; Alauda cornuta, 245, Fort Reliance; Plectrophanes nivalis, 246; Emberiza Canadensis, 252, Fort Reliance; Fringilla Leucophrys, 255; Fringilla Pennsylvanica, 256, Rivière Winnipeg; Pyrrhula (Corythus) enucleator, 262; Loxia leucoptera, 263; Linaria minor, 267, Fort Reliance; Coccothraustes (Guiraca) Ludoviciana, 271, Lac Winnipeg; Agelaius phœniceus, 280, Lac Winnipeg; Agelaius xanthocephalus, 281; Quiscalus versicolor, 285, Lac Winnipeg; Scolecophagus ferrugineus, 286, Fort Reliance; Garrulus Canadensis, 296; Picus pubescens, Picus varius, Picus tridactylus, Picus arcticus, 307, 309, 311, 313; Colaptes auratus, 314, Fort Reliance; Hirundo lunifrons, 331; Caprimulgus (Chordeiles) Virginianus, 337, Lac Winnipeg; Alcedo alcyon,

339; Tetrao Canadensis, 346; Tetrao (Lagopus) Saliceti, 351; Tetrao rupestrus, SABINE, 356; Tetrao (Centrocercus) Phasianellus, 361 Colomba, (Ectopistes) migratoria, 363, L. Winnipeg; Charadrius vociferus, 368; Charadrius pluvialis, 369; Charadrius melodus, Rivière Winnipeg; Strepsilas interpres, 371; Grus Americana, 372; Grus Canadensis, 373; Recurvirostra Americana, 375; Tringa Douglassii, 379; Tringa alpina, 384; Totanus flavipes, 390; Rallus Carolinus, 403; Phalaropus Wilsonii, 405; Phalaropus fulicarius, 407; Fulica Americana, 404; Podiceps cornutus, 411; Larus argentatoïdes, 417; Lestris pomarina, 429; Anas clypeata, 439; Anas acuta, 441; Anas Boschas, 442; Anas crecca, 443; Mareca Americana, 445; Oidemia perspicillata, 448; Fuligula marila, 453; Fuligula rufitorques, 454; Fuligula rubida, 455; Clangula albeola, 458; Clangula vulgaris, 456; Anser albifrons, 466; Anser hyperboreus, 467; Anser Canadensis, 468; Colymbus septentrionalis, 476.

TOME III.

Lucioperca Americana, p. 10; Salmo namaycush, 179; Gadus (Lota) maculosus, 248; Coregonus al-

bus, 311; Coregonus tullibee, 309; Hiodon chryso psis, 311.

Tous ces spécimens ont été préparés avec le plus grand soin par M. Richard King, chirurgien de l'expédition. Cet officier a d'autant mieux mérité de la science zoologique qu'il a eu à vaincre des difficultés d'une nature peu commune : car, à l'inconvénient d'être fort à l'étroit dans le bateau qui a descendu le Thlew-ee-Choh, il faut ajouter celui de la pluie presque continuelle qui a assailli les voyageurs durant leur expédition.

Je ne pourrais, sans sortir du cadre de cet appendice, donner une notice, même incomplète, sur tous les échantillons de la liste précédente, et je pense que le lecteur lira avec plus de plaisir quelques renseignements sur les animaux qui sont un objet de chasse pour les Indiens, soit comme nourriture, soit comme pelleterie. J'y ajouterai seulement de courtes remarques sur les échantillons des autres animaux qui peuvent servir à éclaircir quelques points de leur histoire naturelle.

Vespertilion de Say. *Vespertilio subulatus* (Say.)

Cet échantillon ressemble tellement à celui qui est

décrit dans la Faune boréale américaine, que je le considère comme de la même espèce, bien qu'il ait la queue plus courte et que les dimensions comparatives de quelques uns des membres diffèrent aussi, comme le montre la table suivante.

	SPÉCIMEN de M. KING.	SPÉCIMEN de RICHARDSON.	SPECIMEN de M. SAY.
Longueur totale.	94 5 mill.	84,6 mill.	53,2 mill.
Longueur de la tête et du corps.	60,2	46,6	»
Idem de la tête.	16,9	19,0	»
Idem de la queue.	34 8	38,7	30,1
Hauteur de l'oreille.	11,8	16 9	»
Largeur *ditto*.	9,4	8,4	»
Hauteur du tragus.	8 4	9,4	»
Étendue des ailes.	215,9	254 0	»
Longueur du pouce.	6,6	5,2	»

La discordance des dimensions relatives peut être attribuée, en partie, à ce que le corps du premier spécimen aura été trop rembourré, tandis que celui du second se sera raccourci; celui de M. Say appartenait sans doute à un jeune sujet, si même les espèces sont identiques. Le vespertilion de Say, qui tient de si près au *vespertilio pipistrellus* et au *V. emarginatus* d'Europe, forme une classe nombreuse d'animaux qui a été trouvée sur les Arkansas, au Grand lac de l'Esclave, et dans les districts intermédiaires.

L'Ours Noir d'Amérique. *Ursus Americanus* (Pallas.)

C'est la seule espèce d'ours dont la fourrure ait de la valeur; on le reconnait facilement à une marque d'un jaune-brun pâle qu'il porte de chaque côté de son museau long et légèrement recourbé. Il se nourrit surtout de fruits et d'autres végétaux; d'un naturel doux, cet ours n'attaque l'homme que pour se défendre; il évite le combat, toutes les fois que la retraite lui est ouverte. Il grimpe sur les arbres et gravit les précipices escarpés, avec une agilité surprenante; et, comme il est très prudent, il est difficile à tuer l'été. Mais cette prudence même est quelquefois la cause de sa perte; car, lorsqu'il entend du bruit ou qu'il redoute quelque danger, il se lève de temps à autre sur ses pattes de derrière afin de dominer les broussailles qui l'entourent; et, se trahissant ainsi, il permet au chasseur rusé de l'approcher. Toutefois on le prend plus souvent l'hiver dans son antre, et comme, à cette époque, il est plus gras et que sa fourrure est de première qualité, c'est une capture précieuse pour les Indiens, qui sont devenus, par une longue pratique, extrêmement habiles à dé-

couvrir sa tanière d'après des indications qui échapperaient à des yeux moins expérimentés. Mais, quoique les chasseurs indigènes ne négligent guère l'occasion de tuer un ours, ils tiennent cet animal en grand honneur à cause de sa force et de sa sagacité. Avant de l'écorcher et de le dépecer, ils ne manquent pas de lui témoigner le plus grand respect et lui demander mille pardons de la *liberté grande qu'ils prennent ainsi avec leur grand'mère.* La graisse de l'ours ressemble au lard du cochon et elle est généralement considérée comme un mets délicat par les Indiens, mais l'odeur en est forte et déplaît aux Européens.

*
* *

L'Ours des terres stériles (*Ursus arctos.*)

Cet ours, qui ressemble beaucoup à l'ours brun d'Europe, et qui est probablement de la même espèce, habite les terres stériles situées au nord des pays boisés. Pendant l'été, il fréquente les bords de la mer Arctique. Il vit de racines, de baies, des animaux qu'il peut attraper et de ceux qu'il trouve morts, car il est beaucoup plus carnivore que le précédent. Les hommes de sir John Franklin en tuèrent un dans l'Ouverture Bathurst et trouvèrent dans son

estomac un veau marin, une marmotte et plusieurs racines. Cet ours atteint de plus grandes dimensions que l'ours noir, et les Indiens le redoutent à cause de sa force et de son courage. On dit qu'il attaque l'homme, lorsqu'il se sent pressé par la faim; cependant tous ceux que nous avons rencontrés dans nos voyages s'enfuyaient en toute hâte à notre approche.

L'Ours Terrible. *Ursus ferox* (Lewis et Clark.)

Celui-ci est encore plus carnivore que les précédents, mais il l'est moins cependant que l'ours polaire. C'est un des plus forts de l'espèce; il se rend maître du bison Américain dont il fait sa proie ordinaire. Le chasseur se hasarde rarement à attaquer l'ours Terrible (*Gresly*) à moins qu'il ne soit posté avantageusement, car cet animal n'hésite pas à sauter sur l'homme qui s'introduit imprudemment dans sa tannière; on raconte qu'un *voyageur*, soupant avec ses compagnons, fut enlevé par un ours de cette espèce. Mais, lorsqu'il n'est pas pressé par la faim ou qu'il n'a à défendre ni sa femelle ni ses petits, il prend généralement la fuite dès qu'il sent le chasseur. L'ours Terrible ressemble beaucoup par la forme à l'ours brun (*Ursus Arctos*), mais ses griffes

sont beaucoup plus développées et plus recourbées; de noirâtres qu'elles sont, quand l'animal est jeune, elles passent au blanc sale quand il vieillit.

L'Ours Polaire. *Ursus maritimus* (Linn.).

L'ours Polaire passe la plus grande partie de sa vie sur les glaces de la mer à la poursuite des différentes espèces de veaux marins. C'est un des quadrupèdes qui remontent le plus avant dans les hautes latitudes; il habite ordinairement le Spitzberg, la Nouvelle Zemble, le Groenland et les îles Parry. Lorsque les femelles sont pleines, elles passent l'hiver sous la neige, autrement elles vont avec le mâle sur la glace à la recherche des eaux libres. Ce fait fut constaté en 1826-27, lorsque le navire baleinier, le *Dundee*, fut obligé de passer l'hiver dans la Mer de Baffin, se trouvant pris par les glaces sous une latitude de 74°, en septembre; il ne se dégagea qu'en avril par 62°-30′. La glace qui l'enclavait dériva à travers la Baie de Baffin et traversa obliquement le détroit de Davis, dans le cours de huit mois. Au commencement de février, on se trouvait par 68°-45′ nord, à la distance de soixante milles de terre; une baleine ayant été harponnée, on vit arriver un

grand nombre d'ours, de renards et des requins qui s'abattirent sur cette proie, à la grande joie de l'équipage dont l'ordinaire put ainsi être varié par la chair de ces animaux voraces (1).

Le Wolverène, *Gulo Luscus*. (Sabine.)

Le *Quickèhatch*, ou Wolverène, habite aussi sous les plus hautes latitudes. On en a trouvé des restes dans les îles Parry, près du 75° parallèle. Il est très fort et très rusé; on en raconte même des histoires merveilleuses. Cet animal est fort détesté par les trappeurs de marte, parce qu'il bouleverse leurs piéges, et détruit ainsi leurs travaux de plusieurs jours.

L'Hermine, *Mustela* (*Putorius*) *Erminea*. (Linn. Gmel.)

Ce petit animal est très vif, et se nourrit de souris à pattes blanches et d'autres animaux rongeurs; il chasse dans la nuit comme tous ceux de son espèce, et se glisse fréquemment dans la demeure de l'homme pour y saisir sa proie. Le bruit qu'il fait en courant

(1) Voyage de David Duncan dans le détroit Davis. Londres, 1827.

dans un appartement planchéié, ferait croire qu'il est beaucoup plus grand. Quelques unes des peaux d'hermine du commerce viennent de la Baie d'Hudson.

Le Mink, *Mustela* (*Putorius*) *vison.* (Linn. Gmel.)

Le Vison ou Mink vit de petits poissons et de moules d'eau douce; il nage et plonge parfaitement bien. La Hontan le surnomme la *belette amphibie;* les Canadiens chasseurs de fourrures le désignent sous le nom de *Foutereau.* Sa fourrure, quoique plus foncée, a le poil plus court, et par conséquent est moins estimée que celle de la marte commune. Le mink est moins gros que celle-ci, et sa tête est proportionnellement plus courte et plus large; il a une dent molaire de moins de chaque côté. On l'apprivoise facilement, et il se montre très attaché à ceux qui prennent soin de lui.

Marte commune, *Mustela martes.* (Linn.)

La Marte commune (*Pine-martin*) habite les endroits boisés, et fait sa proie des lièvres, des souris, des oiseaux; quand elle est surprise sur un arbre, ses mouvements et l'espèce de jurement qu'elle fait

entendre ressemblent exactement à ce que fait le chat dans les mêmes circonstances. La pelleterie de la Marte est fort belle et d'un haut prix; on la vend couramment en Angleterre sous le nom de zibeline (*sable*); car la zibeline russe est fort rare chez nous; peut-être même ne se trouve-t-elle jamais dans les magasins de nos fourreurs.

PEKAN ou FISHER, *Mustela Canadensis* (LINN.).

Malgré son nom de Pêcheur (Fisher), cet animal ne cherche pas sa nourriture dans les eaux, mais ressemble entièrement à la marte commune pour ses habitudes; il s'en distingue par une plus grande taille ainsi que par la couleur et l'épaisseur de sa fourrure. Les pelleteries de Pékan sont appelées *Woodshocks* dans les ventes de la compagnie.

LA MOUFFETTE, *Mephitis Americana* (SABINE.).

Une queue pleine, épaisse, à longs poils noirs, et une large bande blanche de chaque côté, donnent à la Mouffette (*Skunk*) une apparence agréable; mais l'odeur de la liqueur qu'elle décharge sur ceux qui la poursuivent est si odieuse, que peu de gens osent

prendre sur eux de l'approcher. Les anciens colons français du Canada exprimaient leur horreur pour cet animal, d'ailleurs inoffensif, en l'appelant : « *Enfant du diable.* » Les vêtements souillés par la liqueur qu'il secrète ne sont pas purifiés même après avoir été enterrés pendant plusieurs jours. On dit que la Mouffette passe l'hiver sous la neige; elle marche lentement; et sans ses moyens particuliers de défense, elle serait aisément détruite par ses nombreux ennemis. Les chiens la chassent avec acharnement; mais quand ils sont sur le point de la saisir, ils sont accueillis par une fusée de liqueur puante qui les met en fuite.

Loutre du Canada, *Lutra Canadensis* (Sabine.).

Les mœurs de la loutre du Nouveau-Monde sont les mêmes que celles de l'Ancien ; mais eu égard aux différences dans les longueurs proportionnelles de leurs queues, et dans quelques autres parties du corps, elles sont considérées comme des espèces distinctes. La fourrure de la Loutre du Canada, qui est beaucoup plus précieuse que celle de l'analogue européen, ressemble à celle du castor et s'emploie aux mêmes usages. Une peau vaut de une à deux guinées.

On trouve la loutre jusqu'au 66e ou 67e parallèle de latitude.

Le Loup, *Lupus occidentalis* (Rich.).

Les loups habitent toute la région du nord du Canada; ils sont, comme on le pense, beaucoup plus nombreux dans les districts où se nourrissent la plus grande quantité d'animaux ruminants sur lesquels ils fondent leur proie. Le Loup Américain diffère beaucoup, par sa tournure et son aspect général, de l'animal qui lui correspond en Europe, et sa fourrure est différente; mais il est difficile de déterminer s'il forme une espèce distincte ou simplement une variété produite par le climat et des causes locales. Les chiens indiens diffèrent aussi, par l'épaisseur de leur fourrure et par l'aspect, des chiens de berger européens qui sont leurs analogues. Les loups et les chiens domestiques des pays à fourrures sont si ressemblants les uns aux autres, qu'il est difficile de faire la distinction même à une petite distance; le manque de courage des premiers constitue la principale différence entre eux. La race obtenue par le croisement du loup et du chien indien est susceptible de produire; les *voyageurs* l'estiment beaucoup

comme bête de trait, parce qu'elle est plus forte que celle des chiens ordinaires.

La couleur ordinaire du Loup Américain est le gris (*Lupus griseus*) passant au blanc, durant l'hiver, sous les hautes latitudes; mais on rencontre aussi des individus noirs (*Lupus ater*), de foncés (*Lupus nubilus*), et de bariolés (*Lupus sticte*). Un petit loup qui diffère quelque peu par ses mœurs du loup ordinaire, fréquente les plaines du Saskatchewan et du Missouri; on l'a décrit comme une espèce distincte, sous le nom de Loup de Prairie (*Lupus latrans*).

Renard Américain, *Vulpes fulvus.*

Il diffère d'une manière remarquable de son représentant européen par sa fourrure qui forme un important article de trafic, surtout la variété noire. Une seule peau vaut de 20 à 30 guinées (500 à 750 fr.) dans certaines années. Le renard croisé et le renard argenté sont aussi très estimés, et ne diffèrent de la variété ordinaire rouge ou fauve que par la couleur plutôt que par la qualité de la fourrure. — Cette espèce n'habite que les districts boisés, et poursuit

activement sur le bord des lacs les souris, les lemmings et les petits oiseaux dont elle se nourrit.

Renard tricolore, *Vulpes cinereo argentatus.*

Le petit Renard Tricolore (*Fit-fox*) ressemble par ses mœurs et son aspect au *Corsac* de l'Asie; il habite les prairies du Saskatchewan, du Missouri et de Colombia. C'est le plus petit des renards américains; sa fourrure n'a que peu de valeur.

Renard arctique, *Vulpes lagopus* (Desmarest.).

Cet animal vif, élégant et gracieux, habite les terres stériles au nord des bois; il abonde sur les îles et les bords de la mer arctique où il dépose ses petits. Durant l'hiver il se répand partout en quête de nourriture, et parcourt à certaines époques les districts boisés. Il s'éloigne aussi sur la glace à une grande distance de terre, et, selon Fabricius, déploie autant de finesse que d'adresse à se saisir de quelques espèces de poissons. Sa livrée passe du gris au blanc dans l'hiver; mais quoique très fournie et très longue, elle est fort inférieure à celle du *Vulpes fulvus*.. Le capitaine Lyons et d'autres voyageurs au pôle arctique racontent un très grand nom-

bre d'histoires amusantes sur ce petit animal. — On aperçoit fréquemment au milieu de l'hiver des individus colorés nommés renards bleus ou renards enfumés.

LYNX DU CANADA, *Felis Canadensis* (GEOFFROY).

Le Lynx du Canada, revêtu d'une fourrure très belle et très épaisse, habite les districts boisés où il se nourrit principalement du lièvre Américain. Il est communément appelé *Chat* (Cat) par les traitants (traders) de pelleteries, et *Peeshoo* par les Indiens. Temminck le considère comme étant de la même espèce que le lynx de l'Europe septentrionale, qu'il appelle *Felis borealis*.

CASTOR AMÉRICAIN, *Castor Americanus* (F. CUVIER).

La peau de Castor est le principal article de commerce des pays à fourrures; elle sert de mesure et de monnaie pour l'estimation des marchandises dans les échanges et le trafic avec les Indiens. La conséquence naturelle est qu'il n'y a point d'animal plus poursuivi que celui-là; et comme il se trahit par les admirables ouvrages qu'il exécute, sa race disparaît

de jour en jour. Sa chair est aussi fort estimée chez les naturels comme nourriture; un Castor rôti forme, en un jour de fête, le plat par excellence d'un repas indien.

Comme la nourriture du Castor se fonde principalement sur l'écorce des arbres à feuilles annuelles, particulièrement sur celle du peuplier, du bouleau et du saule, cet animal ne dépasse pas la limite des bois, mais il s'élève à de hautes latitudes sur les bords du fleuve Mackensie.

Le Castor peut être considéré comme l'*ingénieur civil* des quadrupèdes; on est vraiment émerveillé de voir avec quelle habileté il choisit pour sa digue un endroit où il lui soit facile de la construire, où il puisse obtenir la submersion d'une étendue convenable de terrain, et se réserver une quantité d'eau suffisante durant l'hiver. Il montre aussi une grande prévoyance en se creusant sur les bords mêmes de l'étang un certain nombre de terriers pour se retirer, au cas où ses cabanes seraient attaquées. Mais, malgré toutes ces précautions, les chasseurs indiens connaissent si bien toutes ses habitudes, qu'il ne peut leur échapper; et si la Compagnie de la Baie d'Hudson ne prenait la précaution de faire exploiter les districts

successivement, à des intervalles de quatre à cinq ans, les Castors deviendraient fort rares. On exporte du nord de l'Amérique à Londres, environ 50,000 peaux par an.

Ondatra, *Fiber Zibethicus.* (Cuvier.)

L'Ondatra, *Rat musqué*, *Musquash*, *Watsus* ou *Wachusk* (il a tous ces noms), ressemble au castor à quelques égards; mais sa longue queue, au lieu d'être déprimée ou aplatie horizontalement, est resserrée et effilée. Il est fort prolifique, donnant trois petits dans une saison, et engendrant de très bonne heure. Il habite tous les marais et tous les étangs dont les bords ont de l'herbe, jusqu'à la mer Arctique; aussi, malgré ses innombrables ennemis, il n'y a point à craindre de le voir extirpé. L'importation des peaux d'Ondatra dans la Grande-Bretagne, se monte à près d'un demi-million par an. Sa fourrure est employée dans les manufactures de chapeaux; et quoique inférieure en qualité à celle du castor, elle lui est généralement substituée par les chapeliers.

MULOT AMÉRICAIN, *Mus Leucopus.* (RAFINESQUE).

Ce mulot (*field-mouse*), analogue au *Mus sylvaticus* d'Europe, est très abondant dans les pays à fourrures; il remplace la souris domestique, et s'établit immédiatement dans tous les nouveaux postes aussitôt qu'ils se forment. Il pullule rapidement, parce qu'il n'y a pas de rat domestique pour en diminuer le nombre, et malgré l'hermine, qui se charge parfois de ce soin, comme je l'ai déjà dit.

LIÈVRE AMÉRICAIN, *Lepus Americanus* (ERSLEBEN).

Cet animal (*Hare*) est nommé *Wawpoos* par les Indiens Cree, et lapin (*rabbit*) par les traitans de pelleteries à la Baie d'Hudson; il abonde dans toute la région boisée. L'écorce de saule constitue sa principale nourriture d'hiver, saison pendant laquelle il réside généralement sur les bords des lacs et des marais où se trouvent cet arbre et le bouleau nain. On le rencontre surtout sur les rives alluviennes du fleuve Mackenzie, jusqu'au 68e parallèle; il fournit durant l'hiver aux besoins des Indiens Lièvres, dont le pays ne peut nourrir beaucoup de quadrupèdes de plus grande

dimension. On le prend généralement au moyen de trappes établies dans les sentiers qu'il pratique à travers la neige. Ses habitudes ressemblent davantage à celles du lapin qu'à celles du lièvre d'Europe; mais il ne fait pas de terrier, quoique, à l'occasion, il s'abrite dans les arbres creux; sa livrée, brunâtre en dessus dans l'été, prend la blancheur de la neige en hiver.

Lièvre Polaire, *Lepus Glacialis* (Leach).

Ce lièvre peut être considéré comme le représentant américain du *Lepus variabilis* des districts alpins et septentrionaux de l'Europe; mais comme il a quelques caractères particuliers, et qu'il est surtout plus hardi, M. Leach a été induit à en faire une variété à part. Il habite les terres stériles et les îles de la mer Arctique, jusqu'au 75e parallèle, se nourrissant des petits buissons qui poussent dans les plus hautes latitudes, tels que le saule arctique, l'arbustus alpina, le whortleberry, la plante à thé du Labrador; heureux de trouver des endroits pierreux où il puisse se réfugier, il passe l'hiver dans un terrier de neige. Durant l'été, sa fourrure est glacée de blanc par-dessus, et dans l'hiver elle est tout-à-fait blanche,

à l'exception du bout des oreilles, qui reste noir en toute saison. On trouve fréquemment une autre variété de cet animal dans les prairies, jusqu'au 55e parallèle, et l'on dit qu'elle est commune dans les districts montagneux des États-Unis. Elle a reçu du docteur Haslan le nom de *Lepus Virginianus*.

Orignal, *Cervus Alces* (Linn.).

L'Orignal (*Moose-deer*) se nourrit principalement de petits rejetons de saules : on le trouve depuis la Baie d'Hudson jusqu'à la mer Pacifique, et dans tous les pays à fourrures où les buissons deviennent assez hauts pour lui ; il suit la rivière Mackensie jusqu'aux bords de la mer Arctique; mais il ne va jamais sur les terres stériles. Son extrême circonspection, la finesse de son ouïe et de son odorat, la rapidité de sa fuite, en rendent la chasse des plus difficiles : c'est le chef-d'œuvre d'un chasseur indien que de tuer l'Orignal. Au printemps cependant, la chasse en est beaucoup plus aisée, lorsqu'une croûte de glace s'est formée sur la neige. C'est le plus grand des cerfs américains (American deer); sa viande est la meilleure, la plus succulente, sauf cependant celle du renne, dans la

saison convenable. Un Orignal gras, ayant achevé toute sa croissance, pèse de 1,000 à 1,200 livres (453 à 544 kil.). La peau bien tannée fournit le meilleur cuir pour les mocassins (1).

Renne, *Cervus Tarandus* (Linn.).

Le Renne (*Rein-deer*) ou *Caribou* des colons canadiens, présente deux espèces, dont la plus grande vit dans les parties boisées, principalement sur la côte et près ou même sur les montagnes. La plus petite, qui fréquente les terres stériles, gagne la lisière des bois au fort de l'hiver, mais dans l'été pousse jusqu'aux rivages et aux îles de la mer Arctique. Celle-ci mange des herbes, mais elle fait surtout sa nourriture, durant une grande partie de l'année, des divers lichens qui poussent abondamment sur les terres stériles. Le Renne nourrit et habille les Indiens Dog-rib, les Indiens Cuivre, les Chipewyans, les Crees des Ma-

(1) Le mot *deer*, isolé, a été rendu dans le texte du voyage par *daim*, conformément à d'anciennes traductions; il eût mieux valu le rendre par le mot français *cerf*, correspondant à *cervus*, sous lequel les naturalistes désignent la famille entière de ces animaux. (*N. du Tr.*)

rais ou Crees de la Côte et les Esquimaux ; mais aucune des tribus américaines n'en a fait, comme les Lapons, un serviteur domestique. On mange toutes les parties de l'animal, même ce qui est contenu dans son estomac ; sa langue, à demi séchée et rôtie, est la friandise la plus délicate qui se puisse trouver dans les pays à fourrures. La chair du Renne, dans la saison convenable, est non seulement supérieure à celle de l'orignal et du bison, mais même à celle de notre meilleur mouton et de notre meilleur gibier d'Angleterre : du moins tel est mon avis. En revanche, lorsque l'animal est maigre, ce qui a lieu la plus grande partie de l'année, elle n'est ni savoureuse, ni nourrissante ; à peine est-elle préférable à celle du bœuf musqué. La femelle du Renne a des cornes comme le mâle, mais plus petites, beaucoup moins palmées, et ne tombant pas aux mêmes époques. Six ou sept peaux de jeunes Rennes tués en automne, préparées et cousues ensemble, donnent la robe ou manteau dont se servent constamment les Indiens du nord en hiver. C'est un vêtement chaud et léger à la fois, parfaitement approprié au climat, et fournissant une couverture suffisante pour la nuit la plus froide.

WAPITI, *Cervus Strongyloceros* (SCHREBER).

Cet animal, le *Wawaskeesh* des Indiens Crees, habite les plaines et les environs du Saskatchewan, les bords de Colombia et la nouvelle Calédonie; c'est le représentant américain de notre cerf commun (*red-deer*), et quoique bien plus grand, il a long-temps été considéré comme étant de la même espèce. Il y en a de très beaux à Londres, dans les jardins zoologiques. Sa chair passe pour être fort inférieure à celle du bison ou de l'orignal; sa peau fait d'excellent cuir.

Il y a plusieurs autres espèces de cerfs (*deer*), et une antilope sur les prairies des rivières Saskatchewan et Colombia; mais les trois dont il vient d'être parlé sont les seuls qui intéressent les Indiens avec qui le capitaine Back a eu affaire. Les cerfs du nord de l'Amérique sont très imparfaitement connus des naturalistes, et les identités de l'orignal et du renne du nouveau continent avec l'élan et le renne de l'ancien, ne sont pas établies d'une manière satisfaisante. Des recherches subséquentes nous apprendront probablement que le renne des terres stériles est une espèce distincte de celui qui habite les districts boisés.

Chèvre des montagnes Rocheuses, *Capra americana.*

On trouve cette chèvre intéressante sur les parties les plus hautes des montagnes de la Californie, jusqu'au 65e parallèle ; elle est très remarquable par sa belle laine, excellente pour les fabriques de schalls. Les échantillons que l'on en a apportés en Angleterre ont fort intéressé les commerçants de laine, mais il serait difficile de s'en procurer suffisamment pour en faire un article important.

Argali des montagnes rocheuses, *Ovis montana* (Desm.).

Cet animal, plus grand que toutes nos variétés de moutons domestiques, les égale pour la qualité de la chair. Il ne porte pas de laine, mais un poil serré, doux et cassant, comme le renne. Le bélier a de très grandes cornes.

Le Bœuf Musqué, *Ovibos moschatus* (Blainville).

Ce bœuf habite les terres stériles et les plus septentrionales des îles Parry; mais, dans le cœur de l'hiver, il se retire sur le bord des bois. Il se nourrit

principalement de lichens comme le renne. La viande d'une femelle grasse est succulente et agréable au goût, tandis que celle d'une vache maigre ou d'un mâle exhale une odeur de musc si forte qu'elle ne peut tenter qu'un homme tout-à-fait affamé. Il n'existe plus de bœuf musqué dans le Groënland. En Sibérie, où il a aussi disparu, on a trouvé des ossements qui, s'ils ne provenaient pas des espèces américaines, avaient du moins une grande ressemblance avec elles.

Bison Américain, *Bos Americanus* (Gmélin).

Bien connu depuis quelque temps, en Angleterre, sous le nom de *bonassus*, on en voit des spécimens dans les jardins zoologiques et dans plusieurs parcs. Il habite par troupes les contrées à fourrures situées entre le 105e méridien (107e de Paris) et les montagnes Rocheuses, mais il ne va jamais au-delà du 62e parallèle. C'est surtout dans les prairies que, au dire des voyageurs, on en rencontre des troupeaux innombrables.

Le pemmican, dont on fait un si grand usage, et qui est si nécessaire à ceux qui voyagent dans les pays à fourrures, se compose principalement de chair

de bison. On prend les parties charnues de derrière, on les coupe par petites aiguillettes très minces, on les fait sécher au soleil, pour les broyer ensuite; puis on mêle deux parties de cette viande broyée avec de la graisse fondue, et on renferme le tout dans un sac fait avec la peau de l'animal. Les *voyageurs* canadiens nomment un sac de pemmican du poids de 90 livres (40,8 kil.) *taureau;* en effet, un seul sac peut contenir tout le produit d'un animal.—Deux livres de pemmican suffisent pour la nourriture journalière d'un homme qui travaille; mais en commençant, lorsqu'il est frais, les *voyageurs* en mangent aisément chacun trois livres et quelquefois davantage. Dans le printemps, ils le font bouillir avec de jeunes pousses de l'*Epilobium angustifolium.* Les natifs des Orcades au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson, y mêlent de la fleur de farine d'avoine, ce qui fait un ragoût assez bon. Le meilleur pemmican est fait de viande parfaitement hachée, mêlée avec de la moelle, et, pour lui donner son plus haut degré de bonté, on y ajoute des baies ou des espèces de raisins secs. Lorsqu'on a soin de tenir le pemmican renfermé à l'abri de l'air, il se conserve plusieurs années. Cette provision, d'un transport facile, peut

être d'un grand avantage pour des troupes qui auraient à faire des marches forcées. On mange le pemmican cru ou bouilli dans un peu d'eau. Quoique peu goûté de ceux qui s'en nourrissent pour la première fois, ce mets joint au thé, qui devient en ce cas un article de grand luxe, satisfera complètement un *voyageur :* il ne lui faudra pas autre chose, et il s'en contentera pour tous ses repas.

Aigle Chauve, *Aquila Leucocephala.*

L'Aigle Chauve (*Bald*), ou l'aigle à tête blanche, habite toute l'année les diverses régions des États-Unis; il ne visite les contrées à fourrures que dans l'été, où il devance l'émigration des oiseaux. La longueur comparative des pennes varie suivant les individus. M. Audubon établit que la seconde est la plus longue; dans un spécimen rapporté par l'expédition de sir John Franklin, c'était la quatrième, et dans le nouveau spécimen de M. King, c'est la troisième qui jouit de cette distinction.

Faucon a Pigeons, *Falco Columbarius.*

Dans plusieurs spécimens c'est la seconde penne,

dans d'autres la troisième qui est la plus longue; dans le spécimen de M. King, ces plumes sont égales entre elles, et la grandeur des autres primaires affecte l'ordre suivant : 4e, 1re, 5e, 6e.

Hibou a longues oreilles, *Strix otus.*

Le spécimen, quoique ayant tout son plumage, est très petit, et ne mesure guère que 14 pouces 3/4 (374,6 millim.), de la pointe du bec jusqu'au bout de la queue. Celle-ci est cependant aussi longue que la queue d'un hibou ordinaire, qui aurait 17 pouces de longueur (431,8 millim.).

Le petit Tyran gobe-mouche, *Tyrannula pusilla.*

Sir John Franklin rapporta de sa seconde expédition un oiseau de cette espèce trouvé à Carlton House; on en voit la figure dans la *Faune Boréale américaine.* M. Swainson, qui a aussi obtenu un spécimen du Mexique, indique certaines différences entre cet oiseau et la *Muscicapa querula* de Wilson, ou *Muscicapa acadica* de Gmelin et de Bonaparte, à laquelle il ressemble cependant beaucoup, surtout par le plumage. La *Tyrannula pusilla* a les ailes et le

bec plus courts que ceux de la *querula*, et il y a une différence de longueur dans leurs pennes. Chez la *querula*, la première penne est égale à la cinquième (à la quatrième suivant Audubon); la seconde et la troisième sont les plus longues. Chez la *pusilla*, la première est plus courte que la sixième, et la quatrième est visiblement plus longue que la seconde, quoique la troisième, ou la plus longue, les dépasse de peu de chose. Le spécimen qu'a rapporté M. King diffère de celui dont on vient de parler par une longueur de près d'un quart de pouce (6,3 millim.), de la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue; mais les proportions des autres parties sont les mêmes.

L'Oiseau bleu arctique, *Sialia arctica*.

M. Dease ne tua qu'un oiseau de cette espèce sur le Grand-Lac de l'Ours, dans la seconde expédition de sir John Francklin. Depuis lors il m'en a envoyé quatre spécimens de la Nouvelle-Calédonie, où cet oiseau est assez commun, et où les naturels le désignent sous le nom de *Thlee-ooday*. Le spécimen de M. King prouve qu'il va dans l'est, sur les bords du grand lac l'Esclave, sous le 105e méridien (107e de Paris).

Tous les oiseaux de cette espèce que j'ai pu voir s'accordent exactement pour les couleurs du plumage aussi bien que sous les autres rapports avec celui qui est figuré dans la *Faune boréale américaine*. Dans un spécimen seulement, la première penne égale presque la seconde, mais dans aucun elle ne la dépasse, comme c'est le cas chez le *Sialia Wilsonii*.

Fauvette Vermivore du Tenessee. *Vermivora peregrina.*

M. Audubon assure que cette espèce est très rare dans les États-Unis, mais elle paraît être plus commune dans les contrées à fourrures, où sir John Franklin ainsi que le capitaine Back en ont trouvé sous le 53e parallèle.

Gobe-Mouche a queue jaune, *Setophaga ruticilla.*

Cet oiseau vif, petit et singulièrement coloré, est très commun dans le Brésil et dans les îles de la mer des Caraïbes. Il apparaît sur les confins des États-Unis, au commencement de mars; en mai, il atteint la rivière Saskatchewan, où on le voit voltiger parmi

les branches inférieures des grands saules qui croissent dans ce district marécageux.

Le Farlouse rouge-brun, *Anthus aquaticus.*

M. Audubon nous apprend que ce Farlouse (*Titlack*) fréquente toutes les parties des États-Unis, mais n'y niche jamais. Sir John Franklin, à sa seconde expédition, en vit sur le Saskatchewan, et M. King s'en est procuré deux spécimens au Fort Reliance, le 3 juin; il niche sans doute dans ce district, ou encore plus au nord.

Le Bruant des arbres, *Emberiza Canadensis.*

M. King obtint au fort Reliance, trois specimens de cet oiseau (*Tree Bunting*), qui d'après cela habite plus au nord qu'on ne l'avait supposé auparavant; mais il reste probablement aux lisières des bois. D'après M. Audubon, ses quartiers d'hiver sont au nord de l'Ohio.

Le Gros Bec a gorge rose, *Coccothraustes Ludoviciana.*

M. King a pris un de ces charmants oiseaux sur

le lac Winnipeg; il a remarqué que son iris était rouge, tandis que MM. Audubon et Wilson lui donnent la couleur noisette.

Le Tétras tacheté, *Tetrao Canadensis.*

Cet oiseau (*Grouse spotted*) habite depuis le nord des États-Unis jusqu'à la lisière des bois sur les bords du Mackenzie (latitude 68°); la facilité avec laquelle il se laisse prendre dans certaines saisons lorsque le gibier est rare, le rend précieux au chasseur indien. Il habite les forêts épaisses, particulièrement les endroits marécageux, où croît l'épinette noire; c'est pour cela que les *voyageurs* canadiens l'ont surnommé la *Perdrix de savane.*

Il se nourrit des feuilles de l'épinette, ce qui donne à sa chair noire un goût de résine très prononcé. Le Tétras de Franklin, qui habite les flancs des hautes montagnes Rocheuses, ainsi que la région à l'ouest de cette chaîne, diffère de notre Tétras tacheté dans les douze couvertures supérieures de la queue, qui sont terminées par du blanc; les œufs, suivant M. Douglas, en sont aussi différents.

Le Lagopède des saules, *Lagopus saliceti.*

Cet oiseau est beaucoup plus estimé par les Indiens des contrées à fourrure, que le tétras précédent, à cause de sa grande abondance qui suffit à la nourriture des tribus indiennes pendant une grande partie de l'année. Il habite durant l'été les terres stériles et les sommets des collines rocheuses dans les régions boisées, mais l'hiver il cherche un abri dans les bois; c'est dans cette dernière saison qu'il devient abondant; dans un seul poste on en a pris dix mille pendant un hiver, avec des filets ou des piéges.

Le Ptarmigan des rochers, *Lagopus rupestris.*

Cette espèce est plus particulière aux terres stériles que la précédente; elle ne fréquente les bois que peu de temps durant l'hiver. Elle est très abondante dans quelques districts. Une autre espèce que le docteur Leach désigne sous le nom de *Lagopus mutus*, visite, suivant le capitaine James Ross, les bords de la péninsule de Boothia, ainsi que le Ptarmigan des rochers et le lagopède des saules; mais le Ptarmigan des rochers est l'oiseau que l'on trouve le

plus abondamment sur les îles de la mer Arctique. Il existe un ptarmigan plus petit que tous ceux-là, qu'on rencontre particulièrement sur les montagnes Rocheuses; il se distingue des autres par la longueur des plumes de sa queue qui sont blanches, d'où on l'a surnommé le *Lagopus leucurus.*

Tétras a queue pointue, *Centrocercus Phasianellus.*

Abonde dans les pays à fourrures, au-dessus du 61e parallèle; fréquente les prairies et les bois. Sa chair, quoique supérieure à celle de tous les tétras précédents, n'est ni si tendre, ni si blanche que celle du tétras à chaperon, qui est aussi fort abondant jusqu'au 56e parallèle. Les autres variétés de cette famille habitent les plaines de Colombia; celles que nous avons mentionnées sont les plus utiles aux tribus indiennes des districts où le capitaine Back a passé.

Pigeon voyageur, *Columba migratoria.*

Ce pigeon, qui multiplie d'une manière incroyable en quelques parties des États-Unis, visite les pays à fourrures, jusqu'au 62e degré de latitude; mais nulle

part, dans le nord du lac Winnipeg, il n'est en assez grande quantité pour servir à la nourriture des naturels : seulement, à l'extrémité sud de ce lac, il est le seul moyen d'existence de quelques familles indiennes, pendant un ou deux mois d'été, lorsque les quadrupèdes manquent. Il visite le nord, après la reproduction qui a lieu aux États-Unis. Le capitaine James Ross vit un seul oiseau de cette espèce, par la latitude de 73°-30, dans la Baie de Baffin; ce pigeon se réfugia à bord, dans une tempête; il devait être égaré depuis long-temps. Nous voyons, d'après la relation de sir John Ross, que le vent avait soufflé du nord-est, au commencement de la bourrasque, et qu'ensuite il avait passé du côté de l'est. Or, *le Victory* étant alors dans le nord de l'île Disco, l'oiseau semblerait avoir dû venir de la partie septentrionale du Groënland; il n'est cependant pas probable qu'il eût trouvé à se nourrir sur cette côte stérile.

Pluvier Siffleur, *Charadrius melodus.* (Ch. Bonaparte.)

M. King s'est procuré sur le lac Winnipeg un spécimen de ce joli pluvier qui, sans doute, ne pousse pas ses excursions plus au nord, car il n'a pas été

observé sous de plus hautes latitudes, lors des expéditions antérieures ; c'est conséquemment un oiseau plus méridional que le *charadrius semipalmatus*, vu en grande quantité par l'expédition de Sir J. Franklin, tout le long de la route qu'elle a suivie, et par le capitaine James Ross dans la péninsule Boothia. Le Pluvier Siffleur (*piping Plover*) a d'abord été décrit par Wilson comme une variété du pluvier commun à collier; mais, ensuite, en figurant le pluvier demi-palmé sous le même nom, ce naturaliste émet le soupçon que c'est une espèce distincte; des auteurs subséquents en ont indiqué les caractères particuliers, et ces deux espèces, ainsi qu'une troisième nommée *charadrius Wilsonii* qui leur ressemble beaucoup, sont fort bien décrites dans le magnifique ouvrage de M. Audubon. Le Pluvier Siffleur niche au sud jusqu'aux cayes de la Floride, et quoiqu'il se montre presque partout sous le même plumage, je décrirai cependant ici le spécimen de M. King comme le seul qui ait été rapporté des pays à fourrures.

Couleur. — Le bec noir vers la pointe, orange à l'extrémité. L plumage de dessus gris-brunâtre-clair, c'est-à-dire d'une teinte pâle, intermédiaire entre le gris-jaunâtre et le brun-broccoli clair de Werner. Le front, les joues, la gorge, tout le plumage de dessous et les côtés du croupion sont blancs; ce blanc se continue autour du cou

et forme un anneau étroit derrière la nuque. Une bande noire étroite s'étend entre les angles antérieurs des orbites derrière le blanc du front; il y a sur chaque épaule une tache noire liée à une ligne droite qui traverse la poitrine; mais, dans ce spécimen, le noir ne traverse pas au-dessus du cou en se portant sur les extrémités d'une rangée de plumes, ainsi que cela a lieu d'ordinaire : quelque circonstance aura fait disparaître ce trait. Les pennes, les grandes couvertures et les plumes du milieu de la queue sont brun-noirâtres; mais sur le milieu des tiges et sur une partie des barbes intérieures des premières, il n'y a que du blanc qui se répand sur la quatrième penne et les pennes suivantes des primaires jusqu'à leurs barbes extérieures. Les extrémités des couvertures des ailes montrent aussi divers degrés de blancheur. Les tertiaires sont en grande partie comme le dos; mais leurs extrémités sont plus sombres et leurs bords extrêmes d'un blanc sale. Les plumes extérieures de la queue sont entièrement blanches; la paire qui vient ensuite est blanche aux deux extrémités, les autres sont de moins en moins blanches et celles du centre entièrement brunes comme cela a déjà été dit.

Forme. — La palme extérieure du pied est dentelée, renfermant seulement la première jointure du doigt extérieur, et seulement deux tiers de la phalange correspondante du doigt du milieu; la palme intérieure à peine perceptible.

Longueur de l'extrémité du bec à l'extrémité de la queue.	167,2 mill.
Longueur de la queue.	57,1
Idem des ailes pliées.	119,5
Idem du tarse.	22,3
Longueur du doigt du milieu y compris l'ongle.	18,0 mill.
Idem du bec en dessus.	12,7
Idem du bec au rictus.	15,3

Canard sauvage, *Anas Boschas* (Auct.)

Ce canard (*Mallard*) est rare, d'après M. Audubon, sur la côte orientale des États-Unis, mais il est

plus nombreux dans l'intérieur, et niche dans le sud jusqu'aux territoires du Kentuckey et de l'Indiana. Il est généralement répandu dans les pays à fourrures, jusqu'à l'extrémité septentrionale des bois, et c'est le meilleur et le plus pesant des canards qui fréquentent ces contrées. Parmi les canards proprement dits (*Anatinæ* de Swainson), le Shoveller (*Anas clypeata*) arrive dans les pays à fourrures en aussi grand nombre que le Canard Sauvage, mais il niche plus au nord, sur les terres stériles. Le Gadwall (*Anas strepera*) et le *Wigeon* nichent dans toutes les parties des régions boisées, quoiqu'en moins grande quantité que les précédents ; la Sarcelle aux ailes vertes (*Anas crecca*) est beaucoup plus nombreuse et niche sur les bords de toutes les rivières et des lacs aussi bien dans les districts boisés que dans les terres stériles; la Sarcelle aux ailes bleues (*Anas discors*) est aussi fort abondante dans le sud du pays d'Athabasca ; le Canard d'été (*Anas sponsa*) est rare sur la rivière Saskatchewan ; il ne va pas plus au nord. Ces canards arrivent du sud, dès la fonte des neiges, avant que la débâcle n'ait eu lieu dans les petits lacs. Les *Fuligulinæ* ou Canards de Mer (*Sea ducks*) sont aussi très nombreux dans les pays à fourrures,

soit lors de leur passage, en se rendant vers le nord, soit pendant leur halte à l'époque de la reproduction. L'Eider et le Canard-Roi (*Anas spectabilis*) se trouvent en abondance sur les îles et les rivages des mers polaires, ainsi que sur la côte d'Hudson, au nord de Churchill; mais on ne les voit jamais sur les eaux douces de l'intérieur. Il paraît que, dans leurs migrations, ils se tiennent près de la mer libre de glaces, et passent le long de la côte orientale du Labrador. L'*Oidemia Americana* (American Scoter) est aussi un de ceux qui n'habitent que la côte; il niche près de Churchill. L'*Anas perspicillata* et l'*Anas fusca* (Surf et Velvet ducks) voyagent à travers l'intérieur, jusqu'à la mer et aux îles arctiques où ils nichent; ils sont très abondants, mais peu estimés comme nourriture.

Le bruyant Canard de Terre-Neuve à longue queue (*Anas glacialis, Long-tai'ed duck*) se rassemble en bien plus grands troupeaux que ceux-ci et niche aux mêmes endroits; c'est l'oiseau que les voyageurs canadiens célèbrent dans leurs chants sous le nom de *Caccawee*. L'*Anas Vallisneriana* (Canvas-back duck), l'*Anas ferina* (Pochard), l'*Anas maryla* (Scaup) et le Canard à collier (Ring necked ducks) nichent partout, vers le nord

du 50e parallèle, jusqu'à l'extrémité du continent, mais ne paraissent pas souvent sur la côte. Ils s'associent avec les *Anatinæ*, cherchent leur nourriture dans les mêmes lacs et les mêmes étangs, mais dans des endroits plus profonds, ce qui les oblige à plonger davantage. Le Garrot des montagnes Rocheuses, l'*A. clangula* (Golden eye), et l'*A. albeola* (Spirit duck) sont encore meilleurs plongeurs; leur chair est coriace.

Le Canard Arlequin est rare; et le curieux Canard Rougeâtre, quoique abondant dans les plaines de Saskatchewan, ne va guère plus loin au nord. Cet oiseau a une queue d'une structure semblable à celle du cormoran; il la tient droite, en nageant, de sorte qu'à une petite distance le corps semble avoir deux têtes. On dit que le canard rougeâtre, en se rendant aux contrées à fourrures, ne voyage que pendant la nuit et qu'on le voit rarement voler. Il est certain que ses ailes courtes ne paraissent pas bien disposées pour un vol soutenu.

Les Harles (*Mergansers*) ne sont pas rares dans les parties septentrionales de l'Amérique; mais ils n'offrent pas d'importance sous le point de vue économique.

Cygne siffleur, *Cygnus buccinator.*

C'est le premier gibier aquatique qui apparaisse au printemps dans les pays à fourrures ; les Indiens en saluent avec joie la bienvenue, qui est pour eux le signal de l'abondance, car les oies et les canards suivent de près. Dès son arrivée, le Cygne Siffleur (Trumpeter Swan) se montre généralement par couples, rarement en troupeau ; il fréquente les remous au bas des chutes et les autres pièces d'eau libres de glaces, jusqu'à la débâcle des rivières et des lacs ; d'une approche difficile, on le tue ordinairement à longue distance avec une balle. Comme son duvet est d'un grand prix, on le plume aussitôt ; il est presqu'aussi bon à manger que l'oie. Il niche au-delà du 60e parallèle ; il est cependant moins septentrional que l'espèce suivante.

Cygne de Bewick, *Cygnus Bewickii.*

Plus petit que le siffleur ; commun à l'Europe et à l'Amérique ; abondant sur les bords de la Baie d'Hudson ; niche sur les péninsules Melville et Boothia, ainsi que dans les îles de la mer Arctique. Au

printemps, il arrive un des derniers dans les pays à fourrures; il demeure long-temps en automne; les plus tardifs de ces oiseaux passèrent au fort Franklin, par 64° 30′ N., le 5 octobre.

Oie du Canada, *Anser Canadensis.*

C'est l'Outarde des premiers Français qui ont visité les contrées à fourrure, ainsi que des *voyageurs* Canadiens actuels; elle niche, mais en petite quantité, dans l'intérieur des États-Unis jusqu'à l'Ohio, et dans l'État du Maine près de la côte atlantique. D'après M. Audubon, elle hiverne en troupes nombreuses dans les savanes de la Floride et dans les Arkansas; elle commence ses émigrations septentrionales, à partir des districts du centre et de l'ouest, dès la première fonte des neiges, c'est-à-dire entre le 20 mars et la fin d'avril. Le major Long nous apprend que les grandes émigrations d'oies commencent au Cantonnement des Ingénieurs sur le Missouri, par 41°-30′ de latitude, vers le 22 février, et se terminent à la fin de mars. L'Outarde niche dans toutes les parties des pays à fourrures, mais on ne l'a jamais vue sur les bords de la mer Arctique. Elle

arrive en troupe à la fonte des neiges, et bientôt après se répand par couples dans la contrée. La table suivante des dates ordinaires de son arrivée en plusieurs endroits, donne une idée exacte de l'époque à laquelle commence le printemps sous diverses latitudes.

Penetanguishene, lac Huron, lat.	44° 45′	du 24 mars	au 2 avril.
Cumberland House. Saskat . .	54 0	du 8 avril	au 12 *id.*
Fort Chipewyan.	58 45	du 20 *id.*	au 25 *id.*
Fort Résolution, lac de l'Esclave.	61 10	du 1er mai	au 6 mai.
Fort Entreprise	64 30	du 12 *id.*	au 20 *id.*
Fort Franklin, Gr. Lac de l'Ours.	64 30	du 7 *id.*	au 20 *id.*

Au mois de juillet les vieux oiseaux muent; on les voit sur toutes les rivières, suivis de leurs jeunes petits, à peine encore couverts de plumes et incapables de voler; quand on les poursuit, ils plongent à plusieurs reprises, mais bientôt fatigués ils se rendent au rivage, et sauf le cas où ils peuvent gagner un marais dont les hautes herbes leur offrent un abri sûr, ils deviennent facilement la proie du chasseur qui les assomme d'un coup de bâton sur la tête. On en a bientôt chargé un canot : je me rappelle avoir ainsi plusieurs fois ramassé de quoi souper pour une grande troupe d'hommes, dans l'intervalle de quelques minutes. Aussitôt que le sol commence à durcir

par les gelées d'automne, et qu'il est tombé deux ou trois fois de la neige, l'Oie du Canada s'assemble en grands troupeaux et reprend la route du sud, en choisissant ordinairement un vent favorable. Lorsque dans la nuit son cri est entendu de fort haut, elle se hâte de précéder le vent, et l'on peut s'attendre à un temps froid. Il est certains endroits auxquels les oies ne manquent jamais de faire visite dans leurs émigrations; mais elles ne s'y rendent pas en même nombre dans le printemps et dans l'automne. Dans la première saison, elles font de longues haltes sur les lacs de l'intérieur qu'elles traversent sans s'arrêter à leur retour, montrant dans l'automne une préférence marquée pour les bords marécageux de la Baie d'Hudson, où elles demeurent jusqu'à ce que les pièces d'eau de l'intérieur soient couvertes de glaces.

La première apparition de l'Oie du Canada, au printemps, fait renaître la vie dans un poste de pelleteries; les fusils sont remis en état, et du plus loin que l'on aperçoit le troupeau en forme de coin, les hommes, les femmes et les enfants se précipitent en criant : « *Wook, wook, wook,* » au diapason le plus élevé de leur voix. Les oiseaux mal avisés répondent

à l'appel, et tournant autour des criards y perdent quelques uns de leur compagnie ; puis des Indiens adroits, cachés dans de longues herbes ou d'épaisses broussailles, déciment aussi au milieu du troupeau qu'ils savent rappeler à eux de fort loin. Les premiers oiseaux que l'on se procure de la sorte sont déposés sur la grève comme des appeaux pour engager les autres à s'abattre.

Les oies volent fort haut quand elles sont sur la terre, mais elles descendent lorsqu'elles approchent de l'eau ; elles traversent la plupart du temps les grands lacs à des endroits déterminés. Il est fort singulier de voir leurs troupes passer infailliblement, les unes après les autres, entre les mêmes îles ou dans les mêmes brêches de bois, chacune d'elles suivant autant que possible la route de celles qui les ont précédées. —Dans quelques postes, on sale une grande quantité d'oies pour l'hiver; mais ce mode de conservation est fort mauvais, une oie salée étant aussi sèche que coriace.

Oie rieuse, *Anser albifrons.*

Plus petite que la précédente. Par la longueur

comparative de son col et la forme de son bec, elle ressemble assez bien à notre oie domestique, ou mieux à l'oie sauvage dont celle-ci provient. L'Oie Rieuse (*Laughing Goose*) traverse en grandes troupes les pays à fourrures huit ou dix jours après l'oie du Canada; elle se niche sur les rivages et les îles de la mer Arctique, au nord du 67e parallèle de latitude. Son rappel a beaucoup de rapports avec le rire prolongé d'un homme. Le capitaine James Ross n'a pas vu cette oie sur la péninsule Boothia; elle ne paraît pas être commune sur les bords de la Baie d'Hudson; ses migrations dans le sud ont lieu de bonne heure, au mois de septembre, et son retour dans les pays à fourrures est souvent la meilleure indication du commencement de l'hiver sous le cercle arctique. Elle continue sa route vers les États-Unis, toujours précédant l'outarde; et M. Audubon dit qu'elle arrive avant la dernière dans le Kentuckey, où un grand nombre de troupes passent l'hiver; il est convaincu que le reste se rend au sud jusqu'aux frontières des États-Unis. Suivant ce naturaliste, cette espèce quitte ses quartiers d'hiver une quinzaine de jours avant l'outarde du Canada; ce qui ne s'accorde pas avec l'ordre des apparitions respectives de ces

deux oiseaux sur les rives du Saskatchewan. — Sa chair est meilleure que celle de l'outarde.

Oie de neige, *Anser hyperboreus.*

Ce bel oiseau a tout-à-fait l'allure et la forme du précédent; il est un peu plus grand quand il est parvenu à toute sa croissance. Selon M. Audubon, les deux espèces quittent au même instant leurs quartiers d'hiver des État-Unis ; mais l'Oie de Neige fait généralement sa première apparition dans les contrées à fourrures quelques jours plus tard que l'oie rieuse, quoique le gros des émigrants de ces deux espèces passe environ au même temps. L'Oie de Neige niche en grand nombre sur les rives des petits lacs, près des bords et dans les îles de la mer Arctique, ainsi que sur la péninsule Melville. Dans son émigration au nord, elle atteint le 54e parallèle vers le 15 avril, le 57e vers le 25 du même mois, le 64e le 20 mai, et le 69e, sous lequel a lieu sa reproduction, au commencement de juin, lorsque la neige n'a encore commencé à disparaître que des lieux élevés. L'Oie à Neige grasse est un excellent manger, et peut le disputer à cet égard à l'oie rieuse.

Oie d'Hutchins, *Anser Hutchinsii.*

Cette oie ressemble beaucoup par son plumage à l'outarde, dont on la regarde souvent comme une petite variété ; dans sa forme cependant elle a plus de rapport avec l'oie Barnacle (*Anas Leucopsis*) et le Cravant (*Anas Bernicla*), qui lui sont évidemment associés dans le système ornithologique. M. Audubon, qui a donné la seule figure publiée de cette espèce, pense qu'elle est connue dans l'État du Maine sous le nom d'Oie d'Hiver, ou Oie de Passage. Dans son émigration, elle longe les rives de la Baie d'Hudson, et niche dans les péninsules Melville et Boothia déposant trois ou quatre œufs d'un blanc absolu. Le capitaine James Ross nous apprend que la chair en est douée d'une saveur exquise. — Elle arrive à Boothia vers le milieu de juin.

Cravant, *Anser Bernicla.*

Ce joli petit oiseau est très abondant sur les bords de la Baie d'Hudson lorsqu'il se rend au nord ou qu'il en revient. Le capitaine James Ross a vu qu'il ne restait pas auprès du havre Félix (dans la péninsule

Boothia) pour y nicher, mais qu'il se rendait encore plus au nord. On l'a trouvé durant les mois d'été, faisant sa ponte sur les îles Parry, par la latitude de 74° et 75°.

POISSONS.

A l'exception des prairies des rivières Rouge, Saskatchewan et Colombia, tous les districts des pays à fourrures sont coupés par des lacs et des cours d'eau fort abondants en poissons. Particulièrement dans les districts où dominent les terrains primitifs, les rivières ne sont guère que des chaînes de lacs à plusieurs branches, liés ensemble par des rapides resserrés ou des cascades. Comme c'est là, du moins dans les parties boisées, que l'on trouve le plus de fourrures, la plupart des forts ou postes de traite s'y sont établis. Sans l'abondance du poisson, en effet, on ne pourrait se procurer les provisions nécessaires; une troupe qui ne voudrait vivre que de viande toute l'année ne pourrait y réussir si elle était considérable, parce que les gros quadrupedès ne sont pas assez nombreux pour cela. Les *postes à viande*, comme on les appelle, ne peuvent

se fonder que dans les prairies qui fourmillent de bisons et de cerfs, ou dans certaines localités près de la limite septentrionale des bois, où le renne passe en troupes nombreuses au printemps et dans l'automne. Dans quelques quartiers, ainsi que nous l'avons déjà dit, on peut se procurer assez d'oies pour plusieurs semaines ; dans d'autres, on prend beaucoup de ptarmigans; mais, en général, aucun endroit ne peut être choisi avec sécurité pour un poste d'hiver s'il n'est voisin d'une bonne station de pêche.

Hearne et les voyageurs qui l'ont suivi ont donné d'amples détails sur les procédés en usage pour prendre du poisson dans les pays à fourrures ; on les trouve aussi dans le troisième volume de la *Faune boréale américaine.* Il n'est donc pas nécessaire de nous étendre sur ce sujet; disons seulement qu'à toutes les stations de pêche la majeure partie des provisions d'hiver s'obtient en automne immédiatement avant ou peu de temps après que les lacs ont gelé. Dès que le poisson est ôté des filets, on lui passe une gaule à travers les ouïes, et on le suspend sur des échafauds élevés hors de la portée des chiens et des bêtes de proie. Celui qui est ainsi pendu avant la gelée acquiert une odeur putride, mais on croit que la qualité s'en

améliore; celui qui est pris plus tard se conserve tout l'hiver par la gelée sans altération.

Le Attihawmeg ou Poisson blanc, *Coregonus albus.*

Ce poisson célèbre se trouve dans toutes les pièces d'eau douce entre le lac Erié et la mer Arctique, et l'on peut dire que la traite des pelleteries est en quelque sorte fondée sur les produits abondants qu'en fournissent les pêcheries. L'Attihawmeg, ou *poisson blanc des voyageurs*, parvient à sa plus grande dimension dans les lacs les plus grands et les plus profonds; on en trouve du poids de 10 livres (4,53 kil.) et au-dessus dans les lacs Huron, Supérieur et du Grand-Ours; mais ceux que l'on pêche dans les contrées à fourrures pèsent l'un dans l'autre de 3 à 4 livres (1,36 à 1,81 kil.). Dans la saison, il est d'une saveur riche, agréable et très salubre; on ne s'en lasse jamais; et même, lorsqu'il est maigre, il est préférable, comme article de nourriture, à tout autre poisson du pays. Quoique de la famille du saumon, le poisson européen qui lui ressemble le plus, quand il est cuit, est peut-être un hareng gras du lac Fyne

lorsqu'on vient de le tirer de l'eau. Dans les pays à fourrures, le mode de cuisson le plus ordinaire consiste à le faire bouillir; il donne ainsi une soupe blanche excellente; il est extrêmement bon quand il est frit, surtout si on l'a d'abord enveloppé d'une pâte.

Les autres poissons que l'on prend en différentes localités des pays à fourrures ne sont pas en assez grande abondance pour être mis en ligne de compte quant à la question économique : ce sont des truites de diverses espèces, dont la principale est le *Salmo namayscus;* le brochet (*Esox lucius*); plusieurs catastomes (*sucking carp*), et le methy ou lotte de rivière (*Lota maculosa*). Toutes les truites sont excellentes, particulièrement la grande que nous avons nommée; cependant elles forment une nourriture accidentelle plutôt que régulière, car on ne les pêche abondamment que dans quelques mois de l'année, particulièrement à l'approche du printemps. Le brochet est d'une grande importance, à cause de la facilité avec laquelle il mord à l'appât en toute saison, plutôt qu'à cause de sa bonté comme nourriture; car, à cet égard, il est inférieur à toute la classe des truites. Il est à remarquer qu'on ne trouve pas le brochet à l'ouest des montagnes Rocheuses,

quoique l'espèce pêchée à l'est de cette chaîne soit la même que celle des rivières et des lacs de l'Europe, de l'Asie septentrionale, et même de la mer Caspienne.

Les catastomes ne sont pas très estimés comme nourriture, mais ils sont abondants et bons pour faire de la soupe. Les Methy (*lota maculosa*), quoique moins nombreux que les coregones, les truites et les catastomes, sont cependant répandus dans tous les districts à fourrures; mais la chair en est si mauvaise qu'on la mange seulement dans les temps de disette. Cependant ses œufs, très petits et en grand nombre, forment une espèce de pain agréable quand il est battu avec un peu de farine; même lorsqu'ils sont cuits seuls, ils donnent des gâteaux très mangeables avec le thé, mais d'une digestion difficile.

Il y a aussi d'autres poissons moins généralement répandus, mais qui ont une importance notable dans certains districts où ils se trouvent. Ainsi la pêcherie de Cumberland-House, sur le Saskatchewan, donne, indépendamment des espèces ci-dessus nommées, le Brochet-Perche ou Sandre d'Amérique (*Lucioperca Americana*); le Mathemeg (*Pimelodus glacialis*); le Tullibee, espèce de corégone; le Naccaysh (*Hiodon*

chrysopsis, *Faun. bor. amér.*, p. 232, 311, pl. 94, fig. 3, A B C) ; et l'Esturgeon (*Acipenser Rupertianus*).

Aucun des poissons nommés dans le dernier paragraphe ne se trouve aussi au nord que le lac de l'Esclave; mais nous y avons le Salmo Mackenzii, qui y vient de la mer Arctique et n'existe pas dans les eaux plus méridionales. Ce poisson, quoique se rapportant à l'ordre des truites par la structure des mâchoires, diffère de tous les sous-genres établis par Cuvier dans *le Règne animal*, par ses dents en velours disposées par bandes, étroites aux extrémités des mâchoires et plus larges sur le vomer et les os du palais. D'après ses petites dents serrées, on peut donner à ce sous-genre le nom de Stenodus, dont l'*Inconnu* ou *Salmo Mackenzii* est la seule espèce reconnue. L'Ombre de Back (*Thymallus signifer*), et le Poisson Rond (*Coregonus quadrilateralis*) abondent dans les rivières limpides qui affluent au nord et à l'est du lac de l'Esclave et dans les eaux des plus hautes latitudes ; ils existent aussi, mais pas en grand nombre, dans le grand lac de l'Ours ; le poisson le plus abondant de cette vaste pièce d'eau est le Saumon-hareng (*Coregonus lucidus*). L'In-

connu ne remonte pas la rivière du lac de l'Ours, et donne la préférence aux eaux vaseuses.

Le saumon des diverses espèces dépose son frai dans les rivières qui se rendent à la mer Arctique; le capitaine sir James Ross en a pris une grande quantité dans le golfe de Boothia. Il est donc probable qu'il en entre quelques uns dans le Thlew-ee-Choh, quoiqu'on n'en ait point rapporté de spécimen.

Observation. — Dans le tableau qui suit, toutes les mesures sont françaises; les degrés du thermomètre sont centigrades; les chiffres à la suite des airs de vent donnent les rapports de la force du vent.

TEMPÉRATURES DE DIVERS ANIMAUX, D'ARBRES ET DE TERRES;
OBSERVÉES ET DISPOSÉES PAR M. KING.

DATES et LIEUX.	HEURES.	SUJET. Place du thermomètre.	TEMPÉRAT. Sujet.	TEMPÉRAT. Air ambiant.	OBSERVATIONS météorologiques.
1833					
25 oct. lac Esclave.	Midi.	Sapin de 330 mill. de diam. Au centre.	0° »	—11° 1	Sol. caché, vent de N. E. 2.
id. *id.*	*id.*	Sable à la profond. de 305 mill.; 300 pas de l'eau.	—2 2	—11 1	*id.*
26 *id.*	1 ap. m.	Perdrix des bois mâle. Dans la cav. pect.	43 3	—12 8	Sol. caché, v. de N. N. O. 3
27 *id.*	Midi.	Mésange mâle (*Tom-Tit*). Cavité pectorale.	37 8	— 8 9	Sol. caché, v. de N. N. O. 2.
28 *id.*	11 av. m.	Perdrix des bois mâle. Cavité pectorale.	43 0	—15 0	Sol. dégagé, vent de E. 1.
29 *id.*	3 ap. m.	Perdrix des bois femelle. Cavité pectorale.	42 9	— 8 3	Sol. caché, vent de E. 3.
id. *id.*	*id.*	*id.* *id.* *id.*	43 3	— 8 3	*id.*
4 nov. *id.*	10 av. m.	Truite. Abdomen.	2 2	— 0 6	Sol. caché, O 1/4 S. O. 2.
5 janvier 1834.	1 ap. m.	Perdrix blanche femelle. Cavité pectorale.	42 4	—19 7	Sol. caché, vent de O.
7 *id.*	2 ap. m.	Putois rouge (*Redpole*) mâle. Cavité pectorale.	37 2	—32 8	Sol. dégagé, vent de N. O. 4.
id. *id.*	*id.*	Perdrix blanche mâle. Cavité pectorale.	43 3	—32 8	*id.*
11 *id.*	*id.*	*id.* *id.* *id.*	43 3	—35 8	Sol. dégagé, vent O.
21 *id.*	*id.*	Ptarmigan femelle. Cavité pectorale.	41 4	—40 6	Soleil dégagé, v. de N. E. 1.
2 avril.	1 ap. m	Ecureuil mâle. Cavité pectorale.	38 9	— 7 2	Sol. brillant, vent de E. 5.
11 mai.	*id.*	Sapin de 228 mill. de diamètre. Au centre.	1 1	4 4	Sol. dégagé, vent de E. 2.
id. *id.*	*id.*	Bouleau de 122 mill. de diam. Au centre	0 0	1 4	*id.*
12 *id.*	10 av. m.	Sapin } mêmes trous que la veille; on les a	0 6	3 9	Sol. dégagé, vent O.
id. *id.*	*id.*	Bouleau } tenus bien bouchés.	—0 6	3 9	*id.*
id. *id.*	Midi.	Sapin de 114 mill. de diam. Au centre.	0 8	5 3	Sol. dégagé, v. de E 1/4 S. E. 3.
id. *id.*	*id.*	Bouleau de 102 mill. de diam. Au centre.	0 6	5 6	*id.*
13 *id.*	*id.*	Sapin de 76 millim. Au centre.	16 1	12 8	Sol. dégagé, vent de S. E.
id. *id.*	*id.*	Bouleau de 63 mill. Au centre.			

			Bouleau (tenus bien bouchés.	0 8	5 3	Sol. dégagé, v. de E 114 S. E. 3.	
id.	id.	Midi.	Sapin de 114 mill. de diam. Au centre.	0 6	5 6	id.	
id.	id.	id.	Bouleau de 102 mill. de diam. Au centre.				
13	id.	id.	Sapin de 76 millim. Au centre.	16 1	12 8	Sol. dégagé, vent de S. E. 2.	
id.	id.	id.	Bouleau de 63 mill. Au centre.	12 8	12 8	id.	
id.	id.	id.	Bouleau arbrisseau.	18 0	11 7	id	
14	id.	id.	Sapin de 102 mill. de diam. Au centre.	13 1	11 1	Sol. dégagé, vent de O. 3.	
id.	id.	id.	Bouleau de 51 mill. centre.	11 1	9 4	id.	
id.	id.	id.	Bouleau arbrisseau.	17 5	10 8	id.	
15	id.	id.	Sapin de 89 mill de diam. Au centre.	0 6	— 1 1	Soleil dégagé, vent de N. 2.	
id.	id.	id.	Bouleau de 50,8 mill. Au centre.	1 1	— 1 1	id.	
id.	id.	id.	Bouleau arbrisseau.	4 4	— 0 6	id.	
16	id.	id.	Sapin de 102 mill. Au centre.	9 2	9 2	Soleil obscurci, vent E. 4.	
id.	id.	id.	Bouleau de 63. Au centre.	6 1	8 9	id.	
id.	id.	id.	Bouleau arbrisseau.	17 2	16 1	id.	
17	id.	2 ap. m.	Ecureuil femelle. Cavité pectorale.	38 9	— 2 8	Sol. dégagé, vent N. 3.	
18	id.	1 ap. m.	Perdrix des bois femelle. Cavité pectorale.	42 3	— 1 1	Sol. dégagé, v. de O. S. O. 2.	
20	id.	10 av. m.	Truite. Abdomen.	1 1	0 0	id., vent de N. E. 2.	
29	id.	11 av. m.	Poisson blanc. Abdomen.	6 1	3 3	id., E. 9.	
3 août		4 ap. m.	Sable à la surface, à un mille de la côte.	8 3	15 6	Soleil dégagé.	
id.	id.	id.	Sable 610 mill. de prof. à un mille de la côte.	2 8	15 6	id.	
id.	id.	6 ap. m.	Maubèche. Cavité pectorale.	41 7	15 6	id.	
4	Côte maritim.	Midi.	Sable du sol à la surface, à 200 pas de la côte.	15 6	13 3	id.	
id.	id.	5 ap. m.	id. à un mille de la côte.	8 9	11 7	id.	
id.	id.	id.	id. à 610 millim. de prof., à un mille de la côte.	3 3	11 7	id.	
id.	id.	6 ap. m.	Plongeon brun. Cavité pectorale.	41 5	10 0		
id.	id.	id.	Plongeon du nord; id., âgé d'une semaine.	35 0	10 0		
id.	id.	id.	id. id. id.	33 9	10		
7		1 ap. m.	Sable du sol à la surface, à 500 pas de la côte.	15 6	12 2		
id	id.	1 ap. m.	Sab. du sol à 305 mill. de prof. à 500 p. de la côte.	11 1	12 2	Soleil dégagé.	
11		3 ap. m.	Bœuf musqué, d'un an; dans le trou de la balle qui l'a blessé; le sang coul. doucem. du cœur. (Mâle.)	40 0	5 0	Soleil caché.	
id.	id.	5 ap. m.	Lemming femelle. Cavité pectorale.	33 9	3 9	Soleil caché.	

OBSERVATIONS

DE M. CHILDREN,

SUR LES ARACHNIDES ET LES INSECTES, RECUEILLIS PAR M. KING, CHIRURGIEN DE L'EXPÉDITION.

La nature du climat jointe aux circonstances particulières de l'expédition, n'ont pas permis de recueillir beaucoup d'insectes; le plus grand nombre appartient au troisième ordre de Latreille, les *Parasites* (*Anoplura* Leach). Comme ils sont ordinairement les compagnons de la misère et de la malpropreté, on les envisage toujours avec dégoût; c'est pour cela sans doute que jusqu'ici les naturalistes ne leur ont pas accordé autant d'attention qu'en méritent leurs formes et leur structure singulières, et même belles.

CLASSE DES ARACHNIDES.

Observation.—Les araignées ont été examinées immédiatement après avoir été retirées de l'esprit-de-vin où elles avaient été conservées.

I. DYSDERA erethrina ? *Walk.*

Hahn Arachniden, vol. 1, pag. 7, pl. 1, fig. 3.

Les caractères de cet araignée sont tellement conformes avec ceux de la Dysdera erethryna de Hahn, que je n'hésite pas à les supposer de la même espèce, nonobstant la différence des localités. L'araignée de Hahn se trouve en Espagne, en France et en Allemagne.

II. THERIDION Backii (n. s.), *Vob.*

Villosum; thorace subcirculari, rufo : pedibus rufis, fusco annulatis, setisque undique obsitis; pari primo, secundo, et quarto longioribus, subæqualibus; tertio cæteris breviori : abdomine globoso, saturatè fusco.

Cette espèce ressemble beaucoup au *Theridion quadri-guttatum*, femelle de Hahn (pl. 21, fig. 64); mais elle est plus grande et à d'autres égards tout-à-fait distincte ; je lui ai donné le nom du capitaine Back.

III. Tetragnata extensa (var.) *Walck.*

Schœff. Icon. Insect. pl. 113, fig. 69.

IV. Thomisus borealis. (n. s.), *Nob.*

Fuscus : mandibulis validis, glabris : thorace subcylindrico, convexo, glabro : pedibus ferrugineis, subenlogatis, subvillosis, spinisque raris munitis ; pari primo, secundo, et quarto subæqualibus, tertio cæteris breviori : cute abdominis ovati transversè rugosâ, granulosâ, pilisque raris, albido flavis tectâ ; his ad anum ventremque frequentioribus.

V. Thomisus corona. (n. s.), *Nob.*

Glaber : thorace subcirculari, subfusco, fasciâ mediâ albidâ ad frontem latiori, coronæque effigiem simulante : mandibulis albidis : pedum pari primo et secundo validis, plus duplo cæteris majoribus ; tertio breviori : femoribus subpubescentibus : tarsis subtus setosis, setis discretis, biseriatim positis : abdomine globoso, albido.

Cette espèce est fort voisine de celle de Hahn *Th. diadema*, excepté dans la forme de l'abdomen, qui chez celle-ci est angulaire, et porte un lobe de chaque côté, dans la partie postérieure, tandis qu'il est globulaire dans le *Th. corona*. Puisque Hahn énonce expressément que le mâle, bien que beaucoup plus

petit que la femelle, lui ressemble exactement par la forme et la couleur; la différence entre son échantillon et le nôtre ne peut provenir du sexe. En outre, Hahn n'a point noté la singulière marque blanche en forme de couronne qui se trouve sur le devant de la tête, et dans la partie supérieure de laquelle les yeux de l'arachnide brillent comme les joyaux d'un diadème. De même que chez celle de Hahn, les quatre yeux latéraux sont portés par de petites portubérances avancées.

CLASSE DES INSECTES.

Ordre des PARASITES, Latr. (ANOPLURÆ, *Leach*).

Genus PHILOPTERUS, Nitzsch. (*Pediculus*, Linn. Fabric. *Ricinus*, Degeer. *Nirmus*, Hermann, Olfers, Leach.)

Subgenus DOCOPHORUS, Nitzsch.

1. D. communis, *Nitzsch.* Pedic. emberizæ, *Fabr.*

Degeer, vol. VII, pl. 4, fig. 9; Panzer, Deutsch. Insek. 51. 23.

Trouvé sur le Bruant de neige, le Jaseur et le Gros-Bec; long. de $\frac{6}{100}$ de pouce (1,52 millim.).

II. D. platyrhyncus *Nitz?* pedic. hæmatopus, *Scopoli?*

Trouvé sur un faucon dont l'espèce n'est pas indiquée ; longueur de $\frac{8}{100}$ de pouce (2,03 millim.).

Je pense que cette espèce est identique avec le *Plathyrinchus*, de Nitzsch, et le P. *hæmatopus* de Scopoli (Ent. Carniol. pag. 381) ; sa description s'accorde sur tous les points avec la description de cet insecte de ce dernier auteur, excepté qu'elle manque de la ligne dorsale de chaque côté de l'abdomen. Notre échantillon ressemble beaucoup à celui du *Nirmus nisi*, dans la collection du Muséum Britannique. L'insecte de Nitzsch a été trouvé sur le Falco Palumbarius.

III. D. auritus. Pedic. auriti, *Scop.* Var?

Dilutè fulvus : capite triangulari, glabro, nitido, apice subobtuso : temporibus rotundatis : abdomine ovato, subipoloso, lineâ, dorsali incurvatâ, nigrâ pedibus anticis antennis vix longioribus ; long. $\frac{7}{100}$ poll. (1,77 millim.).

Trouvé sur le Picus auratus.

Cette espèce ressemble tellement à celle qu'a décrite Schrank (Faun. Boic.), et qu'il a rapportée au P. *auritus* de Scopoli, trouvé sur le Picus major

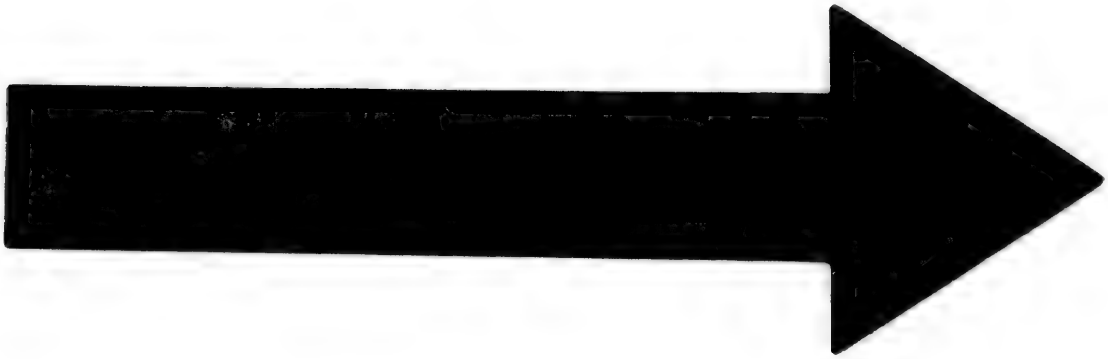
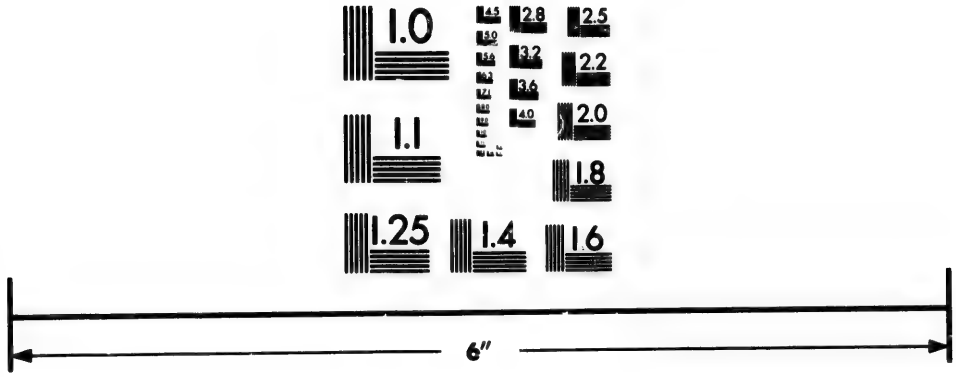


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

et le P. martus, que j'ai jugé convenable d'adopter ce nom sans garantir l'identité.

IV. D. ocellatus, *Nitzsch.* De Haan. pedic. ocellatus *Scop.*

Lyonet, pl. 5. fig. 3 (1).

Trouvé sur le corom *corax*, long. $\frac{7}{100}$ poll. (1,77 m.)

Les échantillons anglais de la collection du Muséum s'accordent parfaitement bien avec les espèces arctiques.

Selon Scopoli et Nitzsch, on le trouve aussi sur le Corvus coronæ.

Subgenus Nirmus, Nitzsch.

V. N. affinis (n. s.), *Nob.*

Albidus; capite triangulari, subfusco, glabro, nitido, apice rotundato : abdomine ovato, piloso, fasciis fuscis medio interruptis : antennis, thorace, pedibusque subfuscis; long. $\frac{6}{100}$ poll. (1, 52 millim.).

Trouvé sur le Tetrao saliceti, et le Ptarmigan.

Cette espèce diffère de la figure et de la description que donne Lyonet du *pou de coq de bruyère*, (laquelle son éditeur De Haan rapporte au *Nirmus cameratus* de Nitzsch), principalement par la fi-

(1) Recherches, etc. Ouvrage posthume, publié par De Haan. Paris. 1832.

gure des bandes dorsales transverses qui, dans notre insecte, s'étendent sur chaque côté depuis environ le milieu du dos jusqu'aux bords; mais qui dans le specimen de Lyonet présentent une figure bifurquée, les branches de la fourche s'arrêtant bien avant d'atteindre les bords, qui sont terminés par une ligne plus sombre depuis le thorax jusqu'à l'anus.

VI. N. testudinarius (n. s.), *Nob.*

Fuscus: capite triangulari, glabro, nitido, apice temporibusque rotundatis: abdomine elliptico, subpiloso, pilis ad anum confertioribus: segmentorum dorsalium suturis, lineâque mediâ longitudinali albidis: pedibus subfuscis. Long. $\frac{1}{10}$ poll. (2,54 millim.).

Trouvé sur le Courlis.

VII. N. biseriatus (n. s.) *Nob.*

Capite glabro, fulvo, triangulari, apice obtuso, temporibus rotundatis; thorace pedibusque concoloribus, illo lineâ mediâ, albidâ, abdomine ovato, subpiloso, albido, maculis lateralibus fulvis, biseriatim positis, exterioribus majoribus. Long. $\frac{7}{100}$ poll. (1,77 millim.).

Trouvé aussi sur le Courlis; autant que je peux me le rappeler, il n'a été décrit nulle part.

Subgenus Lipeurus, Nitzsch.

(*Ornithobius*, Leach.)

VIII. L. jejunus, *Nitzsch.*

Pedic. anseris, *Linn. Fabr.*

Redi, Exper. tab. 10, fig. dextra.

Trouvé sur l'oie grise. Long. $\frac{15}{100}$ poll. (3,8 mill.).

Cette espèce diffère du parasite de l'oie domestique conservé dans la collection du Muséum Britannique; elle paraît identique avec une autre espèce de la même collection, dont on n'indique ni le nom ni l'habitation.

Subgenus Goniodes, Nitzsch.

IX. G. chelicornis, *Nitzsch.*

Lyon. pl. 4, fig. 7.

Trouvé sur le Tetrao Saliceti. Long. $\frac{1}{10}$ (2,54 mill.), lat. abdom. $\frac{55}{1000}$ poll. (1,40 millim.).

Genus Liotheum, Nitzsch.

(*Pediculus*, Linn. Fabr. *Ricinus*, Degeer, Latreille. *Nirmus*, Hermann, Olfers, Leach.)

Subgenus Colpocephalum, Nitzsch.

X. C. subæquale, *Nitzsch.*

Lyon., pl. 4, fig. 5.

Trouvé sur le corvus Corax. Long. $\frac{8}{100}$ poll. (2,03 millim.).

Subgenus Physostonum, Nitzsch.

XI. P. Sulphureum, *Nitzsch.?* Pediculus dolicophalus, *Scopoli?*

Albus ; toto corpore glabro : capite oblongo, apice rotundato : abdomine elliptico, subtus marginato; maculis frontalibus, vittâque dorsali sanguineis. Long. $\frac{14}{100}$ poll. (3,55 millim.).

Trouvé sur le Bruant de neige.

XII. P. Marginatum (n. s.), *Nob.*

Albidus : capite oblongo, fusco maculato, apice obtuso : thorace abdomineque marginatis, lineâque fuscâ circumdatis : pedibus albidis. Long. $\frac{14}{100}$ poll. (3,55 millim.).

Excepté pour la taille et la couleur, cette espèce ressemble beaucoup au *Ricin du pinson* de Degeer.

ORDRE DES COLÉOPTÈRES.

Bostrichus typographus, *Fabr.*

Var 6. « Corpore toto Pallidè testaceo. » Gyllen. Insect. Sueci., tom. I, pars. 3, p. 351.

Provenant d'un pin séché.

II. Larva — incertæ sedis; — an Dirceæ cujusdam?

Je suis conduit à penser que c'est la larve d'une

Dircæa (*Xylita*, Paykull), d'après sa presque entière concordance avec la description que donne M. Macleay de la larve thysanuriforme *Xylita buprestoïdes*. (Horæ Entomologicæ, note, p. 464). Cette larve, ainsi que l'insecte parfait, avaient été trouvés en plein bois d'un vieux chêne du Hampshire par M. Samonelle; notre larve en diffère par sa couleur d'un brun-jaunâtre clair, par ses pieds qui sont égaux entre eux; en outre de l'appendice fourchu des extrémités, les deux éminences caudales et le bord postérieur du dernier segment, ou segment anal, sont armés d'épines fourchues, pointues.

Longueur $\frac{45}{100}$ de pouce. (11,4 millim.)

Trouvée sur un pin séché.

ORDRE DES ORTHOPTÈRES.

Acridium sulphureum, *Pal. de Beauv.*

Pal. de Beauv. Ins., rect. en Afr. et Am. p. 145. Orthopt. pl. 4, fig. 2.

L'insecte de Palissot de Beauvois provient de Virginie.

ORDRE DES HYMÉNOPTÈRES.

Formica herculeana, *Linn.*

Var. Thorace nigro. *Shuck. M. S.*

Linn. Faun. Suec. p, 426, N°. 1720.

Mon ami M. Suckard, qui s'est beaucoup occupé de cet ordre, et qui a examiné cette espèce à ma demande, fait la remarque suivante : « L'identité de » l'espèce apportée par le capitaine Back avec la F. » *herculeana* de Linnée est intéressante, comme la » première preuve que je connaisse d'une espèce d'hy- » ménoptère habitant à la fois les continents européen » et Américain. Ces fourmis sont, il est vrai, plus pe- » tites que les espèces européennes; mais il est bien » reconnu que le climat affecte leur développement. »

RADIÉS.

Classe des intestinaux. (*Entozoa*, Rudolphi.)

Ascaris — ?

Je ne peux rapporter ce spécimen d'une manière satisfaisante à aucune des espèces décrites; elle ne paraît pas très éloignée de l'*ascaris crenata* de Rudolphe. On ne dit pas d'où elle provient.

BOTANIQUE.

LISTE DES PLANTES RECUEILLIES PAR M. RICHARD KING, DURANT L'EXPÉDITION ET CLASSÉES PAR W.-G. HOOKER, PROFESSEUR DE BOTANIQUE A GLASGOW.

RANUNCULACEÆ.

Anemone patens, fort Reliance; Anemone nemorosa (velue d'une manière inaccoutumée), lac des Bois; Anemone multifida (*Poiret*), lac Winnipeg; Anemone Pennsylvanica (*L.*), lac Winnipeg et lac de l'Esclave. — Hepatica triloba δ (*Hook*), rivière Winnipeg. — Ranunculus aquatilis, rivière Saskatchewan; Ranunculus cymbalaria, lac Winnipeg; Ranunculus affinis, lac de l'Esclave; Ranunculus Pennsylvanicus, Athabasca; Ranunculus auricomus, Thlew-ee-choh et Athabasca; Ranunculus sceleratus, lac de la Pluie et lac de l'Esclave. — Caltha palustris, lac Winnipeg; Aquilegia Canadensis, id. Aquilegia β, hybrida (*Hook*), lac de l'Esclave. — Actæa rubra, lac Winnipeg.

PAPAVERACÆ.

Papaver medicaule, Thlew-ee-choh.

FUMARIACEÆ.

Corydalis aurea, rivière Winnipeg; Corydalis glauca, rivière Winnipeg.

CRUCIFERÆ.

Cardamine hirsuta, rivière Winnipeg et Cumberland House. — Nasturtium palustre, rivière Winnipeg et Cumberland House. — Arabis petræa, rivière Winnipeg et Cumberland House. — Turritis stricta, rivière Winnipeg et Cumberland House. — Draba lævipes, rivière Winnipeg; Draba hirta, Thlew-ee-choh. — Sisymbrium sophiodes, lac Winnipeg. — Eutrema Edwardsii, Thlew-ee-choh.

VIOLACEÆ.

Viola blanda, fort William; Viola pubescens, rivière Dog; Viola Canadensis, rivière Winnipeg; Viola muhlenbergiana, lac de l'Esclave.

DROSERACEÆ.

Parnassia palustris, depuis le Saskatchevan jusqu'au lac de l'Esclave.

POLYGALEÆ.

Polygala Sekena, rivière Winnipeg.

CARIOPHYLLEÆ.

Silene acaulis, Thlew-ee-choh. — Lychnis apetala, golfe de Boothia. — Spergula nodosa, Saskatchewan.

— Larbræa uliginosa, rivière Missinipi. — Stelleria borealis (*Bigelow*) ; Stelleria Stricta (*Rich.*), rivière Winnipeg; Stelleria læta, Thlew-ee-choh. — Arenaria lateriflora, lac Supérieur; Arenaria Peploides, golfe de Boothia. — Cerastium viscosum, rivière Winnipeg; Cerastium alpinum, Thlew-ee-choh; Cerastium arvense, rivière Winnipeg.

GERANIACEÆ.

Geranium Carolinianum, Saskatchewan.

LEGUMINOSÆ.

Phaca astragalina, Thlew ee-choh et lac de l'Esclave. — Oxytrapis uralensis β, Thlew-ee-choh et lac de l'Esclave. — Astragalus hypoglottis, rivière Winnipeg. — Vicia Americana, lac Winnipeg et Saskatchewan. — Lathyrus ochroleucus, Saskatchewan et lac de l'Esclave.

ROSACEÆ.

Dryas integrifolia, Thlew ee-choh. — Sieversia triflora, lac de l'Esclave. — Fragaria Virginiana, lac de l'Esclave. — Potentilla arguta, rivière Saskatchewan; Potentilla anserina, rivière de l'Esclave; Potentilla hirsuta, rivière Saskatchewan; Potentilla vahliana, rivière Thlew-ee-choh; Potentilla nivea, rivière

Thlew-ee-choh; Potentilla tridentata, rivière Missinipi. — Amelanchier sanguinea, rivière de l'Esclave.

ONAGRARIÆ.

Epilobium angustifolium, rivière Saskatchewan; Epilobium latifolium, Thlew-ee-choh; Epilobium origanifolium, Saskatchewan; Epilobium alpinum? près du précédent, factorerie d'York. — Anothera biennis? Athabasca.

SAXIFRAGEÆ.

Heuchera Richardsonii, Saskatchewan. — Saxifraga oppositifolia, golfe de Boothia; Saxifraga cernua, Thlew-ee-choh; Saxifraga nivalis, Thlew-ee-choh; Saxifraga Virginiensis, rivière Winnipeg; Saxifraga vernalis, rivière Winnipeg; Saxifraga hirculus, Thlew-ee-choh; Saxifraga tricuspidata, lac de l'Esclave et lac Winnipeg, Thlew-ee-choh.

UMBELLIFERÆ.

Zizia cordata, lac Winnipeg.

ARALIACEÆ.

Panax quinquefolium, Saskatchewan.

CORNEÆ.

Cornus Canadensis, lac Winnipeg et lac de l'Esclave

CAPRIFOLIACEÆ.

Sambucus racemosa, lac Winnipeg. — Viburnum acerifolium, rivière de l'Esclave et Athabasca. — Lonicera parviflora, lac Winnipeg; Lonicera ciliata, fort William; Lonicera cærulea, fort William. — Linnæa borealis, rivière Missinippi.

RUBIACEÆ.

Galium boreale, Saskatchewan et Missinippi. — Claytoni, Saskatchewan.

COMPOSITÆ.

Leontodon palustre, Thlew-ee-choh. — Bidens cernua, Saskatchewan. — Achillea millefolium, Saskatchewan et Missinippi. — Pyrethrum inodorum β, golfe de Boothia. — Artemisia frigida, Athabasca; Artemisia biennis, Athabasca; Artemisia borealis, Thlew-ee-choh et golfe de Boothia. — Arnica montana, Thlew-ee-choh. — Senecio aureus, Saskatchewan, Athabasca; Senecio palustris, Missinippi; Senecio β. congesta, golfe de Boothia. — Erigeron pulchellus, lac Winnipeg; Erigeron purpureus, Saskatchewan. — Solidago virgaurea, Saskatchewan. — Aster paniculatus? factorerie d'York. — Antennaria plantaginea, fort William et lac de l'Esclave.

CAMPANULACEÆ.

Campanula linifolia, Saskatchewan.

ERICINEÆ.

Ledum palustre, Thlew-ee-choh.—Arbutus alpina, Thlew-ee-choh; Arbutus uva ursi, lac Winnipeg. — Andromeda tetragona, Thlew-ee-choh; Andromeda polifolia, lac Winnipeg; Andromeda calyculata, lac Supérieur.—Rhododendron Lapponicum, Thlew-ee-choh. — Azalea procumbens, Thlew-ee-choh.

VACCINEÆ.

Vaccinium Pennsylvanicum, rivière Winnipeg; Vaccinium uliginosum, Thlew-ee choh; Vaccinium vitis idœa, Saskatchewan.—Gaultheria procumbens, lac Supérieur.

PYROLACEÆ.

Chimaphila umbellata, Canada; Pirola rotundifolia, Athabasca; id. var. γ Saskatchewan; id. var. δ Thlew-ee-choh.

GENTIANEÆ.

Gentiana amarella, factorerie d'York.

APOCYNEÆ.

Apocynum rosmarinifolium, Saskatchewan.

BORAGINEÆ.

Bastchia canescens, lac Winnipeg.— Collomia li-

nearia, Saskatchewan. — Lithospermum paniculatum, lac Winnipeg.

HYDROPHYLLEÆ.

Eutoca Franklinii, Saskatchewan.

SCROPHULARINEÆ.

Pedicularis hirsuta, Thlew-ee-choh. — Veronica peregrina, Saskatchewan. — Collinsia parviflora, lac Winnipeg.

RHINANTHACEÆ.

Euphrasia officinalis, Saskatchewan. — Melampyrum lineare, Saskatchewan. — Castelleja septentrionalis, Winnipeg et lac de l'Esclave.

PRIMULACEÆ.

Menyanthes trifoliata, lac Winnipeg. — Primula pusilla, lac Supérieur. — Trientalis Americana, Saskatchewan. — Lysimachia thyrsiflora, Saskatchewan.

PLUMBAGINEÆ.

Statice armeria, Thlew-ee-choh, et golfe de Boothia.

POLYGONEÆ.

Polygonum aviculare, Athabasca; Polygonum hydropiper, Saskatchewan; Polygonum h. var. eglandulosum, Saskatchewan. — Persicaria, Athabasca.

Oxyria reniformis, Thlew-ee-choh.

CHENOPODEÆ.

Blitum capitatum, lac Winnipeg et Athabasca. — Chenopodium glaucum. Athabasca; Chenopodium album, Saskatchewan. — Atriplex littoralis, Athabasca. — Lophantus anisatus, Saskatchewan.

LABIATÆ.

Stachys palustris, Saskatchewan. — Dracocephalum parviflorum, lac Winnipeg.

THYMELLÆ.

Comandra umbellata, Saskatchewan.

EMPETREÆ.

Empetrum nigrum, Thlew-ee-choh.

HYDROLACEÆ.

Diapensia Lapponica, Thlew-ee-choh.

AMENTACEÆ.

Salix arctica, Tlew-ee-choh, golfe de Boothia; Salix cordifolia? Thlew-ee-choh; Salix reticulata, golfe de Boothia; Salix herbacea, Thlew-ee-choh. — Betula glandulosa, Thlew-ee-choh. — Alnus glutinosa, Saskatchewan. — Populus trepida, Saskatchewan.

URTICEÆ.

Urtica gracilis, lac Winnipeg.

CONIFERÆ.

Juniperus prostrata, lac Winnipeg.

IRIDEÆ.

Sisyrinchium anceps, lac Winnipeg.

ORCHIDEÆ.

Habenaria rotundifolia, Saskatchewan; Habenaria bracteata, lac Winnipeg. – Neottia cernua, Athabasca. — Cypripedium parvifolium, lac Winnipeg. — Calypso borealis, fort William.

MELANTHACEÆ.

Tofielda palustris, lac Winnipeg.

ASPHODELEÆ.

Allium schœnoprasum, Saskatchewan.

SMILACEÆ.

Smilacina stellata, lac Winnipeg; Smilacina Canadensis, lac Winnipeg.

LILIACEÆ.

Lilium Philadelphicum, Saskatchewan et Portage la Loche. — Erythronium lanceolatum, lac Supérieur.

GRAMINEÆ.

Alopecurus arisculatus, Saskatchewan.

CYPERACEÆ.

Carex? lac Winnipeg et Saskatchewan.

FILICES.

Nephrodium fragrans, lac Supérieur. — Equise-

tum sylvaticum, factorerie d'York. — Marchantia polymorpha, factorerie d'York. — Auriscalpum hydrium, lac Supérieur.

LISTE

DES ÉCHANTILLONS DE GÉOLOGIE, RAPPORTÉS PAR LE CAPITAINE BACK ET DÉCRITS PAR M. FITTON.

(Ces échantillons ont été comparés avec ceux dont le docteur Richardson a dressé une liste dans la relation du second voyage de Franklin ; on donne à chaque article le numéro de l'échantillon correspondant de Richardson.)

De la rivière Athabasca, ou rivière Elan (d'un des portages probablement). —Feldspath porphyrique gris compacte, renfermant des grains de quartzet de feldspath cristallin.

Calcaire blanc de lait, faisant peu d'effervescence, contenant des empreintes de coquilles, et parfois des géodes de carbonate de chaux magnésien; il est, en quelques endroits, taché de bitume (1), en couches horizontales, sur le bord de la rivière.

(1) Cette rencontre de matières bitumineuses dans du calcaire formant à peu près la bordure d'une grande bande de rochers ignés et cristallisés, peut mériter quelque attention relativement à l'hypothèse de *Dolomisation*; elle indique quelque chose de particulier sur l'in-

Cette roche ressemble beaucoup à quelques uns des spécimens des Ramparts du fleuve Mackensie, portés dans la liste du docteur Richardson, sous les numéros 148, 156, p. XXXIV, XXXV; et au spécimen du lac Winnipeg portant le n° 1014, p. LIV.

Du Grand Lac de l'Esclave. — Calcaire dur, feuilleté, faisant difficilement effervescence; provenant d'une île de grande étendue, formée de couches horizontales; peut être comparé avec les numéros suivants de Richardson. N^os^ : 60, 132, p. XXXI; 205, p. XLIV; 246, 293, p. VI.

De la baie Christie (*Peth-the-nu-eh*).—Calcaire (magnésien) feuilleté, avec une veine de carbonate spathique de chaux et de magnésie; peut se comparer au numéro 228, p. V, de l'embouchure de la rivière Dease au sommet du Grand Lac de l'Ours, et au n° 208 du Cap Parry.

Petite Baie sur *Gah-hoon-tchella*. — Un échantillon qui fait partie d'un bloc erratique trouvé sur la grève par M. King, chirurgien de l'expédition,

troduction ou le développement de la magnésie qui pourraient avoir eu lieu après le dépôt de matières calcaires, ainsi que sur sa relation avec les masses incandescentes dans lesquelles elle aurait été contenue.

consiste en calcaire faisant beaucoup d'effervescence avec les acides, et montrant, à sa surface décomposée, des grains concrétionnés semblables à quelques variétés d'oolite; il contient aussi des portions d'un fossile qui est probablement un corail allié au genre Stromatopora.

Parmi les échantillons qui montrent une structure organique, provenant sans doute aussi des bords du lac, il en est un qui a une surface tuberculeuse, composée de matière calcaire que M. Loudale considère comme appartenant au genre *Stromatopora* de Goldfus, et probablement à l'espèce *Polymorpha* (pl. x, fig. 6, lettres *b* et *c*).

Du Fort-Reliance à l'extrémité orientale du Grand Lac de l'Esclave. — Granite de plusieurs variétés : quelques spécimens ayant l'aspect de la Siénite; d'autres contenant du feldspath couleur de chair en grands cristaux. Ces granites forment des collines ondulées d'une hauteur considérable. Quelques échantillons de cette localité se rapprochent du gneiss : ayant une structure feuilletée et une grande proportion de mica.

On a pris sur la berge, à l'entrée du lac, un conglomérat siliceux, consistant en cailloux roulés

de silex, cimentés par une pâte de sable et de matière calcaire (faisant effervescence).

On a trouvé les échantillons suivans en cailloux roulés sur les bords du lac, près du Fort Reliance : calcédoine lamelleuse gris-bleuâtre ; cristaux de quartz; quartz de diverses teintes, gris et brun; schiste siliceux; jaspe brun, et débris d'une concrétion consistant en portions de jaspe rougeâtre dans une pâte d'un gris-foncé.

Du rapide du Faucon. — Latitude, 66°-33′; Longit., 102°-40′ (105°-2′ de Paris.) Granite rougeâtre ; quelques échantillons indiquent une structure schisteuse; quartz gris provenant en apparence d'une veine.

Du rapide du Rocher. —Latitude, 65°-50′; Longit., 98°-20′ (100°-40′, de Paris.) Granite avec des taches de différentes teintes rougeâtres et grises.

De la pointe Backhouse dans le pertuis de la grande rivière Back. — Granite rougeâtre de grain assez beau.

Enfin, d'un morne ou renflement (*Bluff*) au nord de la pointe Beaufort. — Granite gris-bleuâtre d'un beau grain.

OBSERVATIONS MAGNÉTIQUES.

Pendant l'expédition, on a saisi toutes les occasions possibles de faire des observations magnétiques sur l'Inclinaison et la Déclinaison de l'aiguille, ainsi que sur l'Intensité. Au fort Reliance, on en a obtenu plusieurs séries; on s'y est aussi occupé de la Variation diurne et de l'influence que peut avoir l'Aurore boréale sur les changements extraordinaires que présente la direction de l'aiguille.

Ces observations ont été remises entre les mains de M. le professeur Christie; il se propose d'en discuter la plupart dans un mémoire qu'il présentera prochainement à la Société Royale; il est donc inutile d'entrer, à cet égard, dans de longs détails. On s'est borné à réunir ici en tableau les résultats immédiats des observations.

Inclinaison et Déclinaison de l'aiguille.

L'inclinaison a été déterminée par un instrument

de Dollond, fort petit, mais fort exact, portant une aiguille de trois pouces de longueur (76,2 mill.). Pour placer l'instrument dans le méridien magnétique, on se servait d'un appareil muni d'une petite aiguille aimantée. On faisait mouvoir tout l'instrument qui était susceptible de prendre un mouvement de rotation, et on amenait le cercle vertical au parallélisme avec cette petite aiguille.

Au fort Reliance, on s'est servi pour l'inclinaison de l'aiguille n° 1, prenant la moyenne des diverses lectures, observant successivement face à l'est et face à l'ouest, avec la face de l'aiguille vers la face de l'instrument, et la face de l'aiguille retournée, puis recommençant avec les pôles renversés. Dans les observations de l'aiguille n° 2, on n'a jamais changé les pôles; les résultats qu'elle a donnés exigent donc une petite correction qui n'est point constante. Le professeur Christie s'en est occupé, et il se propose aussi d'examiner les observations d'intensité magnétique; il m'a fait savoir que cette correction est très faible et n'excède pas dix minutes pour les observations faites depuis le fort Reliance jusqu'à la mer.

N° 1. — INCLINAISON ET DÉCLINAISON DE L'AIGUILLE MAGNÉTIQUE

LIEU d'observation.	LATITUDE nord.	LONGITUDE occid. de Par.	DATE de l'observation.	INCLINAISON.	AIGUILLE employée.	DATE de l'observation.	DÉCLINAISON.

N° 1. — INCLINAISON ET DÉCLINAISON DE L'AIGUILLE MAGNÉTIQUE

LIEU D'OBSERVATION.	LATITUDE nord.	LONGITUDE occid. de Par.	DATE de l'observation.	INCLINAISON.	AIGUILLE employée.	DATE de l'observation.	DÉCLINAISON.
			1833.		n°		
New-York.	40° 42′ 7″	76° 21′ 39″	1er avril.	73° 14′	2	*1825.	* 1° 30′ 48″ O.
Montréal.	45 29 34	76 2 51	19 avril.	77 49	2		»
Fort-Alexandre.	50 36 49	98 41 49	10 juin.	79 20	2		*15 15 41 E.
Cumberland-House. . .	53 57 33	104 42 10	6 juillet.	80 49	2		*19 14 21 E.
Ile à la Crosse.	55 25 25	110 15 »	17 juillet.	80 35	2		*23 19 20 E.
Fort Chipewyan.	58 42 32	113 39 24	31 juillet.	81 52	2		*25 29 37 E.
Fort Résolution.	61 10 26	116 5 24	9 août.	83 7	2	1833.	37 20 » E.
			9 octobre.	84 44	2		»
			10 octobre.	84 20	1		»
			1834.				
Fort Reliance.	62 46 29	111 21 3	21 mai.	84 33	2		
			22 mai.	83 42	1		35 19 » E.
			Moyenne.	84 39	2		(Moyenne.)
			Moyenne.	84 1	1	1834.	»
Rapide du Bœuf Musqué.	64 40 51	110 28 34	2 juillet.	86 13	2	2 juillet.	44 24 » E.
Rapide du Rocher. . . .	65 54 18	100 30 31	23 juillet.	87 54	2		29 16 » E.
Pointe Beaufort.	67 41 24	97 22 40	31 juillet.	88 13	2	31 juillet.	6 » » O.
Ile Montréal.	67 47 27	97 38 39	2 août.	87 45	2	2 août av. midi.	2 43 » E.
						Id. ap. midi.	6 42 » O.
Pointe Ogle.	68 13 57	97 18 25	12 août.	89 26	2	15 août av. mid.	1 52 » E.
						Id. Midi.	3 30 » O.
						Id. ap. mid.	1 46 » E.

* Les astérisques indiquent les observations de sir J. Franklin en 1825.

En 1825, au fort Résolution, la déclinaison était. . . . 29°-15′-09″.

En 1820, au même point, elle était de. . . . . 25°-40′-47″.

La Déclinaison a été déterminée au moyen d'un compas de Kater, fait par John. On a pris le plus grand soin d'en éloigner, au moment de l'observation, le fer ainsi que toute autre substance métallique quand on avait lieu de supposer qu'elle avait quelque influence.

Par suite de la grande diminution de la force directrice agissant sur l'aiguille horizontale, la Déclinaison est devenue fort incertaine, à partir de l'embouchure du Thlew-ee-choh; les différences que l'on remarque entre les observations d'un même jour sont-elles dues à la paresse de l'aiguille ou à une modification dans la direction de la force magnétique, c'est ce que je n'entreprendrai point de décider, bien que je ne doute guère de l'influence de la seconde cause.

Variation diurne.

Les changements diurnes dans la direction de l'aiguille ont été observés avec un instrument construit par John expressément pour l'expédition. Il consiste en une boîte de cuivre rectangulaire, longue de dix pouces (254 millim.), large de deux pouces et demi (63,5

millim.), avec des glaces à chaque extrémité et à la partie supérieure, parfaitement abritée de l'air. Elle était munie de deux niveaux et portée sur trois vis. L'aiguille, longue de huit pouces trois quarts (222,2 millim.), avait la faculté de vibrer, dans un arc de dix degrés, à droite et à gauche du méridien magnétique; elle pouvait être placée sur un pivot ou suspendue au moyen d'un appareil vissé dans le haut de l'instrument. Une petite lunette indépendante servait aux lectures; elle se mouvait dans un arc concentrique avec les arcs gradués; et, par conséquent, il n'était pas nécessaire de trop s'approcher de la boîte pour faire les lectures. On a placé l'instrument dans l'observatoire, sur l'établi dont la description se trouve dans la relation du voyage, p. 248.

Les observations sur la déviation de l'aiguille ont été suivies à trois reprises, pendant sept jours consécutifs, d'heure en heure, depuis 8 heures du matin jusqu'à minuit; on en trouve les moyennes dans les tableaux n° 2, n° 3, n° 4.

Depuis novembre 1833 jusqu'en avril 1834, et depuis novembre 1834 jusqu'en mars 1835, on a observé, jour par jour, la direction de l'aiguille à 8 et 9 h. du matin à midi, à 1 h., 2 h., 3 h., 4 h., 7 h.,

10 h., du soir, et à minuit. La moyenne de ces observations a été faite pour chaque mois et disposée dans la table n° 5, avec la moyenne des températures aux mêmes heures, sans faire aucune correction relative à l'Aurore boréale. La table 6 montre, pour chaque mois, combien de fois l'aiguille a été en mouvement (*moving, in motion*), frémissante (*tremulous*) ou vibrante (*vibrating*), aux différentes heures indiquées; elle montre aussi combien de fois on a observé l'Aurore boréale.

N° 2.

VARIATION DIURNE MOYENNE, ET TEMPÉRATURE

OBSERVÉES AU FORT RELIANCE, D'HEURE EN HEURE, DEPUIS 8 HEURES DU MATIN JUSQU'A MINUIT

Du 22 octobre 1833 au 28 du même mois (7 jours).

(*L'aiguille était suspendue; le thermomètre est centigrade.*)

HEURES.	VARIATION DIURNE.	TEMPÉRATURE	HEURES.	VARIATION DIURNE.	TEMPÉRATURE
8 h. av. m.	47′ 8″ E.	» »	5 h. ap. m.	1′ 8″ E.	—3°40
9 »	50 0 E.	—3 54	6 »	1 34 O	—3 48
10 »	27 51 E.	—3 50	7 »	5 25 E.	—3 54
11 »	4 0 E.	—3 25	8 »	0 0	—3 58
Midi.	2 25 E.	—3 14	9 »	4 13 E.	—3 85
1 h. ap. m.	1 31 O.	—3 18	10 »	8 8 O.	—3 87
2 »	7 0 E.	—3 11	11 »	7 43 O.	—3 96
3 »	0 0	—3 13	Minuit.	3 51 E.	—3 96
4 »	4 34 E.	—3 08	»	»	»

Observations. — A 9 heures avant midi, l'aiguille était généralement agitée; à 10 heures, elle a vibré une fois; à 11 heures, trois fois; à midi, deux fois; à 1 heure après midi, trois fois; à 2 heures trois fois; à 3 heures, deux fois; à 4 heures, elle était en repos; à 5 heures, frémissante; à 6 heures, deux fois frémissante; à 7 heures, trois fois frémissante; à 8 heures, deux fois tremblante; à 9 heures, trois fois; à 10 heures, deux fois frémissante; à 11 heures, affectée deux fois; à minuit, frémissante deux fois.

N° 3.

VARIATION DIURNE MOYENNE, ET TEMPÉRATURE

OBSERVÉES AU FORT RELIANCE, D'HEURE EN HEURE, DEPUIS 8 HEURES DU MATIN JUSQU'A MINUIT.

Du 23 avril 1834 au 29 du même mois (7 jours).

HEURES.	VARIATION DIURNE.	TEMPÉRATURE.	HEURES.	VARIATION DIURNE.	TEMPÉRATURE.
8h. av. m.	27′ 3″ E.	—8° 87	5 h. ap. m.	5′ 17″ O.	—5° 53
9 »	24 25 E.	—8 32	6 »	5 26 O.	—5 34
10 »	16 17 E.	—7 78	7 »	3 26 O.	—5 56
11 »	11 34 E.	—7 74	8 »	1 25 O.	—5 56
Midi.	1 43 E.	—7 19	9 »	0 43 O.	—6 09
1h. ap. m.	3 0 E.	—7 22	10 »	0 0	—6 64
2 »	1 34 O.	—6 67	11 »	0 17 O.	—6 64
3 »	4 26 O.	—6 07	Minuit.	6 34 O.	—7 19
4 »	7 8 O.	—5 56	» »	» »	» »

Observations. — A 8 heures avant midi, l'aiguille s'est mue une fois; à 9 heures, agitée deux fois; à 10 heures, elle s'est mue deux fois; à 11 heures, en repos; à midi, en repos; à 1 heure après midi, en repos; à 2 heures, s'est mue une fois; à 3 heures, en repos; à 4 heures, agitée une fois; à 5 heures, frémissante une fois; à 6 heures, agitée deux fois; à 7 heures, en repos; à 8 heures, frémissante une fois; à 9 heures, en repos; à 10 heures, en repos; à 11 heures, vibrante une fois; à minuit, s'est mue deux fois. (L'aurore boréale n'a été visible que trois fois.)

N° 4.

VARIATION DIURNE MOYENNE, ET TEMPÉRATURE

OBSERVÉES AU FORT RELIANCE, D'HEURE EN HEURE, DEPUIS 8 HEURES DU MATIN JUSQU'A MINUIT.

Du 22 octobre 1834 au 28 du même mois (7 jours).

HEURES.	VARIATION DIURNE.	TEMPÉRATURE	HEURES.	VARIATION DIURNE.	TEMPÉRATURE.
8h. av. m.	28′ 51″ E.	—10°59	5h. ap. m.	9′ 0″ O.	—8°37
9 »	19 51 E.	—10 79	6 »	9 17 O.	—8 42
10 »	11 0 E.	—10 08	7 »	8 51 O.	—8 37
11 »	5 51 E.	—9 72	8 »	11 8 O.	—8 31
Midi.	4 34 E.	—9 38	9 »	8 25 O.	—8 41
1h. ap. m.	2 25 E.	—8 89	10 »	5 0 E.	—8 46
2 »	1 31 O.	—8 65	11 »	5 15 O.	—8 56
3 »	8 43 O.	—8 25	Minuit.	7 34 O.	—8 46
4 »	12 17 O.	—8 31	» »	» »	» »

Observations. —A 10 heures av. midi, l'aiguille a été une fois en mouvement; à 11 heures, une fois; à midi, deux fois; à 1 heure, ap. m. deux fois; à 2 heures, une fois; à 3 heures, deux fois; à 4 heures, une fois frémissante; à 7 heures, une fois frémissante; à 9 heures, deux fois en mouvement; à 10 heures, une fois; à 11 heures, deux fois; à minuit, une fois.

N° 5. — VARIATIONS DIURNES MOYENNES ET TEMPÉRATURES OBSERVÉES AU FORT RELIANCE DE HUIT HEURES DU MATIN A MINUIT.

(L'aiguille était suspendue. — Thermomètre centigrade.)

HEURES.	NOVEMBRE.		DÉCEMBRE.		JANVIER.		FÉVRIER.		MARS.		AVRIL.	
	1833.		1833.		1834.		1834.		1834.		1834.	
8 h. av. m.	40′ 24″ E.	7°74	52′ 44″ E.	14°42	39′ 36″ E.	30°83	48′ 55″ E.	22°76	32′ 30″ E.	18°22	46′ 37″ E.	11 72
9 *id.*	31 44 E.	7 74	29 23 E.	14 95	28 23 E.	30 06	32 32 E.	22 78	40 34 E.	18 33	36 24 E.	11 64
Midi.	2 32 E.	7 07	3 05 E.	14 96	6 46 E.	30 56	6 10 E.	22 22	8 29 E.	16 94	4 31 E.	10 34
1 h. ap. m.	4 24 O.	7 16	2 33 E.	14 44	2 17 E.	30 00	2 08 E.	21 67	6 17 E.	16 50	0 53 O.	9 83
2 *id.*	0 16 E.	7 01	1 04 E.	14 43	0 34 E.	29 99	2 53 E.	20 56	5 27 E.	16 11	0 20 E.	9 27
3 *id.*	0 32 O.	7 15	0 38 O.	14 40	0 25 E.	30 00	0 55 E.	21 07	1 15 E.	15 39	2 15 O.	8 39
4 *id.*	0 06 O.	7 21	2 13 E	14 95	1 19 E.	29 99	4 06 E.	21 45	0 31 E.	15 00	3 20 O.	8 50
7 *id.*	6 06 E.	7 74	5 29 E.	15 00	7 19 E.	29 40	7 35 E.	21 22	1 02 E.	15 06	1 08 O.	8 33
10 *id.*	1 50 E.	7 75	0 07 E.	15 56	1 09 E.	30 00	10 45 E.	21 06	6 21 E.	15 50	1 08 E.	9 26
Minuit.	4 38 O.	7 78	1 05 O.	15 53	0 21 E.	29 72	6 12 O.	20 94	3 33 O.	16 17	1 45 O.	9 98
	1834.		1834.		1835.		1835.		1835.			
8 h. av. m.	48′ 12″ E.	9°84	24′ 52″ E.	33°39	22′ 27″ E.	27 17	32′ 23″ E.	30°55	24′ 26″ E.	27°78		
9 *id.*	40 26 E.	9 77	33 44 E.	33 84	23 23 E.	27 76	25 47 E.	30 52	29 46 E.	27 18		
Midi.	11 25 E.	9 61	11 10 E.	33 32	3 00 E.	27 17	6 45 E.	29 40	1 53 E.	25 54		
1 h. ap. m.	6 25 E.	9 13	0 25 O.	33 87	0 52 O.	27 20	3 42 E.	28 45	0 33 O.	24 99		
2 *id.*	3 24 E.	9 13	0 15 O.	33 88	2 27 O.	27 21	0 53 E.	28 34	1 50 O.	24 42		
3 *id.*	4 02 E.	9 18	1 58 E.	33 89	2 48 O.	27 22	0 58 O.	27 75	2 23 O.	23 89		
d.	5 13 E.	9 40	0 36 O.	33 89	5 01 O.	27 22	4 57 O.	27 18	4 20 O.	23 34		
7 *id.*	7 09 E	9 55	0 05 E.	33 89	2 11 O.	27 20	3 10 O.	27 76	1 10 O.	23 88		
10 *id.*	7 13 E.	9 74	1 19 O.	33 88	2 07 O.	27 20	11 49 O.	28 31	8 10 O.	24 41		
Minuit.	6 22 E.	9 84	13 31 O.	33 87	1 29 O.	27 19	4 40 O.	28 87	5 53 O.	25 53		

NOTA. — En mars 1835 il n'y a eu que 18 jours d'observations.

Le signe — en tête des températures affecte toute la colonne.

3	*id.*	4	02	E.	9	18	1	58	E.	32	89	2	48	O.	27	22	0	58	O.	27	75	2	23	O.	23	89
	d.	5	13	E.	9	40	0	36	O.	33	89	5	01	O.	27	22	4	57	O.	27	18	4	20	O.	23	34
7	*id.*	7	09	E.	9	55	0	05	E.	33	89	2	11	O.	27	20	3	10	O.	27	76	1	10	O.	23	88
10	*id.*	7	13	E.	9	74	1	19	O.	33	88	2	07	O.	27	20	11	49	O.	28	31	8	10	O.	24	41
	Minuit.	6	22	E.	9	84	13	31	O.	33	87	1	29	O.	27	19	4	40	O.	28	87	5	53	O.	25	53

N° 6. — TABLEAU INDIQUANT COMBIEN DE FOIS L'AIGUILLE A ÉTÉ VUE EN MOUVEMENT A DIFFÉRENTES HEURES.

MOIS.	ANNÉES.	8 h. av. m.	9 h. av. m.	Midi.	1 h. ap. m.	2 h. ap. m.	3 h. ap. m.	4 h. ap. m.	7 h. ap. m.	10 h. ap. m.	12 h. ap. m.	TOTAL par mois.	AUROR. visib.
Novembre . .	1833	13	10	18	16	9	6	19	12	18	16	137	14
Décembre. . .	1833	15	18	7	6	14	6	12	17	15	17	121	15
Janvier	1834	8	10	7	12	5	2	6	9	3	16	78	28
Février. . . .	1834	6	8	16	16	10	3	3	3	8	8	81	14
Mars	1834	10	15	13	17	15	8	13	11	13	15	122	19
Avril.	1834	7	15	13	13	12	7	7	3	2	9	88	22
Novembre. . .	1834	4	8	10	11	5	3	7	4	8	16	76	15
Décembre. . .	1834	7	17	12	8	6	4	3	4	5	14	80	28
Janvier	1835	4	9	14	12	1	0	1	3	4	19	67	19
Février . : . .	1835	3	15	12	14	5	2	7	5	6	13	82	21
Mars	1835	1	9	3	4	1	1	3	2	4	6	34	10
Total du nombre de fois aux heures respectives . .		78	134	125	129	83	42	81	73	86	149	»	»

N° 7.—TABLE DES LATITUDES, LONGITUDES ET DÉCLINAISONS.

(Nota. *Les longitudes sont les moyennes de trois chronomètres.*)

DATES.	LATITUDE nord.	LONGITUDE occ. de Par.	DÉCLINAISON de l'aiguille.	LIEU d'observation.
1833 Août 16	62° 45′ 35″	113° 40′ 16″	45° 31′ E.	Près des Montagnes, rive nord du Grand Lac de l'Esclave.
19	62 50 15	112 8 18	36 52 E.	Embouchure de la rivière Gelée-Blanche.
22	63 23 46	110 28 40	36 0 E.	Lac Walmsley.
24	63 23 57	» » »	» » »	Extrémité Nord du Lac de l'Artillerie.
27	64 24 13	110 49 17	36 56 E.	Baie Sand-Hill.
Septembre. 1er	61 40 54	110 28 34	44 24 E.	Rapide du Bœuf-Musqué.
6	62 53 26	110 48 48	» » »	Extrémité sud du Lac de l'Artillerie.
	62 46 29	111 21 33	35 19 E.	Moyenne de différentes séries au Fort-Reliance.
1834. Juil. 13	65 28 21	109 14 25	» » »	Près du Lac Beechey.
15	65 14 44	108 21 17	39 12 E.	Extrémité nord des Cascades.
17	65 9 12	105 53 32	30 6 E.	Sur l'île.
19	65 53 10	» » »	» » »	Lac Pelly.
20	65 48 4	102 1 10	29 38 E.	Lac Garry.
23	65 54 18	100 30 31	29 16 E.	Rapide du Rocher.
26	66 6 24	» » »	» » »	Mont Meadowbank.
29	67 7 31	97 0 9	par le relèv. du Sol. a m. 8 30 O.	Près de l'embouchure du Thlew-ee-choh.
30	67 20 31	96 48 38	» » »	Baie Cockburn.
31	67 41 24	97 22 40	6 0 O.	Pointe Beaufort.
Août. 2	67 47 27	97 38 39	2 43 E. av. midi. 6 42 O. ap. midi.	Ile Montréal.
15	68 13 57	97 18 25	1 52 E. av. midi. 1 46 O. ap. midi.	Pointe Ogle.

Nota. — Nous avons supprimé, dans l'appendice, plusieurs pages sur les gisements des arcs et sur certaines circonstances numériques des Aurores observées dans l'expédition; nous avons aussi supprimé les tableaux journaliers de météorologie, tenus par MM. Back et King durant leur séjour au Fort Reliance. Ces détails, purement techniques, n'intéressent qu'un très petit nombre de savants qui peuvent facilement se procurer l'ouvrage anglais, auquel ils préféreront toujours recourir, et qui souvent obtiendront communication du registre complet des observations contenant des détails inédits.

Le plus grand froid que l'expédition ait éprouvé a eu lieu le 17 janvier 1834, par 70° Far. (56°, 67 cent.); le temps était calme, comme il l'est généralement à l'époque des froids intenses. Ce fait avait été déjà observé dans les voyages précédents; il s'est trouvé confirmé dans celui-ci; cependant le capitaine Back a remarqué qu'un très grand abaissement de température était accompagné d'une brise précédant ou suivant immédiatement un calme. — Les expériences physiques faites pendant cette période de froid se trouvent décrites au premier volume de la relation du voyage, page 281 et suivantes.

N. du T.

FIN DE L'APPENDICE.

ERRATA.

TOME PREMIER.

Page 66,	ligne 4,	*au lieu de :*	Chipewyns,	*lisez :* Chipewyan.
70,	9,		buffles,	bisons.
116,	1,		dix,	mille.
141,	18,		11°,	110°.
155,	4,		humaine,	de l'homme.
182,	3,		Thlew,	Thelew.
255,	1,		visiteurs,	voyageurs.

TOME DEUXIÈME.

Page 99,	ligne 20,	*au lieu de :*	108°-21′-13″,	*lisez :* 108°-21′-17″.
261,	1,		faire causer avec,	faire causer.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

CHAPITRE IX. — Réflexions. — Halte pour la nuit. — On se remet en marche. — Obstacles divers. — Les bateaux sont-terminés. — Rive orientale du lac de l'Artillerie. — Nous suivons les traces de M. Mac-Leod.—Deux daims tués.—Pins rabougris.—Campement.—Difficultés pour reconnaître notre route.—Nouvelles de M. Mac-Leod. — Bourrasque de neige. — Feux allumés sur les collines. — Accident arrivé à Peter Taylor. — Nous dévions de notre chemin. — Accident arrivé à James Spence. — Mauvais temps. — Pillage d'une *cache*. — Nous retrouvons les guides déserteurs. — Glace dangereuse.— Arrivée au lac Aylmer. — Brouillard épais. — Baie de Sand-Hill. — Recherche judiciaire. — Animaux. — Rapide du Bœuf Musqué. — Nous rejoignons M. Mac-Leod. — Reconnaissance de la rivière.— Une belle Indienne. — Une chasse aux rennes.

CHAPITRE X. — Instructions laissées à M. Mac-Leod en nous séparant. — Rencontre d'Akaitcho. — Sa cabane. — Imminent danger pour les bateaux — Conseil amical d'Akaitcho. — Nous nous embarquons.—Grande tempête.— Composition de l'équipage. — Aspect géologique du pays.— La glace nous arrête.—Suite de rapides.—Sac de pemmican rempli de sable. — Obstacles.— Mauvais temps.— Chasse au daim. — Observations. — Déviation du cours de la rivière.—Paysage désolé. — Les glaces nous arrêtent de nouveau. — Cascades. — Signaux. — Rétrécissement de la rivière. — Rivière Baillie. — Troupeaux d'oies.—Tact que doit avoir un chef d'expédition.

—Un renard. — Marques faites par les Esquimaux. — Rivière Bullen. — Une tourmente. — Lac Pelly. — Conjectures d'un Indien. — Campement. — Aspect du pays. — Nouveaux embarras. — Observations. — Lac Garry. 71

Chapitre XI. — Blocs gigantesques. — Danger des rapides. — Cours de la rivière. — Lac Mac-Dougall. — Passage périlleux. — Chute de Sinclair. — Tendance de la rivière à se dirige vers le nord. — Mont Meadowbank. — Élévation des rochers. — Formation de Trap. — Pic de Mac-Kay. — Lac Franklin. — Nous échappons à un grand danger. — Engourdissement de la boussole. — Esquimaux. — Portrait d'une de leurs femmes. — Promontoire Vittoria. — Embouchure du Thlew-ee-Choh. — Baie de Cockburn. — Pointe Backhouse. — Baie d'Irby et de Mangle. — Pointe Beaufort. — Nous ne pouvons avancer. — Ile de Montreal. — Nous tuons un bœuf musqué. — Oiseaux de l'île. — Baie d'Elliot. — Mac-Kay et autres hommes envoyés le long de la côte. — Campements des Esquimaux. — Cap Hay. — Pointe Ogle. — Nous sommes arrêtés par les glaces. — Rencontre d'une pièce de bois flottante. — Ile Ross. — Découvertes de M. King. — Observations magnétiques. — Pointe Richardson. — Pointe Hardy. — Conjectures relatives à un passage Nord-Ouest et à un canal qui conduirait à l'ouverture du Prince-Régent. 131

Chpitre XII. — Heureuse influence d'une excursion de chasse sur le moral de l'équipage. — Déménagement des Esquimaux. — Nous leur laissons un sac de pemmican. — Accident arrivé au bateau. — Inondation du pays. — Nous retrouvons les Esquimaux. — Le sage de la tribu. — Position critique dans les rapides. — Un ouragan. — Aventure d'un Lemming. — Campement au rapide du Bœuf musqué. — Rencontre de M. Mac Leod. — Sort de Williamson. — Les Indiens Couteaux Jaunes. — Campement au lac de l'Artillerie. — Arrivée à la rivière Ah-hel-dessy. — Départ pour Montréal. — Les Indiens Sauteaux. — Succès d'un missionnaire au Saut Ste-Marie. — Retour en Angleterre. 235

APPENDICE.

Notes zoologiques, par le docteur Richardson, sur les animaux recueillis dans l'expédition. 295
Expériences sur la température des animaux, des plantes, etc., par M. King (tableaux). 362
Notes sur les Arachnides et les Insectes recueillis dans l'expédition, par M. Children. 365
Plantes recueillies dans l'expédition, et classées par M. Hooker. 377
Echantillons des minéraux recueillis dans l'expédition et décrits par M. Fitton. 387
Tableaux d'Inclinaison, de Déclinaison, et de Variation diurne de l'aiguille aimantée ; Tableaux des températures moyennes. 393
Tableau des latitudes et des longitudes. 401

FIN DE LA TABLE.